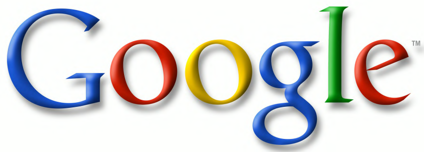
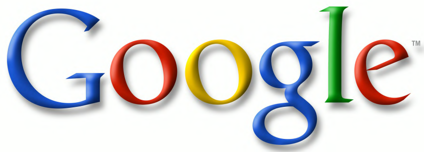
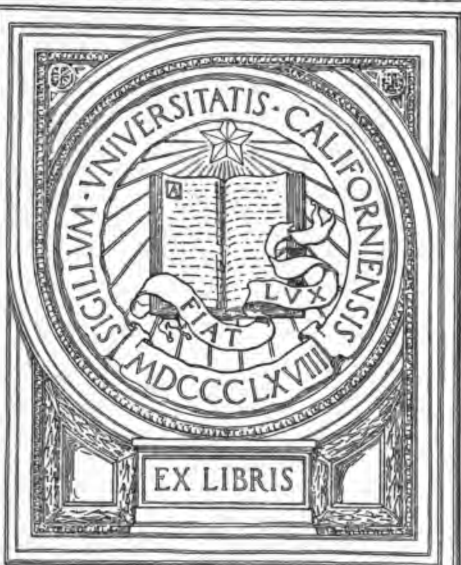



Google


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LE

TRAVAIL HUMAIN

SON ANALYSE, SES LOIS, SON ÉVOLUTION

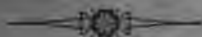
PAR

MÉLITON MARTIN

INGÉNIEUR CIVIL

MEMBRE DU JURY DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878.



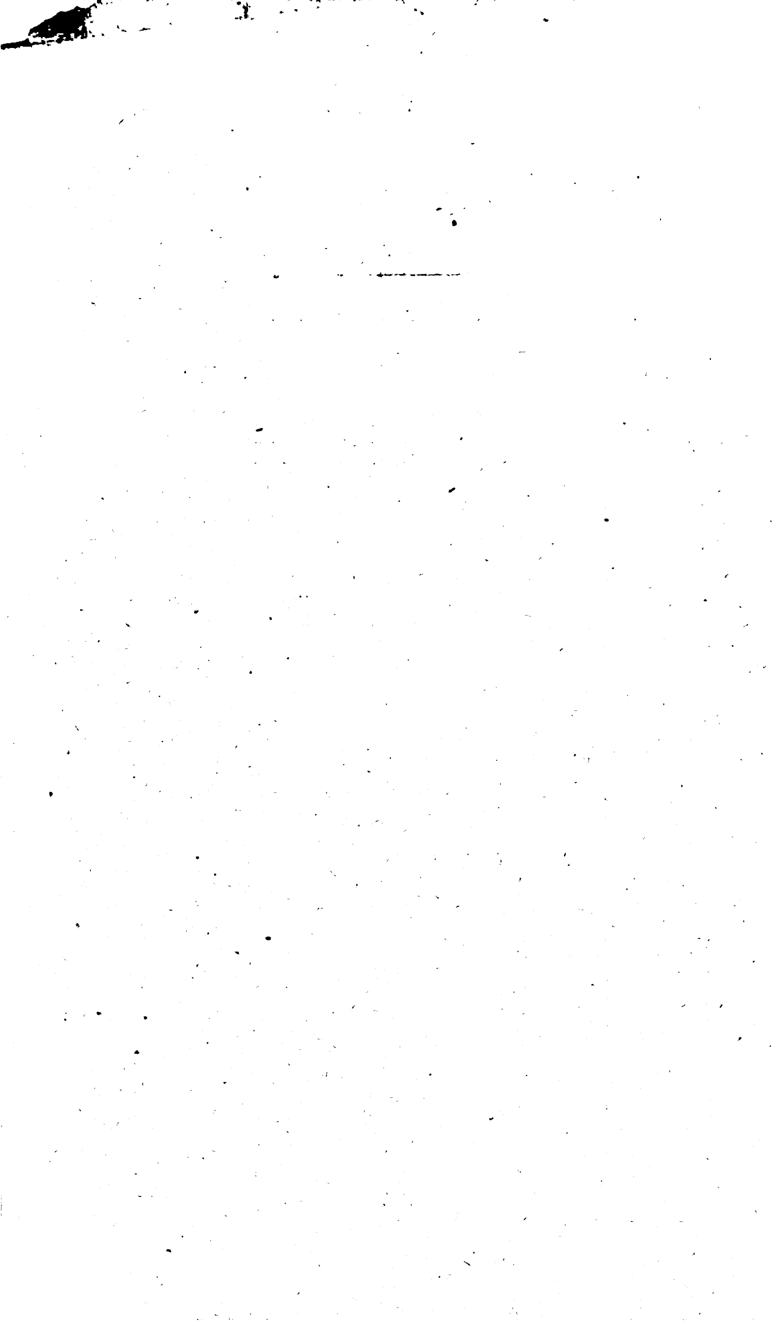
PARIS

LIBRAIRIE GUILLAUMIN, ÉDITEUR

14, RUE DE RICHELIEU

—

1878



à Mr le Professeur [illegible]
hommage de l'auteur

LE

TRAVAIL HUMAIN

SON ANALYSE, SES LOIS, SON ÉVOLUTION

LE TRAVAIL HUMAIN

SON ANALYSE, SES LOIS, SON ÉVOLUTION

PAR

MÉLITON MARTIN

INGÉNIEUR CIVIL

MEMBRE DU JURY DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1878



PARIS

LIBRAIRIE GUILLAUMIN, ÉDITEUR

14, RUE DE RICHELIEU

1878

In memoriam.

George Dawson

PRÉFACE

Nous n'avons jamais bien compris l'utilité d'une préface pour la plupart des lecteurs.

Disons mieux. Nous avons toujours douté du droit d'un ami de l'auteur à venir expliquer les mérites ou les beautés de son ouvrage.

Et néanmoins nous voilà de gaieté de cœur en pleine contradiction avec nous-même. Nous allons écrire une préface, et nous devons avouer que ce ne sera pas sans quelque satisfaction.

Quel est donc le motif d'une pareille inconséquence ? En deux mots, le voici :

L'auteur de cet ouvrage traite une question à laquelle nous avons dévoué une bonne part de notre activité: la question des Expositions universelles, et le hasard ayant voulu qu'il nous consultât à ce propos, nous fûmes si frappés de la simplicité de sa doctrine, de sa clarté, de sa transcendance même, que nous nous fîmes un devoir de contribuer, quelque peu que cela puisse être, à ce qu'il fût lu.

Si notre préface avait la singulière vertu d'aider à répandre la doctrine contenue dans ce livre, nous serions fiers de notre inconséquence. C'est un travailleur qui demande l'aumône de la lecture, pour un autre travailleur qu'il sait incapable de la demander lui-même.

Et M. Méliton Martin est bien certainement un travailleur. En outre de ses travaux comme ingénieur dans les chemins de fer, dans les mines, dans plusieurs branches de l'industrie, qui lui ont valu une réputation des plus enviables en Espagne, il a encore trouvé le temps et la force d'écrire plusieurs ouvrages remarquables.

En 1863, il publia à Madrid son *Ponos* en quatre volumes, et l'on peut dire que la théorie scientifique développée dans le présent livre s'y trouve tout entière. C'est une histoire allégorique du genre humain pour prouver des vérités nouvelles et combattre des erreurs anciennes.

Depuis quinze ans, M. Martin a présenté ses vues sur le travail humain sous différentes formes, et il les a appliquées aux problèmes sociaux qui agitent nos sociétés modernes, notamment aux *grèves*, dans un mémoire couronné par la Société économique de Madrid. Aujourd'hui il voudrait les faire connaître en France, afin de coopérer, dans la mesure de ses forces, à la réalisation du bien.

Le but de ce livre est de rappeler que l'unité de l'être humain étant reconnue par toutes les écoles scientifiques, il est inadmissible de mutiler son activité par la création de différentes branches du travail au point de vue subjectif. De là la solidarité de tous les travailleurs et la légitimité de tous les travaux.

Mais comme notre activité se compose d'éléments matériels et d'éléments spirituels, les différents efforts des hommes peuvent être constitués fort différemment. Il s'ensuit donc que l'espèce travaillante doit se diviser en un grand nombre de familles selon les éléments grossiers ou épurés que les ouvriers apportent à leur travail.

A l'aide de ces prémisses et s'appuyant toujours sur l'observation des faits, l'auteur nous démontre qu'il y a une évolution dans le travail de l'homme, que l'humanité peut s'affranchir presque en totalité du rude labeur qui lui est si répugnant, et que c'est dans cette évolution graduelle qu'il faut chercher l'origine de la richesse, du bien-être, du progrès, de la liberté et de la morale.

Le présent ouvrage vise à réunir, sur la même souche, l'utile, le vrai, le bon et le beau, c'est-à-dire : à démontrer scientifiquement, dans un langage simple, le *desideratum* des grands penseurs qui s'intéressent à l'avenir.

Devons-nous ajouter un mot de plus pour éveiller la curiosité des lecteurs ?

Ce serait de notre part purement et simplement prétentieux. Que l'on veuille bien lire les applications des principes dans la troisième partie, et l'on comprendra toute la portée de la nouvelle doctrine.

Quant aux appréciations de M. Méliton Martin sur les Expositions universelles, nous souhaitons qu'elles soient acceptées et développées par les hommes d'État. Ce serait pour l'Europe un grand pas dans la voie du progrès pacifique, si les grandes puissances parvenaient à les mettre en pratique.

Paris, ce 20 avril 1878.

José Émilio de Santos.

AVANT-PROPOS

—

Objet de ce livre.

—

Depuis l'introduction de la méthode expérimentale dans l'étude des phénomènes cosmiques, la science a non-seulement subi une métamorphose dans ses modes d'investigation, mais elle a étendu ses recherches et appliqué ses nouveaux procédés à d'autres branches des connaissances humaines qui nous semblaient hors de son atteinte. Pour le plus grand nombre des personnes d'élite, l'homme n'est plus un *pur esprit servi par des organes*. On n'admet pas que ce *pur esprit*, même avec ses idées innées et

sa conscience morale, puisse nous rien révéler *a priori* qui mérite le nom de science. Ses révélations, ses créations fantastiques auront peut-être toute la beauté, toutes les séductions d'une poésie sublime; elles exerceront sur l'homme et ses destinées une influence décisive; mais jamais elles ne mériteront le nom de sciences qu'on leur accordait trop légèrement dans le passé.

Pendant des siècles, l'imagination s'est chargée de nous expliquer l'Univers et ses lois, l'homme en lui-même et dans ses rapports avec la nature et ses semblables. Plus tard, l'évidence des faits, la force des événements introduisirent des éléments positifs dans le corps de ces doctrines imaginaires qu'on décorait du nom de sciences. Aujourd'hui nous commençons à nous apercevoir que la science est toute dans la connaissance des lois fatales qui font de la création un tout harmonique, de ces lois dont l'influence se laisse sentir jusque sur les actions, les organisations et les institutions que l'on croyait sous la dépendance exclusive de notre volonté.

Le libre arbitre se trouve par là restreint de jour en jour à ses justes limites, et grâce au progrès des sciences naturelles, à l'abandon de la méthode déductive ou métaphysique dans la

recherche du vrai, la ligne de démarcation se trace avec une netteté et une exactitude croissantes, entre ce qui est naturel, fatal, scientifique, et ce qui est humain, contingent, imaginaire ou empirique.

Malheureusement, l'humanité s'attache avec une rare ténacité aux anciennes conceptions routinières et

Le temps respecte peu ce que l'on fait sans lui

Il faudra encore des siècles pour introduire dans les sciences sociales les vérités d'un ordre scientifique, révélées par la physiologie, l'anthropologie et les autres sciences d'observation ; mais il nous semble qu'il est possible déjà d'appliquer la vraie méthode à l'une d'elles.

En effet, l'économie politique est une branche des connaissances humaines à laquelle on conteste encore avec raison le nom de science, et elle nous offre un exemple plus frappant de la confusion qui continue à régner dans la conception de la science en général et sur la valeur réelle ou relative des différents ordres de nos idées. Prenant pour point de départ les besoins de l'homme, les premiers chapitres de l'économie politique ont l'allure scientifique d'une démonstration fondée sur des faits constants de notre nature, mais bientôt elle introduit dans ses

recherches l'élément variable et contingent. Elle accepte les hypothèses des écoles métaphysiques pour fonder, sur la *valeur dans le marché*, sur tout ce qu'il y a au monde de plus instable, de plus capricieux même, la science de la richesse et des échanges, celle qui comprend nos intérêts les plus actifs.

En vérité, il n'est pas surprenant que nos idées sur la richesse, le travail et les travailleurs fourmillent d'erreurs et que les économistes se sentent impuissants à résoudre les problèmes sociaux qui surgissent à chaque pas dans la lutte pour la vie. Nous les voyons souvent accablés par les arguments ou les invectives des écoles anciennes qui ont fait leur temps, tandis que, pour les travailleurs de bonne volonté, la prétendue science économique a quelque chose de répugnant. La famille, la patrie font naître chez ceux-ci le sentiment que toute richesse n'est pas résumée dans la matière ni dans le savoir. Les aspirations du cœur ne peuvent pas toujours s'apaiser avec de l'or ou des théories. Un autre élément interne de notre être s'impose parfois à la volonté avec la force ou l'énergie de ce qui est tout-puissant, inviolable, sacré. Alors, et pour donner satisfaction à des besoins irrésistibles, il nous faut, ou tourner

les yeux vers le passé, acceptant sans raisonner des solutions vieillies, ou nous abandonner au désespoir en présence d'un antagonisme éternel entre les séductions de l'utile et les élans de notre dignité vers la justice et la bonté.

Cet antagonisme des écoles mystiques existe-t-il? cette harmonie que nous découvrons dans l'univers à chaque pas ne serait-elle qu'un mot? existerait-elle dans le monde physique soumis à la fatalité, et serait-elle impossible entre lui et le seul être qui soit libre, l'homme? Le monde moral est-il la note discordante de ce sublime, de cet admirable accord? La science de l'utile n'aura-t-elle pas des fondations plus solides que celles de l'économie poltique de nos jours?

Voilà les questions que nous allons tâcher de résoudre. Voilà le but de notre livre.

En d'autres termes : l'économie politique n'est, selon nous, qu'un art empirique où les phénomènes éternels et les lois naturelles se trouvent confondues avec les faits contingents, les déterminations variables et les caprices du libre arbitre. Nous nous proposons de déterminer les fondements naturels de la science sur laquelle l'*art* de l'économie sociale doit s'appuyer. Qui sait, si en donnant ainsi une assiette solide aux conceptions économiques, il ne se trouvera pas

qu'on a découvert la branche mère de tout un ordre de connaissances nouvelles !

Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans bien préciser les faits naturels et primordiaux, origine de notre activité, et ses éléments constitutifs permanents, nous manquerons toujours d'un *criterium* immuable pour résoudre les problèmes sociaux.

La matière est des plus intéressantes. Nous n'offrons au lecteur qu'une ébauche. Disons de suite la raison pour laquelle nous donnons la préférence à l'ébauche populaire sur l'étude approfondie.

C'est une erreur de croire que les grandes vérités ont rencontré, à leur apparition, l'obstacle le plus redoutable dans les préjugés du vulgaire. L'opposition, la persécution même du nouveau, vient toujours de la part de ceux dont on froisse les intérêts. La découverte d'une machine ou d'un procédé trouvera l'ouvrier hostile, mais la simplification d'une théorie, la lumière du vrai, blessera plutôt la grande masse de ces savants qui confondent, dans leur dédain, ce qui est banal ou faux avec ce qui nuit à leur intérêt et rend inutiles les neuf dixièmes des phrases stéréotypées, grâce auxquelles ils comptent vivre et mourir en paix en jouissant quelque peu de la réputation d'oracles.

Voici pourquoi toute théorie nouvelle, quand elle provoque une perturbation radicale dans les idées reçues par la généralité, n'est jamais examinée avec impartialité. Toutes les vérités d'un ordre supérieur, et par cela même simples et évidentes comme la lumière, ont dû leur triomphe, depuis le christianisme jusqu'à la découverte de l'Amérique, à l'esclave, à l'humble, au simple bon sens du travailleur ou *de la femme.*

Notre démonstration pourrait mettre au jour l'inutilité de beaucoup de savoir bien érudit, bien compliqué, bien mystérieux. Le nombre des initiés à la science une, simple, harmonique, croîtra peut-être énormément parmi ceux qui nous liront jusqu'à la fin. Choisissons donc un style modeste quoique sévère, adressons-nous au public éclairé et tâchons de captiver son attention, pendant que l'examen des merveilles de l'industrie éveille une noble curiosité et de sérieuses préoccupations.

Le but de cet ouvrage est de l'éclairer et de le tranquilliser à tout jamais. Que les travailleurs des cinq parties de notre planète le lisent pour le méditer et le vulgariser.

Leurs successeurs leur en seront reconnaissants.



Éclaircissements préliminaires.

—

Tout progrès serait impossible s'il n'était pas permis de s'écarter du langage adssi bien que des idées admises par nos contemporains. Pour chaque point de vué nouveau, on a besoin de mots, d'expressions nouvelles. Tout au moins devrons-nous donner un sens plus précis et plus vrai aux mots qu'on a l'habitude de répéter sans trop se rendre compte de leur exactitude par rapport aux phénomènes qu'ils désignent.

L'esprit de l'homme est singulièrement ébloui et fourvoyé par les mots. L'ignorance tend toujours à s'épargner la peine d'observer et de penser ; elle se borne à expliquer par un mot ce qu'elle comprend mal ou pas du tout.

C'est là, paraît-il, un vice de notre entendement, qui ne se corrige que quand la confusion et le désordre menacent sérieusement notre bien-être. Quelques vieux mots inventés par la science théologique ont suffi d'abord aux besoins intellectuels de l'humanité pendant deux ou trois

mille ans pour se rendre compte de la nature et de ses lois ; les phrases creuses d'une philosophie *a priori* ont pu ensuite suffire à la satisfaction de notre insatiable curiosité, et vers la fin du XIXe siècle, après la transformation de la physique, la création de la thermo-dynamique, les progrès de la physiologie, et la naissance de l'anthropologie, nous en sommes encore à parler du *travail* de la machine, du *travail* du cheval et du *travail* de l'homme, sans nous arrêter à examiner si ce sont là trois phénomènes identiques qui peuvent se désigner sous le même nom. Et cependant qu'y a-t-il de commun entre ces trois manifestations de forces et de moteurs aussi dissemblables dans leur essence ?

Il y a plus encore : cette confusion des choses les plus diverses amène d'autres confusions aussi regrettables dans un ordre d'idées plus élevé. Bien souvent nous nous sentons embarrassés pour déterminer ou classer un besoin, un intérêt, une aspiration. Nous voyons clairement qu'il ne s'agit pas de quelque chose de physique ; nous comprenons que ce n'est pas non plus un désir intellectuel. Parfois ce besoin, cet intérêt, touche à l'organisme et à l'intelligence. Il jouit en quelque sorte d'une nature mixte, car il se rapporte aux mœurs, aux idées, à la volonté, au

sentiment. Pour sortir de l'embarras, la règle est constante chez tous les peuples : on qualifie ce besoin, cet intérêt, ce penchant de *moral* et tout est dit. *Besoins moraux, intérêts moraux, mouvements moraux,* sout des locutions dont on use et abuse saus soupçonner qu'elles renferment deux éléments différents et bien *opposés :* un élément affectif qui est naturel et *fatal* chez l'homme, et un élément contingent et conditionnel de contrainte, essentiellement *volontaire.*

Nous savons bien que l'ignorance humaine, appuyée sur l'orgueil et prenant les choses à rebours, a soutenu pendant des siècles que l'homme a été créé avec la conscienee du bien et du mal. S'il agit mal, c'est avec une parfaite connaissance de cause dès le premier jour. Pour expliquer certains actes de la vie après une pareille hypothèse, il a fallu créer un dualisme et un antagonisme : Ormuz et Ahriman, l'esprit du bien et l'esprit du mal, l'âme et la chair, Dieu et le diable, la raison et la foi. Dernier fruit de cette semence de discorde, la haine et les excès du prolétariat menacent la société moderne dans ses fondements les plus légitimes. N'est-il-pas temps de réfléchir sur l'origine de ces malentendus continuels, de cette gêne et de ces douleurs enfantées par des amphibologies?

En nous servant de mots usuels, nous aurons donc soin de bien préciser leur sens et leur portée. Que nos lecteurs nous pardonnent si, pour éviter de confondre les choses et les phénomènes, nous altérons quelque peu la signifiéation du vieux langage.

Ainsi, par exemple, il nous faudra employer fort souvent les mots : *sentiment et sentimental.* L'usage a consacré plusieurs acceptions de ce mot, telles que « la sensibilité physique », « la conscience de la réalité d'une chose », « la disposition à être facilement touché », « l'opinion qu'on a sur une affaire », et quelques autres. Dans les pages qui suivent, nous emploierons toujours le mot *sentiment* pour exprimer la faculté que l'homme a de ressentir les passions, les goûts, la sympathie et l'antipathie, et en général tout ce qui ne se raisonne pas, tous les mouvements libres et spontanés, comme l'enthousiasme, l'amour, la haine, la jalousie.

Nous appellerons aussi *sentimental* tout ce qui a rapport à ces mêmes mouvements spontanés qui naissent dans la sensibilité immatérielle, qui paraissent agir de préférence sur le cœur, peut-être aussi sur le foie, qui nous dominent, nous décident et nous entraînent à préférer telle chose, tel acte ou tel jugement, malgré les con-

seils de notre intelligence et même contre nos intérêts.

Les idées sur l'homme varient de jour en jour avec le progrès. Pour que notre analyse soit d'accord avec les découvertes physiologiques constatées par la science, nous avons besoin de donner des noms à des agents et des phénomènes qui n'ont pas été appréciés comme ils méritent de l'être. Pour ne pas froisser les habitudes, pour ne pas introduire dans le langage des innovations choquantes, nous avons préféré l'emploi de ces mots dont la signification traduit notre pensée assez fidèlement.

A toutes les époques, dans tous les pays, l'étude des meilleurs écrivains nous apprend que l'humanité entière reconnaît dans la nature de l'homme une force motrice qui n'a aucun rapport avec l'intelligence et qui ne saurait se confondre avec la *sensation.* C'est cette force que nous appelons *le sentiment* et nous l'employons dans notre ouvrage comme la synthèse des mouvements spirituels auxquels les écrivains suivants faisaient allusion dans les passages que nous allons transcrire.

« Ceux qui sont accoutumés à raisonner par » principes ne comprennent rien aux choses de » *sentiment.* » *(Pascal.)*

« La raison agit avec lenteur, le sentiment
» n'agit pas ainsi, il agit en un instant et *tou-*
» *jours est prêt à agir.* » (*Pascal.*)

« Tout notre raisonnement se réduit à céder
» au *sentiment*, mais la fantaisie est semblable et
» contraire au sentiment... L'un dit que mon
» sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie
» est sentiment. » (*Pascal.*)

« Ils examinaient *le Cid* par l'exacte raison et
» ils ne voyaient pas qu'au spectacle on juge par
» *sentiment.* » (*Voltaire.*)

« Sentiment n'est pas simple préjugé; c'est
» quelque chose de bien plus fort. » (*Voltaire.*)

« Il n'y a rien de suivi dans les conseils de
» ces nations sauvages et mal cultivées; si la
» nature y commence souvent de beaux senti-
» ments, elle ne les achève jamais. » (*Bossuet.*)

« Il ne nous reste plus pour achever l'homme
» que de faire un être aimant et sensible, c'est-
» à-dire de perfectionner la raison par le *senti-*
» *ment.* » (*J.-J. Rousseau.*)

« Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments. »
(*Corneille.*)

« Vous savez bien qu'on a du sentiment avant
» d'avoir de l'esprit. » (*Marivaux.*)

« On donne en général le nom de *sentiments* à

» tous les modes, à tous les faits de la sensibilité
» *autres* que les sensations, les besoins, les appé-
» tits et les instincts. » (*Encyclop.*, *Physiol.*)

« Qu'y a-t-il de plus mobile, de plus changeant
» que le *sentiment?....*

» Il me semble qu'une observation attentive
» découvre sous cette variété, sous cette diversité
» infinie des manifestations de la sensibilité,
» *l'unité;* sous ces changements continuels, *la*
» *permanence....*

» La sensibilité (est-ce bien le sentiment?) in-
» tervient dans une foule de circonstances où
» nous ne l'apercevons pas toujours. Elle se
» reconnaît dans la *volonté spontanée;* c'est elle-
» même qui *lui* imprime ce mouvement rapide,
» irréfléchi, mais sûr, mais *supérieur souvent à la*
» *réflexion,* parce qu'elle vient de cette *tendance*
» *primitive* qui nous porte au bien (?) — (ou au
» mal dirions-nous) — tendance que nous pou-
» vons affaiblir, *altérer*, mais difficilement détruire.
» La sensibilité se retrouve même dans la volonté
» réfléchie; car lorsque après une longue déli-
» bération, on se détermine pour une partie
» plutôt que pour une autre, c'est qu'on préfère,
» c'est qu'on *aime mieux* telle chose que telle
» autre.

»... Souvent aussi la sensibilité peut agir hors

» des limites de la raison, peut *se soustraire à la* » *raison*, et, par conséquent, ces deux facultés » comme le soutiennent quelques philosophes, *ne* » *sont pas dans le rapport nécessaire de cause à* » *effet, de principe à conséquence*; elles ont cha- » cune un mouvement, *un rôle qui leur est propre.* » Nous reconnaissons pourtant que *le sentiment*, » bien qu'il ait un caractère moral indépendant » de la raison, ne peut servir de fondement à la » morale, parce que *la raison seule nous fait* » *connaître clairement....*

» *Les psychologistes ont commis une grande erreur* » *en prétendant expliquer l'esprit humain sans* » *parler des sentiments....* » (*Tissandier. Théorie du beau.*)

« La langue complète, la langue par excellence, » qui saisit l'homme par son humanité toute » entière, idée pour l'esprit, *sentiment* pour l'âme, » l'image pour l'imagination, musique pour » l'oreille. » (*Lamartine.*)

Finalement la portée que nous donnons aux mots *sentiment* et *sentimental* dans les pages qui vont suivre, est celle qui découle de cette pensée de Cousin dans son *Histoire de la philosophie moderne* : « L'âme de l'humanité est une âme » poétique qui découvre en elle-même les secrets » des êtres et les exprime en des chants poéti-

» ques qui retentissent d'âge en âge.... *L'huma-*
» *nité en masse est spontanée et non réfléchie. La*
» *spontanéité est le génie de la nature humaine.* »

Encore une observation indispensable.

Une autre source d'erreurs dans la discussion des problèmes sociaux est l'emploi de la méthode déductive et de la méthode inductive dont on se sert indistinctement et le mélange de faits de l'ordre naturel fatal ou scientifique avec ceux d'un ordre contingent variable ou volontaire en attribuant aux uns et aux autres la même valeur. Analysons un peu ce point de vue.

Au-dessus de la volonté des hommes et avec des sanctions plus efficaces que toutes celles de nos pauvres lois, il existe un code auquel nous devons obéir quand même. Peu importe que nos désirs ou nos caprices s'entêtent à contrarier les dispositions de ce code suprême. La science, les efforts, les armées et le vouloir de toute l'humanité ne sauraient détruire ou neutraliser la moindre de ses ordonnances. Le peuple qui méconnaît ce code fatal se trouve bientôt réduit au néant et balayé comme la poussière.

Appelez cette constitution supérieure lois de la nature, volonté divine, selon vos conceptions métaphysiques ou théologiques, peu importe. Le fait est qu'elle existe et tout ce que l'homme

peut faire, c'est d'observer pour deviner et obéir. Sans la parfaite connaissance des lois naturelles jamais il ne pourra satisfaire ses besoins facilement, économiquement et noblement. Hors d'une soumission inconditionnelle à la volonté ou à la fatalité dont ces lois sont l'expression, les hommes ne trouveront à la longue que la douleur ou la gêne sous mille formes et à différents degrés.

Étudier ce code fatal qui renferme les relations de toutes les parties du *cosmos* entre elles, c'est l'objet de la science.

Nonobstant, par une bonté exquise de la nature, elle n'exige pas de nous l'observation de ces lois d'une manière inflexible et rigide. Elle nous pousse doucement vers le but qu'elle se propose, mais elle nous accorde en même temps une grande élasticité dans la manière, l'époque et les moyens de nous soumettre à ses ordres.. Nous sommes obligés de marcher, il est vrai ; nous marchons entre des limites infranchissables qui tracent notre route fatalement, et nonobstant nous jouissons d'une certaine liberté de nous mouvoir entre ces limites avec aisance et dans des conditions dépendantes de notre volonté.

La distance entre ces bornes est la mesure de l'étendue de notre libre arbitre. Elle n'est pas

bien grande, mais elle suffit pour rendre la vie agréable, commode et digne.

Dans cet espace libre, accordé à notre initiative, pendant le voyage terrestre, les mouvements des uns entravent ou facilitent la marche des autres ; il existe une certaine solidarité entre tous, et pour bien faire son chemin il faut tenir compte de ce que fait le reste des mortels.

Donc il y a deux ordres de faits ou de phénomènes fort différents que nous devons étudier séparément pour ne jamais les confondre : les uns constants, invariables, tout-puissants, naturels contre lesquels nous ne pouvons rien ; les autres variables, contingents, humains qu'il est possible de modifier et de changer avec le temps et moyennant la prévoyance ou l'accord. Donc il y a des causes fatales et des causes contingentes pour expliquer les choses, les effets et les événements, et souvent toute la difficulté d'une bonne entente est de bien distinguer la cause naturelle qu'on devra respecter et suivre, de la cause humaine capable d'être corrigée ou supprimée.

S'agit-il de nous communiquer nos idées avec précision? Il faudra nous faire un langage. Peu importent les sons conventionnels articulés par le larynx; ils peuvent être aussi distincts que le

sont l'italien et l'allemand, mais ces sons représenteront fatalement les choses ou les substantifs, les qualités ou les adjectifs, les actions ou les verbes avec leurs modes et leurs temps, et toutes les autres parties nécessaires du discours.

S'agit-il de mesurer la quantité ou de comparer les grandeurs ? Nous sommes en liberté de choisir la figure des chiffres, la numération décimale ou duodécimale, un système quelconque de poids et mesures, mais la quantité croîtra ou diminuera selon les lois invariables et le rapport entre les corps, leurs formes et leurs volumes restera toujours le même.

Si nous voulons récolter le blé, nous devons compter avec les saisons et le terrain ; nos constructions doivent se soumettre aux exigences de la mécanique ; notre industrie sera réglée par la physique et la chimie ; notre santé par la physiologie. L'art lui-même, c'est-à-dire la science de la beauté, tout ce qu'il y a de plus subjectif dans l'homme, trouvera qu'il est irrégulier, qu'il est même extravagant d'exécuter des tours de Pise en architecture, des tableaux d'Hogarth en peinture ou des symphonies bizarres, en violant ainsi les lois de la gravitation, de la perspective ou de l'acoustique.

En somme, notre existence terrestre est

comme un canevas inflexible sur lequel nous pouvons broder librement un fond qui déterminera, *pour nous*, la laideur ou la beauté du tableau.

Comment devrions-nous appeler toutes ces connaissances conventionnelles, déterminées par le libre arbitre, qui ont trait à *l'art* de bien vivre ? Devrions-nous les confondre avec la science? Non évidemment ; car, en réalité, elle ne sont et ne seront que des arts. Le nom de science devrait être réservé pour tout ce qui se rapporte aux lois et aux phénomènes au-dessus de notre volonté, tandis que toute œuvre humaine, et partant contingente et variable à l'infini, est le produit de l'art.

Certes, les définitions les plus usuelles nous disent bien que les sciences traitent des principes, et que toute application de ces principes à la pratique de la vie est un art. La question est de savoir ce que nous devons entendre par le mot *principes*. Or, si nous voulons arriver à la connaissance de la vérité positive, nous nous abstiendrons d'admettre comme principes rien qui ne soit démontré naturel et constant par l'observation du monde et de l'homme, par l'étude des phénomènes qui se produisent en nous et autour de nous, en un mot, par l'expérience.

Des vérités antérieures reconnues par les vrais penseurs de notre siècle, il s'ensuit que tout art, pour être fructueux, doit s'appuyer sur un ordre de faits et de relations naturelles, autrement dit sur ce que nous appelons une science. Quand les premiers agriculteurs cultivaient la terre, après avoir observé certains phénomènes naturels, ils exerçaient un art où il y avait quelque peu de science. Les alchimistes, en cherchant la pierre philosophale, connaissaient déjà les propriétés de quelques corps, les effets du feu et de la lumière, travaillaient dans un art rudimentairement scientifique. A mesure qu'ils découvraient les relations naturelles et constantes entre les faits qu'ils provoquaient, la vraie science se formait, et aujourd'hui nous savons que la chimie est la science fondamentale de l'agriculture et de l'industrie métallurgique.

Eh bien, l'économie politique, pour ne citer qu'une des sciences dites sociales, n'a été, jusqu'à présent, qu'un art où l'on trouve beaucoup de principes naturels à côté de beaucoup de maximes d'un ordre variable et contingent. La science sur laquelle cet art et d'autres devraient s'appuyer, la science de l'activité humaine, est toute faite, mais elle n'a pas encore été formulée.

Voilà ce que nous allons entreprendre de démontrer, en déduisant de la nature de l'homme les lois constantes et fatales selon lesquelles il a agi, il agit et il agira dans toutes les sphères de sa vie.

PREMIERE PARTIE



PRINCIPES

LE TRAVAIL HUMAIN

PREMIÈRE PARTIE

PRINCIPES

I

LE MOTEUR HUMAIN

Un vrai penseur, un élégant écrivain l'a dit (1) : « Le grand agent de la marche du monde, c'est la » douleur, l'être mécontent, l'être qui veut se développer » et n'est pas à l'aise pour se développer. Le bien-être » n'engendre que l'inertie ; la gêne est le principe du » mouvement. »

Cette pensée profonde, appliquée à l'activité humaine, aux mouvements divers dont notre nature nous rend

(1) RENAN, *Dialogues philosophiques.*

capables, renferme l'axiome fondamental de l'analyse qui va suivre. Avec son aide, d'induction en induction, nous nous trouverons en mesure de démontrer des lois fort simples, rigoureusement scientifiques, mais malheureusement fort méconnues.

Pour arriver à ce résultat, il ne faut que bien définir la signification de la gêne et bien noter les synonymes employés dans le langage usuel.

Donnant à l'axiome : « La gêne est le principe du mouvement » toute l'étendue dont il est susceptible, nous pouvons dire que la gêne est cet état des organismes sensibles dans lequel ils ont une tendance à obéir et se soumettre à une loi naturelle sans pouvoir y aboutir tout d'un coup.

Dans ce sens, toute gêne est un besoin.

Maintenant cette gêne cessera aussitôt que l'organisme aura obéi à l'impulsion qui le sollicitait dans une direction et jusqu'à une certaine mesure, après quoi il se sentira à l'aise, c'est-à-dire satisfait.

Mais, avant d'arriver à cette satisfaction, un changement dans sa manière d'être est indispensable, et ce changement implique des mouvements qui demanderont *un effort* à ses éléments constitutifs.

Besoin, *effort*, *satisfaction*, voilà l'homme au point de vue économique, nous a dit Bastiat (1). Qu'on nous permette de corriger le grand maître en disant : « Voilà l'homme sous tous ses points de vue. »

En effet, l'homme qui n'est pas à l'aise soit dans son

(1) Bastiat, *Harmonies économiques. Echanges.*

corps, soit dans son esprit, soit dans son cœur, est nécessairement obligé de faire des efforts matériels ou spirituels, avant que la satisfaction apaise sa gêne pour un certain temps.

En outre, les économistes reconnaissent que l'homme débile, ignorant à son début sur la planète, est devenu supérieur aux autres animaux, plus forts et mieux armés que lui, par l'action de ses besoins, à cause de leur variété et de leur nombre. Cela revient à dire que la gêne ressentie par l'homme est d'espèces si différentes que les efforts demandés par chacune de ses manifestations doivent être fort différents aussi.

La gêne, donc, est le moteur de l'activité humaine et elle peut prendre son origine dans le penchant à nous développer inhérent à notre nature, ou bien dans l'action réfléchie du monde externe sur nous.

De l'une et de l'autre manière, elle a été, elle est, et sera toujours le grand agent des peuples et de leur civilisation.

II

ORIGINES DE NOS BESOINS

Nous venons de voir que la gêne, moteur de toute activité, peut se manifester de mille manières. Analysons d'abord les genres de ces différentes manifestations.

Il tombe sous le sens que l'homme se divise en deux natures bien tranchées, quoique intimement unies. Il a un corps sensible et un esprit qui est sensible aussi. Son organisme est une machine admirable qui marche nuit et jour pendant soixante, quatre-vingts et même cent ans. Pour marcher, elle a besoin de recevoir la matière sous forme gazeuse, liquide et solide, d'en transformer une partie en chaleur ou en mouvement (nous savons déjà que ces phénomènes s'équivalent). Elle a encore besoin de s'en assimiler une autre partie pour remplacer ses pertes continuelles et rendre le reste en diverses sécrétions et sous mille formes. Si elle n'est pas bien et dûment alimentée, elle fonctionne faible-

ment, puis s'arrête. C'est ce que nous appelons la mort.

La loi naturelle de l'organisme humain qui veut que sa réparation et son développement aient lieu au moyen de l'assimilation de la matière extérieure, occasionnera à l'individu une gêne lorsque cette assimilation souffre une diminution ou un retard. Alors, et comme conséquence de la sensibilité de l'organisme se manifestent le besoin de respiration, la soif et la faim, qui seront les trois besoins physiques les plus tyranniques, parce que sans leur satisfaction l'homme ne saurait exister.

Ces trois besoins ont leur origine dans la nature intime du moi sensible.

Mais l'organisme perd aussi une partie de son mouvement ou de sa chaleur par irradiation à l'extérieur. Il lui faut une atmosphère qui ne le prive pas de toute sa chaleur, ou bien des moyens de la retenir à la surface du corps. Quand les pertes par irradiation peuvent compromettre le fonctionnement de ses membres, une sensation désagréable l'avertit du danger et il cherche un vêtement quelconque.

A cause de cette même sensibilité de son corps, l'homme se trouvera mal à l'aise sous un soleil ardent, par la pluie ou dans l'humidité du sol; la nuit, il rêvera de dangers réels ou imaginaires, et cette gêne se traduira par le besoin, physique aussi, d'abri, de gîte, de logement.

Voilà des besoins physiques ou matériels, dus à des causes extérieures, mais ceux-ci, comme ceux qui sont engendrés par une cause interne, ont leur origine dans la loi naturelle qui pousse l'être à se conserver et à se

développer en l'avertissant par la sensation de toute diminution de vie, de toute altération anormale de son existence.

Si maintenant nous examinons ce qui se passe dans l'autre partie de notre être, nous observerons que la curiosité est la faim de l'esprit. L'empressement de voir, de savoir, de connaître, constitue la loi naturelle qui oblige l'homme au développement de cette partie du moi. Ce désir plus ou moins énergique, selon le cas, prend son origine dans la faculté imaginative de l'intelligence et se sent excité continuellement par l'action des objets et des événements extérieurs.

La tendance au développement de l'esprit, aussi longtemps qu'elle agit spontanément, se manifeste avec moins de tyrannie que la faim ou la soif du corps. C'est sans doute pour cela que nous appelons ses commandements des *désirs*. Lorsqu'un désir de l'esprit communique un certain malaise à l'organisme, les aspirations de l'esprit prennent tout le caractère de besoins intellectuels.

On remarquera facilement que la sensibilité n'entre pas pour beaucoup dans l'origine des besoins intellectuels purs. La loi de développement en est l'origine naturelle.

Les besoins de l'homme se manifestent-ils isolément dans la région matérielle ou dans la région spirituelle de son organisme? La liste de nos besoins est-elle réduite aux deux genres que nous venons d'indiquer? Non, assurément. L'esprit est sensible aussi et quand la sensibilité de l'esprit est excitée ou par une sensa-

tion physique, ou par le spectacle d'une scène extérieure, ou par les mystérieuses suggestions de la fantaisie, l'être total est affecté d'une gêne tellement irrésistible, que les deux éléments qui le constituent se trouvent dominés et obéissent aveuglément dans la recherche d'une satisfaction. La volonté se montre alors avec toute son énergie.

C'est l'origine d'un troisième genre de besoins bien difficiles à définir, qui résistent à l'analyse plus que tous les autres, mais qui sont tout-puissants pour provoquer des efforts dans n'importe quel état de civilisation.

Faute de mieux, nous les nommerons besoins affectifs ou sentimentaux. Que le lecteur veuille bien arrêter un instant sa pensée sur cette désignation. Qu'il observe que nous n'imitons pas les économistes en appelant *moraux* tous les besoins qu'ils ne peuvent classer parmi les besoins physiques ou intellectuels. Nous le prions, pour l'amour du prochain, de la paix et de la bonne entente, de ne jamais confondre ces besoins naturels, qui naissent avec l'homme et donnent un cachet tout spécial d'indépendance à sa personnalité, avec d'autres besoins non primordiaux, fruit de ses déboires et de ses désenchantements, et comme tels contingents; en un mot, de ne pas confondre les besoins *affectifs* avec les besoins *moraux*.

Disons tout de suite pourquoi.

III

DES BESOINS MORAUX.

A l'exception de l'homme, tous les animaux terrestres ont un nombre fort limité de besoins, qu'ils satisfont toujours de la même manière et dans la mesure qui leur convient. Aussitôt qu'ils remplissent cette mesure, aussitôt que leur gêne est apaisée, ils s'arrêtent. Rarement on observe qu'ils aillent au delà. Un instinct très-précis leur fixe la limite; leurs satisfactions et leurs besoins expirent dans l'assouvissement. Ils agissent comme des machines animées, réglées avec précision, mais fatalement réglées.

L'homme, au contraire, ne semble pas avoir la faculté de connaître instinctivement le point auquel il lui convient de s'arrêter dans la satisfaction de ses besoins matériels. Peut-être a-t-il possédé cette précieuse faculté dans la première période de son évolution, à l'état sauvage, il y a des milliers de siècles, et peut-être aussi qu'avec les vices, les abus et la sécurité croissante

de la vie en société, cet instinct primitif s'est émoussé et affaibli. On l'admettra d'autant mieux en considérant que le développement de la liberté morale fait céder et disparaître l'instinct tyrannique de l'animal.

Toutefois l'homme, tel que nous le connaissons, a le pouvoir d'exagérer ou de restreindre la satisfaction de ses besoins physiques et il en abuserait souvent s'il n'avait pas une loi de contrainte pour régulariser ses appétits, loi acquise par l'expérience, aussi bien que par hérédité.

Quant à ses nécessités spirituelles, elles sont d'une nature tellement expansive qu'elles semblent n'avoir aucune limite.

Cette faculté d'user et d'abuser au physique, cette latitude extraordinaire dans le choix des moyens et modes pour satisfaire nos désirs intellectuels et nos besoins affectifs déterminent les limites de notre libre arbitre.

Que certaines écoles ne s'effarouchent pas! Nous signalons des faits scientifiques. Nous n'avons rien à voir avec les grands poëmes enfantés par l'imagination. Que celui qui désire connaître la science fondamentale, nécessaire pour bien vivre, nous écoute jusqu'à la fin.

En vertu de sa liberté d'action, l'homme a dépassé et dépasse à chaque instant la mesure du bon et de l'utile, qu'il n'apprend que par l'expérience et moyennant la douleur. Selon le temps et les lieux, s'il veut éviter le mal, il devra restreindre ses appétits charnels, ses désirs, ses passions, tous ses actes volitionnels inconscients, par un code de contrainte personnelle et de respect pour ses semblables.

Les articles de ce code seront autant de besoins *moraux*.

D'après cette définition, qui se trouve entièrement d'accord avec la réalité des choses, l'appellatif de ces nouveaux besoins, de ces besoins-*résultats* de notre nature, est d'une parfaite exactitude. La contrainte personnelle, le respect des relations, c'est ce qui forme les mœurs, et les actions, les pensées, les sentiments seront *moraux* (bonnes mœurs) s'ils tendent à la conservation et au développement de notre être total, de même qu'ils seront immoraux (mœurs nuisibles), lorsqu'ils violeront les lois harmoniques de la bonté et de l'utilité.

Nos lecteurs comprendront maintenant l'affreuse confusion introduite dans l'étude des questions sociales par ceux qui mettent au même rang nos besoins affectifs et nos besoins moraux. Les conséquences ne peuvent pas être plus fâcheuses. C'est comme si l'on s'occupait exclusivement de l'appareil régulateur d'une machine à vapeur, sans se soucier de la production de la vapeur, de sa pression ou de sa température. Seulement, après avoir rétabli la précision du langage scientifique, il sera possible de faire la lumière dans les problèmes qui agitent les sociétés modernes et de réduire à leur juste valeur les spéculations communistes, socialistes, collectivistes et internationalistes qui favorisent et développent la discorde entre toutes les catégories des travailleurs.

Certes, nous ne l'ignorons pas : la grande opposition que notre analyse scientifique va rencontrer en première ligne sera celle des écoles qui considèrent la morale comme un élément absolu de notre nature. Leurs adeptes, nous le savons, combattront à outrance

notre théorie. Ils déploieront ce luxe de vieille argumentation métaphysique qui a fourvoyé l'humanité pendant deux mille ans. Malgré tout, la lumière se fera. Rien ne peut résister aux révélations de la géologie et de l'anthropologie, aux observations des physiologistes et des physiciens, aux leçons de l'ethnologie et de l'histoire.

Si l'homme est identique à toutes les époques, si c'est un être d'une conscience permanente, s'il vient au monde avec cette conscience toute faite, avec la notion précise du mal et du bien, comment expliquer l'histoire, les mœurs des différents peuples, l'erreur ou le crime? Où est ce code de morale absolue, écrit par la main d'un Dieu sur l'âme, chez les sauvages de la Terre de Feu, qui tuent leurs vieilles mères et qui les mangent par un temps de famine pour épargner la vie de leurs chiens? Comment se manifestait-il pendant des siècles, en Asie ou à Rome, quand le noble patricien jetait ses esclaves à l'eau pour bien nourrir ses murènes?

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en raison des différences infinies des organismes, de même qu'un homme a une aptitude plus grande qu'un autre pour apprendre ou pour exécuter, d'autres sont capables d'apprécier le bien et le mal plus promptement. En d'autres termes, les aptitudes morales varient à l'infini comme les aptitudes raisonnantes, imaginatives ou autres. *Mais tous les hommes possèdent un sentiment plus ou moins énergique, bon ou pervers*, c'est-à-dire que tout homme ressent *des besoins sentimentaux* favorables à l'harmonie ou tendant à la perturbation de la loi naturelle de sa conservation et de son développement. Les penchants

affectifs sont communs à toute l'espèce : les penchants moraux sont fortuits ou acquis. Les premiers constituent un élément de notre moi : les seconds sont contingents comme œuvre du hasard ou de l'évolution.

Joignez à ces aptitudes naturelles les effets de l'hérédité, que nul homme de science ne méconnaîtra à coup sûr ; calculez l'action, sur l'homme civilisé, du monde ambiant, des maximes qu'il écoutera dès le berceau, des mœurs qu'on lui imposera dès le premier jour, et vous vous rendrez compte très-facilement de l'illusion qui domine les moralistes. Ils prennent pour un élément de la nature humaine ce qui n'est que le résultat de l'hérédité, de l'expérience et de la réflexion. Ils raisonnent sur une loi variable d'évolution, comme sur un principe éternel et absolu.

Mais, nous demandera-t-on, quelles peuvent être les conséquences fâcheuses de considérer la morale comme un attribut de la nature humaine ou de supposer que l'homme a *naturellement* des besoins moraux ?

A part le danger qui existe toujours à vivre dans l'erreur, l'importance de la question est, à plusieurs points de vue, transcendantale. En premier lieu, jamais les questions du travail, du capital, de la richesse, de la liberté, ne pourront être résolues convenablement si l'on persiste à admettre comme données scientifiques les hypothèses gratuites du raisonnement *a priori*. Ensuite, la discorde et l'anarchie, filles factices de l'*apriorisme*, continueront à lutter pour occuper la place de l'équilibre et de l'harmonie de toute la création, même après la

profonde analyse de Dunoyer ou les ingénieuses dissertations de Bastiat.

Admettons, au contraire, l'induction logique qui nous impose l'observation et l'expérience, et tout devient simple et évident, comme nous le verrons par la suite.

Oui, nos besoins moraux sont des besoins régulateurs, outre qu'ils sont des besoins-résultats. Toute machine en mouvement réclame une force régulatrice afin d'éviter le mal, et l'être humain, qui est appelé à fonctionner avec une grande liberté à côté de ses semblables, serait leur ennemi, au lieu d'être leur frère, s'il n'était contenu par un frein moral. Supprimez ce frein, et vous serez tenté de croire que l'homme est l'ennemi de l'homme. Fermez les yeux à la légitimité de la douleur comme sanction de la loi naturelle qui vous ordonne, pour votre bien et pour l'utilité de l'espèce, de satisfaire tous vos besoins dans la mesure exigée par votre développement et les développements de vos semblables, et vous croirez pouvoir formuler le fameux argument d'Epicure : « Ou Dieu a pu supprimer le mal dans ce monde et n'a pas voulu, ou il a voulu et n'a pas pu, ou il n'a pu ni voulu. »

A quoi nous sert alors de douer l'homme d'un sens moral qu'il acquiert au contraire avec le temps et l'expérience, par hérédité et par éducation? Serait-ce pour nous donner le plaisir de proférer trois blasphèmes faux en réponse au dilemme d'Epicure? Ce qui est moral est toujours sentimental, mais ce qui est sentimental n'est pas toujours moral, et il s'en faut de beaucoup.

En somme, la nature de l'homme est sensible dans l'organisme et dans l'esprit. A cause de cette sensibilité, il ressent une gêne comme conséquence de ce qui lui nuit ou l'intéresse. La nécessité de raisonner et de nous entendre nous oblige à diviser cette gêne en trois espèces de besoins, besoins physiques, besoins intellectuels et besoins affectifs; mais, comme le développement de notre être demande des conditions fixes dans leur satisfaction, la nécessité nous impose indirectement une autre catégorie de besoins, qui est celle des besoins *moraux*.

La grande différence qui existe entre les besoins naturels et les besoins *moraux*, c'est que les premiers sont moteurs et les seconds régulateurs. Ceux-là *sont* une gêne qui provoque au mouvement; ceux-ci *produisent* une gêne qui modère les mouvements exagérés ou nuisibles. Si quelquefois ils engendrent un effort, ce n'est pas directement et par une vertu propre à leur nature, mais en agissant sur le sentiment ou sur la volonté au moyen de l'intelligence.

La preuve de ce que nous venons d'avancer, c'est que les besoins moraux ne se manifestent pas chez les hommes inférieurs. Ceux qui invoquent l'hospitalité de telle race sauvage, la loyauté de telle autre, oublient que ces tribus ou peuples vivent dans un état relativement civilisé et qu'il faudrait remonter jusqu'aux temps préhistoriques pour que les mœurs des hommes prouvassent que les besoins moraux sont un élément de notre être. L'ethnologie et l'anthropologie prouvent au contraire que ces besoins disparaîtraient même chez les nations

civilisées aussitôt que ces nations retomberaient dans la barbarie. Les besoins naturels ne s'effacent jamais dans l'homme. Même au plus bas de l'échelle, vous observerez toujours qu'outre son organisme et son intelligence, il possède un sentiment qui le domine à tel point qu'il agit sans cesse par passion, c'est-à-dire : obéissant à un sentiment sans frein, et comme absorbant sa volonté tout entière.

Confondre les besoins moraux avec les besoins sentimentaux et autres, c'est embrouiller à tout jamais la science, puisque l'élément variable et contingent ne peut se substituer en aucun cas à l'élément fatal et permanent.

Ce serait, peut-être, plus agréable à notre amour-propre de supposer qu'une puissance divine nous a ennoblis avec un rayon de sa sagesse et de nous figurer que dès le premier moment de notre existence, nous étions doués d'un *criterium* personnel absolu pour distinguer le mal du bien; mais malheureusement il n'en est pas ainsi. L'analyse, l'observation, les faits nous disent que c'est là une erreur que l'humanité a payée déjà bien cher, et à la hauteur où nous sommes arrivés, la vérité scientifique ne saurait être sacrifiée à une vanité banale.

Ce n'est pas que nous osions nier l'existence des lois morales, des besoins moraux. Tout au contraire : En essayant de décrire leur essence, nous voulons établir définitivement l'harmonie entre les différentes sphères de la vie humaine, qu'on s'est plu à séparer facticement par le plus absurde antagonisme.

Ce que nous cherchons à démontrer, c'est qu'on a pris les choses à rebours ; ce que nous prétendons dire, c'est que tous les écrivains quand ils parlent de besoins moraux, commettent la plus trascendantale des métonymies. Nous admettons de bonne volonté — et comment ne pas l'admettre, si c'est la vérité pure? — que « de » même qu'il y a deux classes d'êtres créés, ceux qui » sont libres et ceux qui ne le sont pas ; en d'autres » termes, ceux qui concourent à l'accomplissement de » leur destinée et ceux dont la destinée est déterminée » et fixée par leur essence même, il y a aussi deux sortes » de lois : les lois morales, auxquelles les volontés doivent » se soumettre, mais peuvent résister ; les lois physiques » dont la puissance est irrésistible et infaillible, mais » qui peuvent être dirigées si elles ne peuvent être » changées » (1). Entendons-nous néanmoins. Ne nous entêtons pas à faire des logomachies. Si je puis *résister* aux lois morales, si leur accomplissement, leur réalisation, leur existence dépendent de moi, elles ne seront pas fatales mais contingentes. Leur convenance, leur nécessité même existera toujours pour réaliser le bien ; mais puisque j'ai la liberté de préférer le mal, elles seront toujours quelque chose de création humaine et leur application sera un art, jamais une science.

Les besoins *moraux* ne peuvent et ne pourront donc jamais avoir la force et l'autorité des besoins naturels sur notre conduite. Cela explique pourquoi plusieurs écrivains ont assuré avec raison que les hommes en

(1) Jules SIMON, *le Travail.*

général étaient moraux en théorie, quoique dans la pratique ils fussent de véritables athées (1).

Il est urgent que cet état des esprits cesse et il ne peut cesser qu'en acceptant virilement la vérité. Les besoins moraux n'ont qu'une sanction efficace : la réprobation unanime et générale de l'espèce, et c'est pour cela que leur observance devient plus rigide à mesure que les sociétés sont plus éclairées, que les hommes connaissent mieux leur intérêt et que les liens sociaux sont plus serrés et les lois écrites plus fermement établies.

Les besoins naturels, au contraire, ont une sanction impitoyable, inflexible. Raisonner, par rapport à eux, de la même manière que par rapport aux besoins moraux dont l'existence même est conventionnelle, c'est semer la confusion pour récolter l'anarchie.

(1) FEUERBACH. — « Tous les hommes sont athées dans la pratique. »

IV

CLASSIFICATION ET DÉVELOPPEMENT DE NOS BESOINS.

Nous venons d'entrevoir le lien qui rattache le bon à l'utile, la voie à suivre pour établir l'harmonie entre la morale et la richesse. Nous nous sommes aperçus de l'influence qu'une théorie transcendante fort belle, mais fausse, a eue et peut avoir encore sur les plus humbles problèmes de la vie pratique. Établissons maintenant la classification des besoins humains, origine de nos efforts de tous genres, afin de bien préciser leur développement dans le temps par un procédé essentiellement évolutif.

D'après l'analyse que nos lecteurs viennent de lire, la gêne motrice de l'être humain qui veut se développer se manifeste sous la forme des trois classes suivantes de nos besoins :

1° Besoins du corps, — physiques ou matériels;

2° Besoins de l'intelligence, — intellectuels;

3° Besoins du sentiment, affectifs ou sentimentaux si intimement reliés à la volonté, l'entraînant souvent avec une telle force qu'on serait tenté de les appeler volitionnels. Ce sont là nos besoins moteurs.

La troisième classe, les besoins affectifs, sont, comme nous venons d'indiquer, en quelque sorte mixtes. Leur action paraît se concentrer dans le cœur et dans le foie, de même que le cerveau est le centre de la gêne intellectuelle, ou de la curiosité.

Nonobstant, leurs manifestations sont tellement au-dessus de la matière, que l'on peut les désigner dans la pratique sous le nom de besoins spirituels.

Pour maintenir la satisfaction de ces besoins moteurs dans les limites les plus favorables au développement de l'être humain, il nous faut des règles afin d'éviter que le besoin matériel ne dégénère en vice, que le besoin intellectuel soit apaisé par l'erreur, ou que les sentiments prennent la violence des passions. Il nous faut des bonnes mœurs, ou, si l'on veut bien, il nous importe de donner satisfaction à des besoins moraux.

Donc toutes les manifestations de la gêne qui excite notre activité, et la nécessité de contrainte de cette activité une fois en action, peuvent se classer ainsi :

Besoins moteurs naturels.			Besoins régulateurs conventionnels.
Besoins physiques.		La régularisation de ces besoins produit	Les besoins moraux.
Besoins spirituels.	Besoins intellectuels. Besoins affectifs ou sentimentaux.		

Examinons maintenant l'ordre dans lequel les différents besoins de chacune de ces quatre classes se sont présentés dans l'histoire primitive de notre espèce.

A part les besoins de *respirer*, de *voir*, d'*entendre*, que l'on peut considérer comme fonctions naturelles de l'organisme, les premiers et les plus impérieux besoins de l'homme sont la *nourriture*, — le *vêtement*, — l'*habitation*.

Si ces premiers besoins ne sont pas satisfaits dans une mesure convenable, l'individu, — dans les climats rigoureux surtout, — voit sa santé dépérir et il succombe à la maladie ou à la faim.

L'*amour de mère*, qui est un sentiment irrésistible, un besoin du cœur des plus puissants pour la moitié du genre humain, agit simultanément avec les besoins grossiers que nous venons d'indiquer pour rapprocher l'homme de l'homme, et le *besoin de sociabilité* surgit.

Dès ce moment, la nécessité de satisfaire de mieux en mieux tous les besoins indispensables à la conservation de l'existence se laisse sentir avec une énergie croissante, et d'autres besoins surgissent indéfiniment pour tenir l'intelligence éveillée et le cœur, de même que le cerveau, dans un état de gêne perpétuelle. Dorénavant, le besoin est l'éperon implacable du progrès.

Mais notez bien que la gêne motrice devient mixte ou complexe presque au début. Ainsi, à peine le sauvage eut-il satisfait la faim avec les fruits de l'arbre, qu'il a dû ressentir la peur, gêne du cœur, et que, mû par ce sentiment, il construisit ses premières armes et chercha un lieu sûr pour se reposer. En satisfaisant un

besoin affectif, il se créa un autre besoin qui devait le dominer par la suite : *le besoin de posséder.* Sa première propriété fut ses armes, la seconde une peau pour se couvrir, la troisième un chien, puis une brebis, un gîte.

La possession de serviteurs comme le chien, la brebis ou l'âne éveilla le sentiment de sympathie et de pitié dont les germes dormaient dans le cœur sensible de l'homme primitif, et l'intelligence, excitée par une gêne affective, sentit les *besoins de se rappeler* et de *connaître* pour *prévoir*.

Au sein d'une nature âpre et hostile, le *besoin de défense* et de *sécurité* ne tarda pas à se développer en prenant mille formes différentes ; les armes et l'habitation se perfectionnèrent peu à peu, et, après la satisfaction du *besoin de repos* ou de sommeil, de plus en plus régularisé, l'esprit réclama sa part, car lui aussi avait *besoin de loisir* ou de distraction.

Dans ces premiers pas de l'*homo sapiens* de Linnée, inutile de demander des efforts ordonnés aux muscles sans que l'intelligence dirigeât leurs mouvements, inutile de prétendre que l'intelligence s'exerçât sinon par une sensation ou un sentiment qui se confondait au début avec la volonté. Alors, comme toujours, nous pouvons observer que la satisfaction d'un besoin physique exigeait fatalement un progrès dans le développement des désirs de l'intelligence, et qu'à mesure que le sauvage connaissait mieux le monde ambiant et ses ressources, son cœur élargissait son empire et étendait ses mouvements de sympathie de la femme aux enfants,

des enfants à ses serviteurs animés, puis aux objets inanimés, aux plantes, aux lieux, et finalement à quelques-uns de ses semblables qui formèrent avec lui la tribu.

A cette première époque de la vie de l'humanité, comme plus tard, on voit toujours que l'être humain, s'efforçant de se développer, ressent de nouveaux besoins alternativement matériels, intellectuels et sentimentaux. La gêne perpétuelle qui le pousse à agir croît avec une régularité constante. Elle meut son corps, son cerveau, son cœur et les mouvements provoqués par elle, sont périodiquement musculaires, cérébraux ou affectifs. Une excitation quelconque dans l'une de ces trois régions, amène fatalement par sympathie de nouveaux mouvements dans les autres. On dirait que l'être humain est une lyre à trois cordes; pas de vibration de l'une d'elles qui ne produise des vibrations harmoniques dans les deux autres.

Après avoir bien compris cette loi de l'activité humaine, on peut se rendre compte de la manière dont se développèrent les appétits, les idées et les sentiments. Certes, les mouvements du corps n'obéissaient à aucune contrainte, ceux de l'intelligence étaient fort rudimentaires, plutôt instinctifs et imaginatifs que raisonnants, et ceux du cœur avaient toujours les caractères de la passion; mais ce que nous voulons bien établir, c'est que, du premier instant, la gêne motrice de l'espèce, ainsi que l'activité provoquée par elle, étaient d'une nature complexe, et se composaient de trois sortes de mouvements.

Ce fut ainsi que, par une série d'actions et de réactions, les besoins se multiplièrent, les efforts agrandirent la sphère de l'activité, et l'être se développa. Aux besoins physiques de vêtement commode, d'habitation confortable, d'aliments sains et variés, s'ajoutèrent les besoins intellectuels d'*observer, de se souvenir, d'imaginer, de juger*, et la méthode expérimentale s'imposa par elle-même dans tout ce qui touchait à la vie pratique et aux connaissances utiles et positives. Mais la curiosité devenait impatiente et l'imagination, toujours prête à créer des mondes à son bon plaisir, put apaiser la faim de l'esprit par la création de forces mystérieuses, de pouvoirs imaginaires dont les conceptions réfléchissaient fidèlement l'état du sentiment ou les mouvements du cœur. La crainte, la férocité, les passions brutales, entraînèrent l'homme vers le culte de fétiches sanguinaires. Le sentiment religieux se dessina dans la vie avec des teintes de boue et de sang.

La formation de la tribu (cette ébauche de la nation), prêta un nouvel essor au besoin en général. Rien de plus important alors que l'échange des idées, que le *besoin du langage*. Ensuite il a fallu *compter* et mesurer, — besoins du *nombre* et de la *forme ;* connaître la terre et ses accidents, s'approprier les plantes et les matériaux, posséder enfin les animaux qui la peuplent. Les efforts faits dans ce but annoncèrent l'aurore de la science.

En même temps que les besoins intellectuels se développaient ainsi (pour satisfaire à des besoins matériels ou affectifs), parmi les chefs des tribus et l'élite des

familles, l'amour de soi fit comprendre les avantages qu'il y avait à se préoccuper du soin des animaux apprivoisés, à bien nourrir et élever les enfants, à respecter le sentiment des associés, à protéger la faiblesse, à récompenser les services, à rattacher les cœurs les uns aux autres par des actes de douceur, de tendresse et de justice. Pour les organismes les plus délicats, *la générosité, la compassion, l'estime*, furent de véritables *besoins*.

Sans sortir du cercle des éléments naturels, on voit bien que le nombre de besoins croissait toujours et que le moteur humain, en multipliant les formes de ses manifestations, acquérait une énergie croissante aussi.

Pendant le chemin parcouru dans le développement de tous ces besoins *naturels*, les écarts furent grands et nombreux quand il s'agissait de leur satisfaction. Dépassant la juste et convenable mesure, l'homme souffrit d'abord les douloureuses conséquences du vice. Trouvant commode et facile de s'émanciper du travail d'observation, il n'écouta que l'imagination et tomba dans l'erreur dont le châtiment, quoique plus tardif, ne fut pas moins inévitable. En se livrant corps et âme à la passion (sentiment effréné, volonté subjuguée par le sentiment), il comprit à la fin qu'il avait besoin de régler son activité en toute chose. La douleur fut son maître et le mal, la sanction de la loi de retenue qui convenait à sa nature. Il observa, il compara et l'expérience commença à lui révéler les avantages des *besoins moraux*.

Ce furent d'abord les douleurs physiques qui l'aver-

tirent de la nécessité d'une morale personnelle. Plus tard il accepta une morale de relation pour s'épargner bien des déboires.

Voilà tracé en quelques lignes le développement de la gêne motrice, dont les manifestations multiples constituent ce que nous appelons *nos besoins*.

Le nombre de ceux-ci est illimité. Ils se présentent au fur et à mesure que l'être se développe dans des sphères d'action plus étendues, de telle sorte que les besoins mêmes que nous avons regardés comme automatiques demandent, en s'élargissant, l'intervention de toute notre activité pour les satisfaire. Le besoin fonctionnel de voir se transforme en un besoin de voir clairement, de voir loin, de voir les infiniment petits, et, pour satisfaire ces nouveaux besoins, l'industrie invente l'éclairage artificiel, depuis la bougie jusqu'à la lumière électrique, les lunettes, le télescope, le microscope. De même, le besoin de respirer ou d'entendre exige, dans des circonstances données, la ventilation, la purification de l'air, les instruments de musique, les porte-voix, le téléphone; et la chimie, la physique, la mécaniqne, toutes les branches des sciences sont mises à contribution pour apaiser la gêne du corps et de l'esprit, sauf à s'enrichir elles-mêmes par les exigences inépuisables de notre être pensant et sensible.

Est-ce à dire que tous ces besoins sont identiques au premier et plus grossier de notre nature, ou qu'ils sont également nécessaires à notre existence? Non, certainement, et s'il nous était permis d'employer une

métaphore dans une analyse scientifique, nous dirions que le besoin de manger est comme le tronc de l'arbre qui se divise en plusieurs grosses branches pour servir de supports aux plus délicates et aux plus nombreuses. A mesure qu'elles se multiplient et s'élèvent, elles deviennent plus fragiles comme les pousses et les bourgeons. Incapables de résister aux changements brusques, elles ne constituent pas l'arbre à elles seules, mais elles en sont l'ornement, elles soutiennent les fleurs et donnent des fruits.

V

EFFORT — TRAVAIL.

Les trois classes de besoins naturels que nous venons d'établir demandent pour leur satisfaction des efforts préalables. Pour sortir de l'état de gêne, l'être demande un changement qu'il ne peut obtenir que par des mouvements, et le mouvement implique une force et un effort.

Ainsi que disait Epicharme, il y a vingt-quatre siècles, « les dieux nous vendent *toute chose* au prix du travail ». Ajoutons qu'ils nous obligent toujours à payer d'avance.

La nécessité du travail pour vivre est de toute ancienneté, car, suivant l'énergique expression de la Bible, « l'homme doit manger son pain à la sueur de son front »; mais l'humanité a-t-elle eu une idée juste *de la nature* de son travail? Avons-nous, aujourd'hui même, la notion exacte de ce que c'est que le travail

humain ? Ou ne confondons-nous pas trois choses distinctes, quand nous parlons du travail d'une machine, du travail d'un animal et du travail de l'homme ?

Voici des questions qui vont paraître impertinentes à bien des personnes et qu'il est temps de nous poser en vue de l'anarchie qui règne dans le domaine de l'économie sociale.

Personne n'éprouvera la moindre difficulté à comprendre que si un individu a faim, il faudra qu'il fasse des mouvements avec ses muscles, des efforts physiques, soit pour cueillir le fruit de l'arbre, soit pour porter le pain à sa bouche.

De la même manière, on conviendra sans difficulté que l'intelligence intervient jusqu'à un tel point dans les divers travaux de l'industrie moderne que, selon l'expression de E. Levasseur, « on ne saurait planter un clou sans qu'elle dirige les mouvements des muscles ».

Mais si nous ajoutons que l'homme ne saurait planter *bien* ce clou sans que le sentiment meuve son cœur et inspire son intelligence, la presque majorité des économistes et autres se hâteront de s'écrier : « Vous confondez là des choses qui n'ont pas le moindre rapport. L'art est une chose à part. Dans les questions de travail, le beau *n'y a pas sa place*, ni, par conséquent, *les travaux d'art* (1). » Voyons si cela est vrai. Tâchons de déterminer où est la véritable, la fâcheuse confusion.

Imaginons qu'un de nos ancêtres, un *homo sapiens*, antérieur même à l'âge de pierre, lutte dans les bois au

(1) Jules Simon, *le Travail.*

début de la vie. Il est nu, il est ignorant jusqu'au point de ne pas même posséder une peau pour se couvrir. Un vent glacé fouette son corps. La sensation désagréable du froid le pousse instinctivement à s'abriter derrière un arbre, puis à pénétrer dans une caverne, ensuite à ramasser les feuilles sèches pour s'en faire un lit plus chaud que le rocher, plus sec que le sol. Peu à peu il comprend que l'ours ou le mouton sont plus heureux que lui sous le rapport du vêtement, et la première peau qu'il trouvera sur sa route, produit de la voracité du tigre, il la posera sur ses épaules.

Ce sont là les premiers besoins physiques satisfaits par un travail presque exclusivement composé d'efforts musculaires guidés par l'instinct plutôt que par l'intelligence. En un mot, c'est du travail animal. Le singe ou le chien auraient fait autant, s'ils étaient nus.

Quand le sauvage, plus avisé, poursuit le gibier, fouille les racines, ou guette le poisson, il travaille principalement aussi avec ses muscles, mais l'intelligence commence à prendre une part déjà marquée dans son travail. Le sentiment peut n'y être pour rien encore.

Observons cet homme quand il est entouré d'une famille, qu'il possède un troupeau et dispose de quelques serviteurs. Pas un seul de ses actes ne se trouve libre de cette gêne qui s'appelle prévision, crainte de l'avenir ; pas un seul de ses efforts qui ne soit provoqué par l'intérêt ou la sympathie, soutenu par l'espoir, retrempé par l'enthousiasme. A l'élément physique, à l'élément intellectuel de son travail se joint aussi l'effet sentimental du cœur.

Analysons un peu maintenant le travail d'un ouvrier de nos jours, d'un tisseur de draps, par exemple. Ce n'est plus la *sensation* personnelle du froid qui l'oblige à fabriquer des étoffes de laine. Il a des enfants qu'il aime, une vieille mère qu'il veut rendre heureuse ; il ambitionne l'estime de ses camarades, il vise à devenir riche, à occuper une position. Tous ces sentiments, l'espoir et la crainte, lui donnent une gêne qui redouble son énergie et maintient son courage. L'agent moteur de son activité n'est pas matériel, mais sentimental ou affectif.

Pour satisfaire aux besoins de ceux qu'il affectionne, il tisse des draps à l'aide d'un métier mû par l'eau, le vent ou le feu. Ses muscles ne travaillent presque pas, mais son cerveau est en activité constante, surveillant sa machine, régularisant son mouvement et appliquant les différents procédés que la science a vulgarisés parmi les praticiens. Son travail est un composé d'efforts du cœur, d'efforts du cerveau et d'efforts des muscles.

Prenez n'importe quel travailleur, poursuivant n'importe quelle œuvre, vous trouverez toujours que le travail humain, chez les peuples civilisés, se compose de trois classes d'efforts associés dans les proportions les plus variables. Supprimez les efforts matériels, et vous supprimerez du même coup l'organisme et l'être ; éteignez les mouvements intellectuels, et vous obtiendrez une société de fous ; effacez les attractions et les répulsions du cœur, et les hommes vivront isolés, comme des fantômes sans lien, sans chaleur, insouciants, inactifs.

L'harmonie est dans l'équilibre de ces trois éléments. Sans eux le travail n'est plus l'activité de l'homme.

Voulez-vous connaître, dans l'ordre de leur importance, les différentes classes de faits et de phénomènes confondus par toutes les écoles sous le mot *travail ?*

Voyez le torrent qui pulvérise le rocher, le volcan qui détruit les jardins et les villages, les îles de glace qui transportent des masses granitiques, les nuages qui versent des milliers de tonnes d'eau puisées dans l'Océan! vous avez la matière, nous ne dirons pas inerte, mais impassible, mue par des forces, peut-être aveugles, mais sûrement fatales : voilà le *travail matériel* naturel.

Façonnez la matière, de sorte qu'elle forme une machine à vapeur avec un foyer, une chaudière et un cylindre; mettez-y le feu sans soupape, sans régulateur, sans coulisse, vous aurez le *travail matériel* artificiel, plus propre à la destruction qu'à la production.

Ajoutez à votre machine un appareil automoteur pour alimenter le feu, une soupape de sûreté, un régulateur pour mettre la force en relation avec les résistances, une coulisse d'expansion enfin, et vous obtiendrez un *travail matériel* docile, qui obéit à une intelligence *extérieure.*

Imaginez maintenant une machine parfaitement réglée pour chacune de ses fonctions, mais obéissant fatalement à une intelligence intérieure qui forme une part de l'être actif, renfermée à son tour dans un cadre étroit duquel elle ne peut sortir: vous vous formerez une idée du *travail animal*, du travail des animaux, de

ces machines animées, créées pour aider dans ses premiers pas l'être plus libre et plus intelligent.

Considérez enfin la plus compliquée et la plus parfaite de ces machines animées, avec une direction intérieure, immatérielle, qui jouit d'une intelligence perfectible, d'un sentiment énergique, d'une volonté libre qui lui permet d'obéir aux lois fatales de son organisme ou de s'y opposer: voilà le travail humain.

Peut-on appliquer sans péril la même dénomination à toutes ces sortes de travail quand on discute les problèmes sociaux ? Si, comme quelqu'un l'a dit, « une » bonne définition du travail doit tenir compte de l'élé» ment subjectif, c'est-à-dire, de la volonté, et de » l'élément objectif, c'est-à-dire, du résultat voulu » (1), comment les hommes de science pourront-ils confondre le travail sans but, le travail automatique avec le noble travail de l'être qui veut, qui sent, qui pense, qui agit ?

Convenons donc que l'humanité n'a d'autre moyen de satisfaire ses besoins, —ce qui équivaut à se développer totalement, — que de faire des efforts complexes. Disons, en un mot, qu'elle est soumise à la loi du travail, puisque l'usage vicieux de milliers d'années ne nous permet pas d'employer un mot plus exact et plus scientifique ; mais définissons au moins ce que nous devons entendre par *travail,* lorsqu'il s'agit de cette activité qui, en donnant satisfaction à la gêne du corps et de l'esprit, crée la richesse, le bien-être, la science, l'art et la morale.

(1) Jules SIMON, *le Travail.*

VI

DÉFINITION DU TRAVAIL HUMAIN.

Nous voilà déjà en mesure de chercher une définition scientifique pour le travail de l'homme, en profitant autant que possible des mots quelque peu inexacts que le langage commun nous offre tout faits.

Le travail humain, dirons-nous, est une combinaison de mouvements de l'organisme et de l'esprit dans le but de développer l'être humain en toute direction pour arriver au bien-être et à la perfection.

Cette définition a l'avantage d'être rigoureusement démontrée par les faits et l'analyse que nous venons d'exposer, aussi bien que par l'histoire de la politique, de la religion, de l'industrie, des sciences et des arts. Seulement, après qu'on aura reconnu son exactitude, les hommes cesseront de se disputer sur des données imaginaires.

Comme Jules Simon (tant de fois cité par nous), le dit

dans son bel ouvrage, « tout le travail humain est » gouverné par les mêmes lois. Nous nous amusons à » séparer les diverses applications de notre activité et à » creuser entre elles des fossés et des abîmes ; mais cette » séparation est bien factice, c'est étroitesse de vue ». Pourquoi l'illustre écrivain s'est-il arrêté à mi-chemin ? Pourquoi dit-il ailleurs dans son livre que l'art est une chose à part de notre travail ? N'est-il pas une création de nos efforts ?

Oui, « de même que dans la nature il n'y a pas un » atome qui n'importe à toute la création et qui puisse » être anéanti impunément, de même il n'y a rien d'in- » différent dans l'ordre de la pensée, dans l'ordre de » l'action (1), » et, — qu'on nous permette d'ajouter, — *dans l'ordre du sentiment*. A quoi bon se mettre de gaieté de cœur en contradiction avec des pensées si grandes et si vraies ? Pourquoi ne pas les compléter de l'élément le plus libre, le plus puissant, le plus actif de notre nature ? De quel droit anéantit-on, non des atomes, mais des montagnes de sentiments ? Est-il possible que les réminiscences des vieilles hypothèses exercent sur les nobles esprits une influence si pernicieuse ?

Oh ! que l'humanité a la vue courte et que Rousseau avait bien raison de dire qu'il faut beaucoup de philosophie pour observer (pour comprendre, dirions-nous) ce que l'on voit tous les jours ! Tantôt c'est un père qui travaille nuit et jour pour l'amour de ses enfants ; tantôt

(1) Jules Simon. *Le Travail.*

le soldat qui lutte contre la pluie, la neige et la faim par amour de sa patrie, l'ouvrier qui bêche ou qui rabote parce qu'il a une mère à nourrir, le savant qui ruine sa santé à force de fatigues pour exciter l'admiration de ses semblables, l'artiste qui voyage en étudiant toujours, poussé par l'ambition de la gloire. Puis, bien qu'il soit impossible de trouver un seul travail, sublime ou grossier, dans lequel il n'y ait pas des efforts du sentiment, nous négligeons ce grand moteur et nonobstant nous avons la prétention d'obtenir des résultats certains ! Quelle folie ! Que dire d'un ingénieur qui négligerait les calories renfermées dans le combustible, en calculant l'effet *utile* d'une machine à vapeur ?

Observez le plus humble de tous les manœuvres et si vous voulez découvrir la vérité pour établir ses relations avec le banquier, le savant ou l'artiste, n'éliminez pas de votre analyse ce qui saute aux yeux avec la clarté de l'évidence. Pierre est scieur de bois et se trouve encore couché quand le jour commence à poindre. Il fait bien froid et il se trouve à l'aise dans son lit. Ni la faim, ni la pensée ne l'inquiètent ; son bonheur serait de prolonger cet état de somnolence. Une voix intérieure, qui n'est pas la voix de l'intelligence, lui crie que son père infirme va manquer de pain, que ses camarades vont l'appeler paresseux, qu'il va déchoir dans l'opinion de son patron, et aussitôt il brave *les sensations* les plus désagréables pour se rendre au chantier.

Une fois à la besogne, son intelligence se mêle aussi aux efforts de ses muscles. Si la scie dévie à gauche,

elle lui dit qu'il faut faire un mouvement matériel pour retourner à la ligne droite ; s'il y a un nœud dans le bois, elle lui commande d'aller doucement pour ne pas abîmer son outil ; mais si son énergie fait défaut, si le désespoir l'accable, quelle est la force qui le retient à son poste, l'anime et le fait continuer son travail ? Serait-ce son intelligence ou ses muscles, puisque vous n'admettez que ces deux éléments dans le travail ? Mais vous plaisantez. La matière est impassible et l'intelligence n'engendre jamais la chaleur, dont le cœur a grand besoin pour émouvoir l'organisme et faire que l'être persévère. Le sentiment est là comme dans l'art, dans une proportion moindre, mais il y est. Si vous ne le voyez point, jamais vous ne comprendrez ni la science, ni l'histoire.

Cette vérité se révèle dans le langage de tous les peuples. Analysez les expressions dont vous vous servez tous les jours : *Travailler avec enthousiasme, avec dévouement ; produire avec goût ; faire avec amour ; se laisser aller sans amour-propre ; se conduire sans dignité.* Ne reconnaît-on pas instinctivement, qu'il y a ou qu'il doit y avoir un stimulant, un moteur, une énergie pour que le travail se fasse et se soutienne ?

VII

LA SENSATION ET LE SENTIMENT

On a pu voir dans une page antérieure que la gêne corporelle, la sensation fut la cause première du travail du sauvage. Est-elle toujours l'agent de notre activité?

Inutile de répéter encore une fois que la gêne de la faim, du froid, de la souffrance, agissant directement et dans le moment même sur l'organisme sensible, est et sera toujours dans l'avenir un agent irrésistible qui nous pousse à travailler. Nonobstant, cette gêne matérielle, ces sensations sont-elles les causes uniques de toute activité? sont-elles au moins ce qu'elles furent au commencement? travaillons-nous aujourd'hui mus en premier lieu par la sensation?

Non assurément. Une partie de la population chez les peuples civilisés, souffre encore parfois des privations immédiates, mais c'est l'exception à la règle générale. La grande majorité des travailleurs européens, les ouvriers mêmes qui gagnent leur vie au jour le jour, ne

ressentent pas matériellement la faim. Ce qu'ils ressentent par habitude de prévision, à chaque instant, c'est *la crainte* de manquer de pain le lendemain. La sensation matérielle fait place au sentiment et ce sentiment stimule leur activité avec autant d'énergie, plus énergiquement peut-être, que la sensation.

Sous le fouet de la douleur et par l'action incessante de l'hérédité, les races civilisées sont devenues prévoyantes. La gêne est dans leur esprit ou dans leur cœur. Parmi les individus qui les composent, l'éperon n'est pas une sensation, mais un sentiment. Il agit non sur le corps, mais sur l'esprit.

Imitant le langage des économistes, nous pourrions dire que l'homme à l'état de civilisation se meut à cause de motifs *moraux*, en vue de considérations *morales*. Ce serait donner lieu à un malentendu déplorable, ce serait préférer une métonymie à la rigoureuse précision exigée par le langage scientifique. Il y a dans ce monde, nous le savons, des âmes d'exception, dont la conduite est toujours réglée par des considérations morales. Le commun des gens n'agit pas ainsi. C'est la passion ou le sentiment sans frein qui est la règle. Les conséquences douloureuses des écarts et des abus, le châtiment comme sanction de la loi morale, obligent la plupart des hommes à parler de devoir et de moralité. Ils veulent faire croire que leur conduite se guide d'après la justice et le dévouement. Allez au fond et vous trouverez ordinairement que l'agent de leur activité est un sentiment plus ou moins contrôlé par l'intelligence ou l'expérience.

En présence de ces faits, nous pouvons établir ainsi le cycle-type de la vie du sauvage :

1° Sensation ;

2° Besoins (presque exclusivement matériels) ;

3° Efforts (presque totalement musculaires) ;

4° Satisfaction ;

Ces cycles sont les premiers échelons de la chaîne de l'existence de notre espèce.

Les cycles ou échelons de notre existence actuelle sont :

1° Sentiment — désir ;

2° Besoins (mixtes en partie matériels, en partie spirituels) ;

3° Travail (efforts des muscles, du cerveau et du cœur) ;

4° Échange ;

5° Satisfaction ;

Avec le temps et le progrès, le premier terme s'est transformé. Le troisième est devenu moins physique par une proportion croissante de l'élément spirituel. Entre l'effort et la satisfaction, il s'est introduit un quatrième terme, l'échange, impossible à l'état d'isolement.

On verra dans la suite la nécessité et l'importance de ce quatrième terme.

Pour le moment, il suffit de faire remarquer que l'être humain, n'agissant que par la sensation, est un animal très-peu supérieur à la fourmi, au castor ou à l'abeille. Il se trouve au plus bas de l'échelle. Chez l'homme civilisé, vivant en société, la gêne qui le rend actif est toute spirituelle. Elle se manifeste de préférence sous

la forme du sentiment; ce qui revient à dire que le ressort de notre activité sociale est éminemment affectif.

Donc il est de la plus haute importance de cultiver nos sentiments, de les éclairer et de les ennoblir pour que leur action ne nuise pas au développement de l'individu et de l'espèce, ni en accélérant, ni en retardant le mouvement. Et puisque nous avons démontré que la régularisation des mouvements, dans les limites les plus convenables, constitue la satisfaction des besoins moraux, la relation entre le bon et l'utile tombe sous le sens et l'harmonie naturelle de la vie totale devient une loi de notre nature.

Voilà comment les bonnes mœurs, la morale la plus élevée même, peuvent concourir fort efficacement à la production.

Car, nous le répétons encore une fois, le régulateur et l'expansion dans la machine à vapeur évitent les pertes de force et produisent l'économie, et la morale, les besoins moraux, sont le régulateur et la coulisse de la machine humaine.

Pour compléter nos observations sur ce point, on nous permettra d'emprunter une citation à l'ouvrage de Charles Dunoyer (1), écrivain qui aurait dû créer la science du travail, si l'on en juge par l'admirable analyse qu'il a faite de notre activité. A la page 225 de son troisième volume, il dit : « En général, nos affections, » qui sont presque toutes bonnes à quelque chose et » dignes d'être entretenues comme stimulants, comme

(1) *De la liberté du travail.*

» forces motrices, ne valent rien comme régulateurs; » et une conduite qui n'est dirigée que par le senti- » ment est si loin de pouvoir être qualifiée de morale, » qu'il n'est pas un de nos sentiments, même dans le » nombre des plus purs et des plus sympathiques, qui » n'ait indispensablement besoin d'être réglé....

» Hâtons-nous d'ajouter en effet que notre con- » duite ne devient pas morale par cela seul que le sen- » timent, chez nous, est éclairé par l'intelligence. Il » faut sans doute, pour que nous devenions capables de » faire le bien, que nous apprenions d'abord à le con- » naître; mais de ce que nous apprenons à le connaître » il ne résulte nullement que nous devenons capables » de le pratiquer. »

D'où il s'ensuit que l'étude et l'éducation de la volonté sont une partie principale de la science du travail. Sans une volonté ferme dans l'action, docile à la vérité, point de régulateur possible, et sans régulateur le travail humain peut aussi bien enrichir la société que la ruiner ou la détruire. Quand le travail est mal conçu ou mal dirigé, l'activité appauvrit plus encore que l'inaction.

VIII

CLASSIFICATION DU TRAVAIL HUMAIN D'APRÈS SES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS. — POINT DE VUE SUBJECTIF.

Une maxime qui est devenue populaire nous dit que « le nom ne fait rien à la chose ». C'est vrai, mais il entre pour beaucoup dans la connaissance parfaite de la chose. Sans avoir une idée exacte de la signification d'un mot, on prendra une chose pour une autre, la cause pour l'effet et *vice versa.*

Les mots *travail, moral* et autres qui abondent dans le langage économique et dont nous avons voulu fixer la définition dans les pages antérieures sont des exemples de ces malentendus et de ces métonymies.

On commet encore la même inexactitude lorsqu'on veut signaler les différents travaux au point de vue subjectif. La force de l'évidence a bien obligé les économistes à distinguer le travail manuel du travail intellectuel, — les efforts sentimentaux n'existent guère

pour ces écrivains, — mais, à les entendre sans réfléchir, on dirait que le travail musculaire pourrait se séparer totalement du travail du cerveau et que le travail intellectuel dérogerait si on admettait qu'il est entaché de travail corporel.

Il y a pire encore : on raisonne, on discute les problèmes sociaux comme si ces deux sortes de travaux pouvaient être complétement séparées, ou comme si l'on était maître de tracer une ligne de séparation au moyen de laquelle quelques hommes mettraient en mouvement rien que leurs muscles, tandis que d'autres auraient le privilége de travailler avec leur cerveau indépendamment du travail total de l'organisme.

Quant aux efforts affectifs du cœur, nous le répétons, c'est un facteur dont on parle pour mémoire. On est bien arrivé à reconnaître l'influence des *bonnes mœurs*, des *habitudes morales* sur la production, on confond bien, par respect pour la routine, la cause naturelle avec l'effet de l'expérience, mais quant à calculer sur le sentiment comme sur un élément indispensable de la production, personne n'y a songé aucunement.

Au contraire, la grande majorité des économistes vous diront avec Jules Simon : « Cette chaîne que nous venons » de parcourir... n'embrasse que le vrai et l'utile, qui » est l'appropriation du vrai à nos besoins. Le beau n'y » a pas sa place ni par conséquent les travaux d'art. *Ce* » *sont des travaux à part.* »

Devons-nous nous étonner après cela, qu'on n'ait tenu aucun compte d'autres sentiments, d'autres efforts du cœur, beaucoup moins ostensibles que le sentiment

producteur de tableaux et de statues, mais qui nonobstant influent très-puissamment sur la production même des choses les plus humbles ?

Nous avouons franchement que dans le langage ordinaire, il suffit pour nous comprendre de donner à un travail l'appelatif du genre d'efforts prédominant dans ce travail. Ainsi nous pouvons dénommer travail physique ou matériel celui qui exige une forte somme d'efforts musculaires et peu d'intelligence en comparaison ; et, travail intellectuel, lorsqu'un homme pense beaucoup et meut très-peu ses membres ; mais si nous avons la prétention de résoudre les problèmes sociaux scientifiquement, renonçons à ces à peu près, à ces appréciations *grosso modo* dignes du plus pitoyable empirisme.

Il serait fort long et fort ennuyeux de retracer l'origine et la filiation des erreurs que nous combattons. La barbarie asiatique divisa le genre humain en hommes-dieux et hommes-machines. La Grèce croyait que les esclaves n'étaient que « le bétail qui parle » [1]. Rome comprit par une amère expérience, que l'ouvrier était un homme. Le moyen âge forma ses municipalités d'industriels et d'artisans. Le dix-neuvième siècle, enfin, a proclamé pour tous les ouvriers citoyens l'égalité devant la loi. N'est-il pas étonnant que la plupart des écrivains, obéissant à des réminiscences de l'erreur ancienne, s'entêtent à considérer les différents travaux comme d'une nature distincte ?

Il est temps de reconnaître que le travail humain est

1. Aristote.

essentiellement de la même nature. Qu'au point de vue subjectif, sa composition *qualitative* est toujours identique : Intelligence et sentiment en activité, matière en mouvement.

Ce qui varie dans le travail auquel se livrent les hommes selon les lieux, le temps ou le but qu'ils se proposent, c'est sa composition *quantitative*.

Plus clairement : le travail avec lequel nous devons payer toutes nos satisfactions, qu'elles soient physiques, de l'intelligence ou du cœur, est une monnaie qui contient toujours trois éléments précieux, mais dans des proportions variables à l'infini. Pour nous en former une idée, comparons cette monnaie à celle qu'on pourrait faire avec de l'or, de l'argent et du cuivre. Chaque pièce du poids de cinq grammes peut contenir quelques milligrammes d'or et d'argent et le reste de cuivre, ou bien quelques milligrammes de cuivre et le reste d'or et d'argent. Dans le premier cas, nous avons une pièce de monnaie ordinaire à cause de l'abondance et de l'infériorité du cuivre, dans le second, la monnaie sera plus rare par la rareté même des autres métaux. Dans l'un comme dans l'autre cas, nous n'avons pas le droit de considérer cette monnaie comme exclusivement formée de l'un de ces trois métaux. Si vous opérez en faisant cette fausse supposition, vous vous exposez à toutes sortes d'erreurs et de pertes.

Et bien, le travail humain, depuis celui du manœuvre, du vigneron, du matelot, jusqu'à celui de l'ingénieur, du savant ou du pape, représente une série d'alliages de travail mécanique, d'efforts intellectuels et

de mouvements du cœur qui varient dans leurs combinaisons selon les variations de l'organisme, selon les circonstances ambiantes ou d'après le but que se propose le travailleur.

Comment doit-on classer le travail au point de vue de son essence, après la démonstration que nous venons de faire ? C'est une tâche excessivement difficile quand on aspire à la rigueur scientifique. Toute classification aura beaucoup d'arbitraire, et l'on pourra distinguer, comme le sens commun l'a déjà fait, le travail dans lequel l'élément physique prédominera, que nous appelons *travail* par antonomasie, de celui où les efforts du cerveau ou du cœur entreront pour de fortes proportions — plus de la moitié — et que la nécessité nous oblige à dénommer travail intellectuel, travail affectif.

Voilà sans doute pourquoi les écrivains qui traitent ces questions préfèrent le point de vue objectif et classent les travaux et les travailleurs d'après ce qu'ils produisent.

Passons donc à l'analyse du travail humain au point de vue de ses résultats.

IX

CLASSIFICATION DU TRAVAIL HUMAIN D'APRÈS SES RÉSULTATS. — POINT DE VUE OBJECTIF.

Que notre travail soit plus ou moins physique, intellectuel ou sentimental, il doit toujours viser à un but : en général au développement de notre être, moyennant la satisfaction de nos besoins successifs dans la juste mesure. C'est le moyen sanctionné par notre nature.

Atteint-il ce but ? tout travail est un bien. Ne l'atteint-il pas ? ce sera un mal, car il ne peut qu'augmenter notre gêne.

Ces axiomes nous mènent à conclure que le travail doit aussi se classer en vue de ses résultats.

Or il peut se présenter trois cas. Nos efforts peuvent satisfaire nos besoins actuels, et produire en sus un excédant disponible. Dans ce cas, notre travail sera *productif* par exeellence.

En second lieu, les mouvements de nos muscles et de

notre esprit peuvent satisfaire au juste nos besoins du jour sans nous permettre d'économiser la moindre chose pour le lendemain. Ce travail sera sans aucun doute *utile*.

Enfin il peut arriver que notre activité ne suffise pas à la satisfaction de nos besoins péremptoires; et alors le travail sera évidemment *ruineux*. S'il était possible de continuer un tel travail indéfiniment, les privations augmenteraient et finiraient par détruire notre existence.

Cette classification du travail d'après ses résultats est simple et facile à comprendre lorsqu'il s'agit du travail physique et de la production des utilités matérielles.

Pierre est chapelier, il gagne cinq francs sur chaque chapeau et il en vend cinquante mille par an. Il fait des économies et devient capitaliste. Son travail est *productif*.

Jean, chapelier aussi, ne gagne que trois francs sur chacun des dix mille chapeaux qu'il fabrique. Le loyer, les contributions, les annonces, les dépenses de sa nombreuse famille absorbent les trente mille francs qui constituent son bénéfice. A la fin de l'année, il n'a pas un franc de plus dans sa caisse. Son travail a été *utile*, car il a vécu, mais non pas productif de capital.

Jacques, qui avait commencé le même métier avec cinq mille francs, mange dans une année tout son capital, par suite de la fabrication défectueuse de ses chapeaux. Son travail a été *ruineux*.

La justesse de ces trois dénominations n'est pas aussi évidente quand les efforts spirituels prédominent dans notre travail, mais l'exactitude des phénomènes n'en est

pas pour cela moins concluante. Le physicien, le chimiste, le mécanicien qui font des découvertes, l'écrivain qui nous révèle la loi historique du progrès, « enrichissent toutes les générations et augmentent notre capital intellectuel(1) »; le savant et le professeur qui échangent leurs services pour vivre, font un travail tout simplement *utile*, sous le point de vue spirituel, quoiqu'il puisse être *productif* de richesse matérielle ; le fanatique qui enseigne l'erreur, le débauché qui pratique le vice, contribuent à augmenter l'immoralité, à détruire le capital de bonnes idées et de vérités acquises, et leur travail est *ruineux*, sous le rapport de l'élément intellectuel.

Même gradation pour le sentiment. Une mère sème dans le cœur de son fils l'enthousiasme pour tout ce qui est bon, vrai ou beau ; elle retrempe son âme dans l'énergie du héros et fait de lui par l'éducation un pionnier du progrès. Son travail sentimental est *productif*. Sa sœur, au contraire, craint les grandes passions, veille sur ses enfants et leur fait tellement une seconde nature de l'habitude, qu'ils ne dépassent jamais mesure en rien, tout comme des automates. Certainement, son travail sentimental est utile, mais comme les efforts parfaitement réglés qu'elle crée n'augmentent pas l'énergie du moteur universel humain, il n'est qu'*utile*, affectivement parlant.

Par contre, une de leurs cousines est adoratrice du veau d'or. « Mes enfants, dit-elle à toute heure, la

(1) Cuvier.

» richesse matérielle contient seule le bonheur, tout le » bonheur. L'argent, c'est la seule chose positive et digne » de notre ambition. Soyez riches, mes enfants, honnête- » ment si vous le pouvez, mais de toute manière ayez de » l'argent quand même. » Ce travail sentimental est plus *ruineux* que la guerre. Il se peut que quelques années après vous soyez éblouis par les équipages et les bijoux des fils de cette mère qui méprisent tout sentiment délicat, qui ont brisé les fibres les plus tendres de leurs cœurs. Vous croirez, en les admirant, que le travail de leur mère n'était pas un travail ruineux. Ah ! si vous pouviez faire le bilan de ces millionnaires et de leurs victimes ! Peut-être qu'alors, en présence de la destruction de capitaux naissants, source d'une fortune qui n'en est pas l'équivalent ; en présence de la série de spoliations qui ont laissé tant de besoins non satisfaits, vous comprendriez comment le sentiment peut influer sur la production de la richesse et quels sont les liens qui rattachent l'économie politique à la morale.

Le travail de l'homme peut donc se classer d'après ses résultats en :

Travail productif ;

Travail utile ;

Travail ruineux.

Si cette classification si simple avait été acceptée par tout le monde, il n'aurait jamais existé d'écoles qui, en soutenant que la valeur est dans le travail, arrivaient à l'absurdité ainsi que le chevalier Petty, qui regardait comme *profit de la nation* le fameux incendie de Londres, parce qu'il fallait reconstruire les deux tiers

de cette ville et travailler pendant quatre années, et Bastiat ne se serait pas vu obligé de dépenser tant de sagacité pour détruire les erreurs des Ricardo, des Sismondi et des Saint-Chamans.

X

DES DIFFÉRENTES FAMILLES D'OUVRIERS.

Les deux classifications du travail humain que nous venons d'exposer, nous permettent de bien déterminer les principales familles de travailleurs. En appliquant la classification objective à chacune des divisions subjectives par nous indiquées, il sera possible de grouper ceux qui soutiennent l'activité sociale par les caractères les plus saillants de leur labeur.

Ni notre époque ni nos mœurs ne comportent de longs développements, et nos lecteurs nous sauront gré de leur faire grâce d'une foule de considérations qui se présenteront sûrement à leur esprit en parcourant le tableau suivant :

Le travail humain classé d'après son essence ou sa com position se divise en trois classes de travaux, savoir

Le travail humain, classé d'après ses résultats, se divise en trois classes de travaux :

	Travail physique.	Travail intellectuel.	Travail affectif.
Travail productif.	1re FAMILLE — Ouvriers qui épargnent. Agriculteurs qui produisent plus qu'ils ne consomment. Fabricants produisant avec profit. Mineurs exploitant des mines riches, etc.	2e FAMILLE — Savants qui découvrent les lois naturelles. Industriels qui inventent de nouveaux procédés. Ingénieurs et ouvriers auteurs de nouvelles machines, etc.	3e FAMILLE — Les mères vertueuses et instruites. Les grands moralistes. Les grands philanthropes. Les grands poëtes. Les grands artistes, auteurs de nouveaux genres et d'ouvrages parfaits, etc.
Travail utile.	4e FAMILLE — Les riches qui administrent sagement leurs biens. Les agriculteurs, fabricants, commerçants, entrepreneurs qui vivent sans épargner. Les ouvriers qui dépensent leurs salaires, etc. La police, l'armée.	5e FAMILLE — Les savants. Les professeurs. Les historiens. Les hommes de lettres. Les écrivains. Les magistrats. Les employés.	6e FAMILLE — Les professeurs de morale et bons prêtres. Les mères aimantes. Les poëtes et artistes médiocres. Les sœurs(religieuses)
Travail ruineux.	7e FAMILLE — Les ouvriers inhabiles qui gâtent leur ouvrage. Les fabricants à perte. Les agriculteurs qui appauvrissent le sol.	8e FAMILLE — Les propagateurs d'erreurs dans la science Les ennemis du savoir.	9e FAMILLE — Les débauchés. Ceux qui nient la morale et son utilite.

Dans le tableau précédent, nous avons voulu présenter les différents groupes de travailleurs dans un certain ordre historique de gauche à droite, et dans l'ordre de leur importance de haut en bas.

Une fois l'existence des besoins moraux reconnue, il faut bien que quelqu'un s'occupe de déterminer les lois et les règles de contrainte et de respect auxquelles nous devons nous soumettre, et comme l'objet principal de ces recherches n'est autre que de maintenir le sentiment dans des limites justes et légitimes, nous avons placé les moralistes parmi les travailleurs de la troisième famille.

En réfléchissant sur la manière d'agir de toute idée morale sur notre volonté et notre être en général, on s'explique le malentendu dans lequel on a vécu pendant des siècles. La force régulatrice s'est trouvée confondue avec la force motrice.

Le sentiment est une force naturelle de notre *moi*, si puissante qu'elle prend souvent la forme de la passion. Si on la laisse agir sans frein elle devient destructrice au lieu de créatrice. Les besoins que nous devons satisfaire à cet égard, pour bien nous développer, sont des besoins de contrainte ou de régularisation, des besoins *moraux* que les économistes et autres confondent avec les besoins affectifs, libres, énergiques, dominants.

En outre les besoins de retenue sont plus ou moins évidents selon les besoins naturels auquels ils se réfèrent. Ainsi, tout excès, toute faute dans la satisfaction des besoins corporels, trouve sa punition immédiatement après son accomplissement. La sanction de la loi mo-

rale, la douleur physique, ne se fait pas attendre. C'est sans doute pour cela que le code de contrainte physique est une science positive bien déterminée : l'hygiène. Pour la morale, pour l'hygiène de l'esprit c'est affaire plus difficile. Le châtiment n'est plus immédiat. Il faut souvent plusieurs générations pour s'apercevoir de l'erreur ou de la passion qui est cause du mal, et la science morale devient par cela même une des branches les plus délicates à traiter. Elle a trait à la volonté, et la volonté est tout ce que nous avons de plus indomptable et libre.

Toutefois, notre intention, en distribuant les travailleurs dans neuf familles bien déterminées, n'est autre que de mettre en relief la solidarité du travail et son identitité dans l'essence. On ne peut trop combattre l'erreur moderne qui ne voit dans l'ouvrier que l'homme maniant l'outil grossier de bois ou de fer. Il existe aussi des outils immatériels, invisibles et impalpables et ces outils sont en définitive ceux qui construisent les autres.

Les ouvriers qui manient ces derniers outils sont aussi *des ouvriers*, et leurs droits ne peuvent être inférieurs aux droits des ouvriers manuels.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les divisions fixées dans notre tableau ne sont qu'approximatives. Comme il n'y a pas deux physionomies identiques, il n'existe pas deux ouvriers qui apportent à leur tâche deux sommes égales d'éléments ou qui les apportent de la même manière. C'est cette diversité infinie d'aptitudes, de moyens, de combinaisons qui fait le charme du travail et donne lieu aux divers produits. Mais avec toutes ces différences, nous sommes tous ouvriers de l'atelier

universel et nul de nous n'a le droit de réclamer d'autre privilége que celui de disposer librement de ce qu'il crée avec son travail, sans préjudice pour son prochain.

Il va sans dire qu'en vue de notre classification des ouvriers, l'égalité absolue est une chimère et qu'au contraire on ne saurait admettre une autre distribution des fruits du travail que celle établie par les lois que nous analysons. C'est ce qu'on verra clairement par la suite.

Afin de mettre bien en relief l'absurdité de l'idée égalitaire devant la loi économique, nous ferons remarquer encore une fois que la classification du travail au point de vue de sa composition en trois classes n'est qu'un grossier à-peu-près. Divisez la somme d'efforts que l'homme doit faire pour exécuter une œuvre en cent parties seulement. Cherchez le nombre de combinaisons qui résulteront en attribuant aux muscles, au cerveau et au cœur toutes les participations variables avec lesquelles on peut composer par addition le nombre cent et vous vous convaincrez que les ouvriers et leur labeur varient à l'infini. Dans ce cas, le tableau à trois colonnes de la page 55 aurait 4851 colonnes et le nombre d'individualités ouvrières ayant chacune des caractères différents serait de plusieurs milliers. Faites ces combinaisons par millièmes, et le nombre des familles deviendra innombrable.

XI

UNE DIGRESSION. — PREMIER OUVRIER. — LA MÈRE.

Lorsque nous raisonnons sur le travail humain nous avons toujours en vue l'homme. Par l'habitude acquise pendant des siècles d'une suprématie égoïste, nous reléguons la femme au dernier rang, quand nous ne l'oublions pas tout à fait. Et pourtant la femme est une ouvrière qui donne la façon première et le poli le plus durable au produit le plus important dans toutes les sociétés — à l'enfant.

Après avoir porté l'homme dans son sein, elle le nourrit de sa propre substance, elle lui inspire ses premières caresses, elle observe ses penchants innés, encourage les bons et s'efforce d'amender les mauvais. En un mot : c'est la mère qui forme le sentiment et la volonté de son enfant et, qui dit sentiment et volonté d'un homme, dit l'homme total, car la vraie valeur des hommes se déduit en définitive de l'énergie du moteur.

I existe donc un travail spécial s'il en est un, un travail hors ligne qui ne saurait se soumettre aux règles de tous les autres travaux. Son importance est telle que l'avenir d'une société en dépend. Les fonctions que l'ouvrier chargé de ce travail est appelé à exercer sont si complexes, si sublimes, que si la nature n'avait pas fai de la femme le dépositaire du sentiment, si ce sentiment n'était pas prèvoyant et dévoué jusqu'au sacrifice pen dant la période de la maternité, il serait impossible que l'humanité se développât et jamais elle n'aurait peuplé la terre.

N'est-il pas étonnant après cela que des nations civilisées, des nations qui se préoccupent incessamnient de l'élevage des animaux et des perfectionnements des machines n'aient pas songé encore à uniformiser l'éducation de la femme pour la rendre plus apte à la production des hommes? S'il y a une production qui demande le concours de la science dans l'état de nos sociétés modernes, c'est bien certainement celle que la nature a placée entre les mains des mères. Cette direction est essentiellement personnelle et sans partage. Elle mériterait d'être l'objet d'une science spéciale : la *maternologie*.

Hors de là, la science du travail humain est applicable à toutes les branches de l'activité de l'homme et de la femme et pour cela même elle devrait être connue profondément de la mère, de façon qu'elle pût donner à son enfant, dès le berceau, des idées justes sur l'harmonie de l'utile, le bon et le beau. De cette manière la nécessité de la morale, la puissance de la volonté, la

mission de l'homme sur la terre se graveraient sur les jeunes cœurs, et les générations futures acquerraient par hérédité des idées vraies, comme nos aïeux chérissaient des idées fausses qu'ils tenaient pour des idées innées.

Il est clair que les lois du travail humain dont nous faisons l'exposition ne se manifestent pas d'une manière identique chez la femme comme chez l'homme. La nature a partagé les labeurs entre les deux sexes. A l'homme la lutte contre les obstacles extérieurs; à la femme l'aplanissement des obstacles qui s'opposent à la paix, au bien-être, et au bonheur dans le sanctuaire de la famille.

Ces deux missions, l'une de force et d'intelligence, l'autre de sentiment et d'imagination, l'une active et énergique, l'autre passive et douce, se complètent pour assurer l'existence et le développement de la famille, et pour constituer la molécule sociale. Et ainsi que dans les corps inorganiques, la composition des molécules détermine leurs propriétés, de la même manière la force, la cohésion, la résistance, la bonté des sociétés, dépendront toujours de la constitutiou de la famille.

Le rôle de la mère dans la constitution de la molécule sociale, est non-seulement de premier ordre, mais hors ligne. Voilà pourquoi nous avons cru nécessaire de faire cette digression.

Continuons maintenant notre travail.

XII

TRAVAIL PHYSIQUE. — ÉMANCIPATION.

Nous voici arrivés à la partie la plus intéressante de notre analyse.

D'après les faits qui résultent de l'examen et de l'observation, l'élément physique ou matériel entre pour une forte part dans le travail humain, car, en somme, presque tous les besoins de notre nature exigent pour leur satisfaction des objets matériels façonnés par l'industrie de l'homme. La pensée elle-même réclame le papier, l'encre, la plume, l'imprimerie, la machine; le sentiment demande la toile, les couleurs, le pinceau, le ciseau et le monument.

Ces produits de l'industrie, en général, ne sont que le résultat des modifications que l'on fait subir à la matière moyennant la force de nos muscles ou les différentes forces naturelles dont nous nous sommes rendus maîtres.

Le travail nécessaire pour réaliser ces modifications

est un travail purement matériel. Son étude appartient à la mécanique et il peut toujours se représenter par un poids élevé à une hauteur.

L'unité de mesure ou de comparaison adoptée par les ingénieurs, physiciens et industriels, est le kilogrammètre, soit l'effort nécessaire pour élever un kilogramme à la hauteur d'un mètre. Un travail physique quelconque équivaut à tant de kilogrammètres ou fractions de kilogrammètre.

On comprendra d'après ces faits connus de tout le monde, que nous ne faisons qu'indiquer comment et pourquoi il n'est pas indispensable qu'un travail matériel quelconque soit exécuté par la main de l'homme. Le rabotage du bois est une opération à la charge d'un charpentier, mais on conçoit facilement qu'une machine puisse faire les mouvements et les efforts que demande le rabotage.

En général, l'humanité pourrait émanciper ses muscles des efforts matériels qui doivent se combiner avec les efforts spirituels pour accomplir une besogne. Ce qui n'est pas dans son pouvoir, c'est de trouver des êtres pensants et sentants qui sentiraient ou qui penseraient pour elle.

En d'autres termes : le travail intellectuel et le travail affectif sont, pour le genre humain, éminemment intransmissibles, mais les hommes peuvent se racheter du travail corporel, s'ils trouvent les moyens de soumettre la matière aux efforts musculaires des animaux qui les entourent ou aux forces cosmiques susceptibles d'être dominées.

Cette vérité si simple, si évidente de nos jours, est la clef de tout progrès, de toute civilisation, de l'histoire et de la science. Sans sa parfaite connaissance, inutile de chercher à résoudre les éternels problèmes sociaux qui sèment la discorde sur la terre. La civilisation, la culture, la moralité, la liberté seraient impossibles si la nature, ou notre volonté, nous refusaient ce rachat.

Regardons autour de nous et nous admirerons partout la somme de travail physique dont l'humanité s'est rachetée. Par quels moyens l'homme s'est-il affranchi du rude labeur du sauvage ? Tâchons de les exposer fort succinctement.

A peine l'homme primitif brisa-t-il un silex en le frappant contre un autre, à peine chercha-t-il à détacher le coquillage du rocher au moyen d'une pierre effilée, à peine coupa-t-il une branche et s'en servit-il pour lever un obstacle, qu'il commença à se racheter d'une portion de ses efforts musculaires grâce à ces ébauches du marteau, du coin et du levier. Les outils furent ses premiers rédempteurs.

Maître de plusieurs de ces outils grossiers, de la corde, des armes, il entreprit la conquête des animaux les moins sauvages comme la brebis, le chien et l'âne. Et ces animaux qu'étaient-ils pour lui? C'étaient des machines animées, admirablement préparées d'avance pour lui épargner bien de la peine. La brebis était une machine à produire le lait et la viande. Il n'avait qu'à la mener paître et elle lui économisa son travail quotidien de chasseur de gibier. Le chien était une machine

vigilante qui lui permettait de se reposer et de n'être pas absorbé par la garde de son troupeau. L'âne était une machine à transport et sa possession lui permettait d'avoir un vestiaire, des meubles et des ustensiles pour diminuer sa gêne.

Possesseur de ces deux ordres de serviteurs, il fut en mesure d'entreprendre la conquête d'un auxiliaire d'un troisième ordre. Le feu, agent naturel d'une puissance incalculable, commença à travailler pour lui, et en lui préparant d'abord une nourriture plus saine, en lui fournissant les métaux et le fer, il diminua énormément la somme d'efforts physiques dont il aurait eu à payer ses satisfactions.

Depuis ce jour, le nombre des serviteurs que l'homme réduisit à son service augmenta sans cesse dans chacun des ordres dans lesquels nous venons de les diviser. Ce furent le couteau, le marteau, le clou, la hache et la scie, dans la catégorie des outils; le bœuf, le cheval, la chèvre, le chameau, dans celle des machines vivantes; le vent, la pesanteur, dans la troisième, qui reconnurent l'autorité de l'homme et se firent ses esclaves.

Il est constant que les agents naturels ou forces de la nature ne pouvaient rendre aucun service à l'homme sinon par l'intermédiaire d'un arrangement de la matière que l'on est convenu d'appeler machine. Les mâts et les voiles ne sont qu'une machine pour faire travailler le vent et pour naviguer. La roue et les meules composent une machine pour que la pesanteur de l'eau serve à moudre le blé.

Voilà comment l'homme est devenu un peu libre par

une succession de rachats. M. A. Cochin, au congrès catholique de Malines, traçait un rapide et brillant tableau des principaux progrès du genre humain, et M. Frédéric Passy, en le citant, nous dit que « dans » chacun de ces progrès il constatait un affranchisse- » ment et un *rachat :* rachat de la faim par la charrue » et la meule ; rachat de l'obscurité par la lampe et le » gaz ; rachat des intempéries par l'art de bâtir et ses » nombreuses annexes ; du froid par les métiers et par » le feu ; de la distance par les routes, la charrette, » les voitures, les chemins de fer et la navigation ; de » l'absence par la poste, la photographie et l'électricité ; » de l'ignorance enfin, par l'imprimerie (1). »

Convenons, donc, que les outils premièrement, que les animaux domestiques en second lieu, et que les machines ensuite ont été nos rédempteurs. Mais rédempteurs de quoi? De tout travail? Nullement. Des efforts physiques, d'une bonne partie des efforts musculaires. Rien de plus.

Tous ces rachats n'ont pas été gratuits. L'humanité les a obtenus à titre onéreux ou plutôt elle les a payés en travaillant et en s'obligeant à travailler de plus en plus avec l'intelligence et le cœur. Le corps ne peut pas s'affranchir sans que l'esprit soit assez robuste pour porter le lourd fardeau de la science, et assez sage pour savoir s'en servir.

Est-ce à dire que le travail matériel nécessaire à chaque œuvre s'est amoindri avec la civilisation ? Non,

(1) F. Passy. *Conférences sur les machines.*

asurément. Chaque produit matériel demande un *minimum* de travail physique qui ne varie qu'entre des limites relativement fort restreintes si les conditions de sa fabrication restent les mêmes.

Ainsi, toute œuvre matérielle se réduit à séparer et éloigner, ou à rapprocher et combiner une quantité de matière par une série de mouvements dans lesquels on dépense une certaine quantité de force. La somme de ces mouvements, imprimés à la matière par la force, constitue le travail physique nécessaire pour chaque ouvrage. C'est cette quantité de travail qui est à peu près constante quand les conditions de poids et de qualité de la matière, de distance entre les points où elle doit se séparer ou se combiner, et autres, restent aussi constantes.

Au premier jour de l'apparition de l'homme sur la terre, il aurait fallu la même quantité de travail mécanique qu'aujourd'hui pour tisser un mètre de drap, faire un canot ou construire un palais, une fois le modèle fixé et la situation des matériaux aussi. Mais si, à l'origine, toute la force nécessaire à chacun de ces travaux a dû être produite par les muscles des hommes, nous en puisons maintenant la majeure partie dans le concours des animaux et des agents naturels. En échange, nous pensons et nous sentons beaucoup plus et beaucoup mieux. Le développement de notre être est dans la direction des régions bien supérieures à la matière.

Il se peut que, dû aux imperfections de ses outils ou machines, ou à cause de notre maladresse, la

quantité de travail dépensée dans une œuvre soit beaucoup plus considérable qu'elle ne l'exige, mais toujours est-il indubitable qu'il y a un *minimum* qu'on ne saurait diminuer. Ce minimum est la limite de la perfection quand il s'agit de produire.

La nature, qui ne dépense dans toutes ses productions que la force nécessaire, atteint cette perfection. L'homme s'efforce d'imiter la nature, il tâtonne, se trompe à chaque instant et perd des quantités de travail énormes, même après avoir touché à une certaine perfection relative.

Nos meilleures machines à vapeur n'utilisent que huit à dix pour cent de la force produite par la combustion de la houille. Dans l'homme, la combustion du carbone des aliments rend 20 0/0 de travail utile.

Donc, ce n'est pas la composition qualitative du travail humain qui a varié, mais sa composition quantitative.

Donc, il y a une évolution dans l'activité humaine.

Examinons cette évolution.

XIII

DE L'ÉVOLUTION DU TRAVAIL HUMAIN

Il tombe sous le sens que le développement de nos besoins naturels a demandé progressivement un surcroît de labeur pour les satisfaire. A l'état où est arrivée notre civilisation européenne, chacun de nous, s'il veut bien vivre, aura à satisfaire cent fois plus de besoins que le sauvage. Travaillons-nous plus que lui ?

Bastiat qui s'est efforcé d'expliquer ce paradoxe, et pour lequel Échange et Société n'étaient que la même chose, l'attribuait à l'échange en répétant : « Dans l'iso-» lement nos besoins surpassent nos facultés. Dans l'état » social nos facultés dépassent nos besoins. »

Certes, l'échange est pour beaucoup dans la production de cette espèce de miracle, comme l'est aussi la division du travail, cause de l'échange ; mais cela ne suffit pas et pour peu qu'on approfondisse l'examen, on

verra que l'échange en est une cause secondaire et que la cause principale consiste dans la transformation de la manière d'agir de l'homme sur la nature et vis-à-vis de ses semblables.

Effectivement, si les hommes ne disposaient pas de plus de force mécanique que celle développée dans leur organisme, ils auraient pu s'associer, diviser leur travail, échanger; ils auraient certainement satisfait mieux et plus facilement un plus grand nombre de besoins en économisant leur temps, devenant plus habiles et simplifiant les procédés, mais jamais ils n'auraient dépassé les étroites limites de leurs forces musculaires et la plupart des grandes entreprises seraient restées sans issue.

Le secret des prodiges dont nous sommes si fiers est tout autre. Du moment que l'homme sentit que l'*effort mätériel* était transmissible (à l'inverse du *besoin* et de la *satisfaction* qui sont de nature exclusivement personnelle). l'appât d'une rédemption possible de la partie de son travail qui était pour lui la plus répugnante, le conduisit à agrandir de jour en jour ses conquêtes sur les agents naturels. A mesure qu'il disposa de plus de force mécanique, l'expansibilité de son esprit lui permit de joindre à des efforts matériels considérables pris dans la nature les efforts proportionnels de son cerveau et de son cœur. De pigmée qu'il était, il devint géant.

Voilà l'énigme devinée, mais aussi voilà la révélation d'un changement mystérieux dans les conditions de l'être humain au point de vue social. L'homme ne pou-

ait exister sans manger son pain à la sueur de son ront ; Dieu lui-même l'avait dit, et pourtant on entre-'oit déjà l'époque ou il faudra prendre en métaphore ce ommandement, si on veut sauvegarder la prévision di-'ine. Non, il n'y a rien d'utopique à concevoir un pays roduisant assez pour bien nourrir ses habitants, peuplé l'hommes riches en science et riches en capital, jusqu'au oint de s'être émancipés de presque tout le travail ani-nal et de travailler seulement avec leur cœur et leur erveau pour satisfaire tous leurs besoins les plus super-lus. Non, ce n'est plus un rêve que celui de l'émanci-ation du travail de la bête. Il suffit que les merveilles onnues de la mécanique *se généralisent parmi toutes es classes sociales* comme l'usage du feu et la possession les animaux se sont généralisées, et il ne restera à la harge de l'homme qu'une portion minime de travail nanuel qui demandera peu de sueur à son front, si l'on i'attache pas à ce mot un sens absolument métapho-'ique,

Eh bien, dans un tel pays, les hommes travailleront-ils u ne travailleront-ils pas ? La question paraît bien sotte u premier abord, et n'en est pas moins transcendentale. ar enfin il faut finir par nous entendre. Comment de-ons-nous définir le travail dans la discussion des pro-lèmes du capital et des ouvriers ? Toutes nos disputes, outes nos discordes proviennent d'un malentendu. Le ravail humain n'est plus aujourd'hui ce qu'il était pour 'auteur de la Bible. La bête de somme s'est transformée en seigneur pensant et sentant. En compensation de tant de sueur, de tant de larmes, et de tant de sang, les

lois du *Cosmos* lui ont permis de payer ses satisfactions en efforts spirituels au lieu de les payer en travail dynamique. Le travail humain, prix de toute chose, n'est plus le travail abrutissant. Cette transfiguration est le résultat d'une évolution constante et du développement de l'être.

Or, par des réminiscences inconcevables, nous raisonnons sur le travail comme si penser et sentir n'étaient qu'un charme de l'oisiveté, ou ne constituaient de tout temps qu'une partie du travail humain. Notre langage est plein de locutions vicieuses,. de modismes qui révèlent nos doutes et notre ignorance. Pour la généralité des gens, il n'y a que du travail manuel et du travail intellectuel. Ces deux genres de travail seraient, à les entendre, deux choses de nature distincte, voire même incompatibles. Le dernier chapitre du beau livre de Jules Simon s'intitule : « de la fraternité du travail » intellectuel et du travail manuel ». On suppose donc l'antagonisme possible? Les premières lignes nous disent : « de quelque côté que nous envisagions le tra» vail manuel, il a besoin du travail intellectuel » ! — Sont-ce donc deux choses différentes?

Simultanément avec ce langage obscur qui trahit l'indécision de la pensée, on oublie les efforts affectifs comme éléments du travail. On recommande, il est vrai, de cultiver et de fortifier la volonté, on reconnaît que les bonnes mœurs ont une influence décisive sur la production, mais on n'explique pas pourquoi et comment les ouvriers, même ceux qui cherchent la vérité de bonne foi, finissent toujours par croire que

les conseils les plus sincères, les maximes les plus vraies ne sont que de belles phrases.

Pour sortir de cette situation regrettable il n'y a qu'une seule méthode. C'est d'étudier, d'approfondir les lois que nous venons de signaler, dans le but de les présenter à l'ouvrier sous une forme simple et convaincante. La vérité s'impose d'elle-même aux plus rebelles et « *la vérité nous rendra libres* ».

Revenons à notre analyse.

Dans l'état social, nos facultés dépassent nos besoins, comme Bastiat nous le disait. Ajoutons que c'est grâce à l'évolution du travail humain principalement. Pour s'en convaincre, nous ne citerons que le résultat d'une de nos conquêtes sur le monde extérieur. Supposons que l'Angleterre a 36 millions d'habitants. Evaluant le travail physique de chaque personne, sans exception d'âge ou de sexe, à 6 kilogrammètres par seconde pendant 12 heures par jour, il résulte que toute la population anglaise produirait, dans une année de 300 journées de travail, 9331 milliards de kilogrammètres tout au plus.

Mais les Anglais exploitent 112 millions de tonnes de houille par an qu'ils pourraient employer dans des machines pour exécuter toute sorte de travaux qui autrement exigeraient un équivalent en travail manuel. Or, ces 112 millions de tonnes de houille peuvent rendre un travail mécanique égal à 330 millions de milliards de kilogrammètres, et admettant que nos machines à vapeur perdent 90 0/0 de cette force théorique, nous trouverons que les Anglais peuvent

combiner avec leur travail immatériel de l'esprit et du cœur *cinq mille* fois plus d'efforts mécaniques qu'ils n'auraient à leur disposition, si au lieu de s'être rendus maîtres de la force produite par la chaleur, ils n'avaient à leur disposition que les efforts de leurs muscles.

Joignez à cette immense quantité de travail matériel celui des chutes d'eau, des chevaux, du vent, et vous comprendrez de suite que si l'échange a contribué à l'augmentation de nos facultés, le secret de notre supériorité, à l'état social, est dans la transformation du travail physique en travail spirituel par rapport à l'homme.

Et les avantages de cette évolution ne s'arrêtent pas là. Travailler noblement avec l'intelligence et le sentiment, ou si vous voulez avec la volonté éclairée par l'intelligence, c'est déjà beaucoup, car c'est l'investiture de la souveraineté du monde, mais ce bonheur serait réservé à un nombre très-limité de personnes si la force spirituelle nécessaire pour produire devait nous coûter autant que la force physique acquise.

Heureusement que la substitution se réalise dans des conditions d'économie vraiment surprenantes. Les premières matières renfermant le travail mécanique coûtent et coûteront toujours un prix, quoique ce prix décroisse de jour en jour. Les premières matières du travail spirituel, les connaissances, la science, les lois morales qui doivent gouverner la volonté, ne coûtent que la peine minime de les apprendre. Il y a plus : elles se concentrent et se simplifient avec la synthèse,

et les générations successives trouvent que cette peine est toujours *de plus en plus légère*. La facilité de fournir un travail intellectuel des matières premières — idées, méthodes — chaque fois plus pures et concentrées, s'accroît avec l'étendue et l'importance de ce capital gratuit. Rien à payer pour l'appropriation du feu, pour l'invention du moulin, pour la découverte des lois de la gravitation. Rien à devoir aux travailleurs sans nombre qui créèrent le langage, l'écriture, les sciences mathématiques, l'astronomie, la géographie, la physique, la chimie, les sciences naturelles; qui découvrirent les procédés industriels, les méthodes et les instruments perfectionnés. Cette accumulation de savoir, dont la valeur est incalculable, est à nous, si nous nous donnons la peine de nous l'approprier. Et songez encore que celui qui la possède est en mesure de combiner son travail avec une quantité illimitée de travail mécanique pour constituer une somme de travail humain qui étonnera et éblouira l'homme ignorant la portée de son évolution.

Cette évolution commença avec l'homme primitif, avec la sensation de l'homme automate, en vertu d'un instinct plus sagace et d'une sensibilité plus grande que celle des autres animaux. Grâce à ces avantages immatériels qui étaient comme le germe du monde spirituel et moral, l'homme muni de ses ongles et de ses dents — seuls instruments personnels dont il disposait alors — mais fort d'une volonté, attribut de destinées supérieures, étendit son empire sur un bâton ou sur une pierre; il lutta héroïquement pour la vie et

parvint enfin patiemment à faire du vent, de l'eau, du feu et de la foudre ses esclaves les plus obéissants. Peu à peu son intelligence prit l'essor, son cœur palpita de toutes les émotions, et sa volonté énergique, mais éclairée, ne reconnut d'autre souveraineté que les nobles attractions de la *vérité*, de la *beauté* et de la *bonté*.

L'amour de soi douloureusement châtié par l'expérience, avait tiré de *l'utile* ces trois aspects d'une seule et même chose.

Au début, son travail n'était que peine et sueur : avec le temps il devient pensée et dévouement. Qui osera dire qu'il n'y a pas eu d'évolution ? Comment soutenir que ce travail est identique à celui du premier jour ?

Les Français ne travaillent pas autant avec leur corps que leurs ancêtres les Gaulois, et ils obtiennent des jouissances plus nombreuses, plus nobles et plus délicates. A quoi doivent-ils leur progrès ? A la facilité qu'ils trouvent en naissant d'apprendre à lire, à écrire, à dessiner, à connaître la chimie, la mécanique et mille connaissances qui représentent l'équivalent immatériel du travail physique dont leurs devanciers les ont émancipés.

Finalement, pour compléter l'évolution, les mouvements affectifs de tout l'être commencent à se régulariser au profit de la production. Notre sympathie pour notre prochain, notre dévouement (égoïste au fond) à la cause de tous, remplacent quelque peu la jalousie et la haine d'autrefois. Encore quelques années, et

la profonde sentence de Franklin sera comprise par tout le monde : « Si le fripon savait le profit qu'il y a d'être honnête homme, il serait honnête homme par friponnerie. »

L'ouvrier qui, en développant son intelligence, s'émancipe du travail manuel, s'identifie avec les lois de sa nature. Il commence déjà à respecter ces lois par conviction et par coutume après les avoir respectées par nécessité. Lorsqu'il se convaincra de leur bonté et de leur harmonie il les aimera par reconnaissance.

L'intérêt de tous deviendra l'intérêt de chacun et la volonté, forte de son œuvre, comprendra l'œuvre divine et concourra à son développement.

C'est l'œuvre de l'évolution et l'évolution continuera à se réaliser quand même.

XIV

DIVISION DU TRAVAIL. — ÉCHANGE.

Après avoir examiné au point de vue scientifique les trois premiers termes de chacun des cycles innombrables qui constituent l'activité de l'homme, — sensation ou sentiment, besoin, effort ou travail, — nous arrivons au quatrième terme — l'échange — introduit comme élément nécessaire de l'état social.

Écoutons Bastiat à ce propos : « L'échange, dit-il, a deux manifestations : Union des forces, séparation des occupations. »

Notre but n'est pas de suivre l'illustre économiste dans sa brillante dissertation sur l'échange, mais seulement de faire remarquer qu'il ne peut exister sans la division du travail.

Nous disons « division du travail » et non pas séparation des occupations », parce que nous voulons envisager la question à un point de vue plus général et

plus philosophique que celui des économistes, lorsqu'ils s'attachent à signaler les merveilles que la division accomplit dans certaines manufactures, comme dans les fabriques d'épingles citées par eux.

En effet, du moment où les individus ou les familles isolées, cédant à l'empire de leurs besoins ou à leur instinct de sociabilité, commencèrent à former la tribu, la division du travail s'imposa d'elle-même. On tarda fort peu à voir tous les avantages qu'il y avait à ce qu'un individu gardât le troupeau, tandis qu'un autre allait chercher l'eau ou le bois à droite et à gauche, qu'un troisième racommodait les hardes, que les femmes préparaient la nourriture, ou que le plus habile faisait avec la peau de bouc et la corne du bœuf, les ustensiles du ménage.

Peu à peu les plus adroits se signalèrent au sein des différentes familles dans une spécialité. On rechercha leurs produits; pour les obtenir, on offrit des denrées, et le troc s'introduisit dans les mœurs.

Un état embryonnaire de la société amena naturellement l'échange embryonnaire.

Nonobstant, le troc des choses indivisibles offre des difficultés insurmontables. Il est fort rare qu'un animal, une arme, une peau se valent exactement. La nécessité de réaliser ces trocs et le besoin d'équité, donna lieu à l'adoption d'une classe d'objets d'une seule et même matière comme mesure commune de toute marchandise. C'est ce que nous appelons la monnaie qui finit par devenir métallique chez tous les peuples.

Par l'intervention de ce nouvel agent, le troc direct

se décomposa en deux facteurs : l'un s'appelle, *vente*, l'autre, *achat*, facteurs dont la réunion est indispensable pour constituer un troc complet.

Au moyen de ces doubles trocs, les nations commerciales et industrielles échangent leurs produits. On dirait même qu'il n'y a d'autres échanges que ceux qui produisent des ventes et des achats. Est-ce bien ainsi que les choses se passent ? Nous allons le voir bientôt.

L'apparition de ce moyen commode de troquer ne change en rien ni la nature des efforts, ni celle des satisfactions. Quelles que soient les conventions des hommes pour arriver à leur but, le phénomène naturel que l'on désigne par les mots troc, échange, vente et achat, reste identique dans son essence, et c'est ce phénomène que nous devons étudier pour former la science, non pas les locutions avec lesquelles nous exprimons plus ou moins imparfaitement les moyens matériels et les conventions inventées pour le réaliser.

Or, ne l'oublions pas, le phénomène qui provoque toutes ces manifestations est au fond simple, général, constant. C'est l'être qui n'est pas à l'aise, qui veut se développer, agrandir sa sphère d'action, apaiser une gêne matérielle ou immatérielle, et qui offre des efforts, ou les produits de ses efforts, pour obtenir *de ses semblables* les produits d'efforts, ou les efforts les plus propres à le satisfaire d'après son jugement. Si sa gêne matérielle ou immatérielle trouve sa satisfaction dans une matière façonnée ou non façonnée tangible, la chose se voit, le commerce existe, le troc, la vente, l'achat, la monnaie et mille artifices connus ont leur

existence ostensible. Voilà ce que l'on voit. Mais si le besoin est affectif, du cœur, éminemment personnel et intransmissible, qu'arrive-t-il ? Par quel moyens s'apaisera la gêne de l'être qui sent le besoin de se développer dans ce sens pour se sentir heureux?

« Halte-là ! nous criera-t-on encore. Nous n'avons que faire avec ces besoins *moraux!* L'économie politique ne doit s'occuper que de matière et de services. Plusieurs des services même ont été reconnus, presque à contre cœur, comme matière économique échangeable, par *la science* et par la force des choses, depuis Quesnay et Adam Smith jusqu'à Say et Bastiat. Mais enfin nous les admettons parce que ce sont des services qui se payent en argent. Tout le reste n'est pas l'affaire de la *science* économique. »

Entendons-nous, Messieurs les économistes, une fois pour toutes. La science doit-elle ou ne doit-elle pas prendre en considération tout ce qui peut diminuer, augmenter ou modifier sa production?

Doit-elle ou ne doit-elle pas mépriser et laisser de côté un élément puissant qui active ou ralentit à chaque minute le mouvement, l'échange de la richesse *matérielle*, et qui intervient fort efficacement dans sa distribution?

Si votre reponse est affirmative, nous devons chercher ce qu'un père reçoit en échange, quand il se prive de pain pour faire un honnête homme de son fils, ce qu'un amateur reçoit quand il troque de l'or contre une statue ou un tableau. Si vous répondez *non*, votre prétendue science n'est qu'un art empirique.

Il y eut un temps où les chimistes méconnaissaient l'oxygène. Par contre ils avaient inventé le mot *phlogistique*. Quand il s'agissait d'expliquer les phénomènes de la combustion, on parlait beaucoup de phlogistique et on croyait que c'était là de la science. Lavoisier nous découvrit enfin l'oxygène dont les atomes tombant sur d'autres atomes, produisent le mouvement moléculaire qui nous explique le mouvement mécanique, et la termo-dynamique a fait une révolution dans les idées et dans la conception de l'univers. Eh bien, le phlogistique du monde humain c'est la morale et les besoins *moraux*. A leur place, il nous faut reconnaître l'existence du sentiment comme un élément naturel de notre activité, étudier son action. et fixer par quels procédés il devient *moral*. Alors nous aurons la science qui nous éclairera sur les questions économiques. La sensation corporelle, la curiosité de l'intelligence et les élans du sentiment sont les données fondamentales pour constituer la socio-dynamique ou science du travail social.

Pouvons-nous éliminer un seul de ces trois éléments de notre être et dire ensuite que nous possédons la vérité complète en matière d'échanges ?

Quel homme instruit et sensé osera soutenir une pareille absurdité?

D'un autre côté, la division du travail a été instituée en quelque sorte par la nature. Son origine réside évidemment dans les facultés et les aptitudes de chacun et cette division primordiale qui porte l'habile à faire, l'intelligent à raisonner et le sensible à sentir, rend les

échanges indispensables. Il y a plus encore : les hommes dotés d'une idiosyncrasie particulière qui leur facilite la connaissance du bien et du mal, jugeant d'après ce qui se passait dans leur conscience, crurent sincèrement à l'existence de dispositions analogues dans tout le genre humain et firent de la morale une science à part.

En somme, quoique l'intervention de la monnaie permette à l'un de satisfaire ses besoins les plus divers, tout en ne fabriquant que des chaussures ou en cuisant du pain, tandis que son voisin met son intelligence au service d'un entrepreneur et mange, s'habille, se chausse ou se loge avec l'argent qu'il retire de son travail intellectuel, un troisième, (et ces derniers à l'occasion) fait des trocs invisibles, mais de véritables trocs pour que son être soit à l'aise dans les régions où le sentiment règne sans rival.

Car nous prions encore une fois nos lecteurs de réfléchir que l'invention de la monnaie ne supprima pas, n'a pu supprimer tous les trocs directs, même le plus embryonnaire. Outre qu'un cheval se troque contre un cheval, une paire de souliers contre une casquette, le troc des idées se réalise directement à tout instant et le troc de sympathie, d'amitié, des plus nobles sentiments de notre cœur ne peut se faire que directement par leur nature personnelle et intransmissible.

Y aura-t-il quelque penseur, quelque observateur profond qui mette en doute l'influence que tant de nobles besoins affectifs exercent sur la production, la

circulation et la distribution des capitaux ou de la richesse? Mais la solution provisoire que le problème social peut recevoir de nos jours dépend de cette question. Que les ouvriers se décident à faire le troc des sentiments indispensables à la production parfaite et économique ; que les patrons reconnaissent que ces efforts valent et méritent une rémunération, et la guerre cessera, et ouvriers et patrons profiteront grandement de leur obéissance aux lois éternelles de la nature humaine. Un peintre en bâtiments nous a déjà donné la démonstration de cette vérité ; plusieurs autres industriels ont apprécié à leur juste valeur l'intérêt affectif, l'enthousiasme et le bon vouloir des ouvriers pour l'excellence et bon marché de leurs produits. Que l'exemple des Leclaire, des Bord, des Chaix et des Laroche-Joubert nous fasse réfléchir. Pour peu que nous analysions tous les essais du système de participation en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, nous trouverons que leur succès est toujours en raison directe de l'état de culture du sentiment dans les différentes classes qui doivent y intervenir.

L'explication est bien simple. Tout travailleur apporte à la besogne les trois éléments dont se compose son travail. A l'état de semi barbarie l'ouvrier n'était qu'une bête de somme : on ne lui reconnaissait que la force brute. Il troquait l'effort de l'animal contre la nourriture de l'animal. Plus tard, les progrès des procédés et de la mécanique demandèrent à l'ouvrier l'élément intellectuel du travail humain, en sus de ses efforts physiques, et son salaire aug-

menta en proportion. Après la transformation de l'industrie au XIXe siècle, après la réforme de l'outillage qui est l'émancipation générale des ouvriers du travail manuel, les hommes pratiques, les fabricants qui dirigent personnellement leurs ateliers, commencent à s'apercevoir de la nécessité que leurs ouvriers apportent à l'œuvre la totalité des éléments du travail humain, à savoir : leurs efforts musculaires, leur intelligence et leurs affections, et cherchent le moyen pratique pour établir le troc avec ses efforts immatériels, incoercibles et éminentement volontaires,

Ce sera la dernière étape de l'échange entre le capitaliste et l'ouvrier. Aussitôt que l'expérience aura déterminé la *forme pratique* du troc, le problème social se trouvera résolu, si l'on a soin d'enseigner dans les écoles, pour les vulgariser, les principes scientifiques du travail que nous nous efforçons de démontrer.

Pour le moment limitons-nous à résumer les vérités traitées dans ce chapitre.

La nature en créant des organismes les plus variés, en dotant les hommes des aptitudes les plus différentes nous pousse à la séparation des occupations, premier pas vers la division du travail.

La séparation des occupations ne saurait exister sans l'association et implique l'échange comme conséquence inéluctable.

L'échange s'effectuera par des trocs simples ou des trocs doubles, soit entre les produits du travail humain, soit entre ces produits et les efforts qui constituent le travail, ou bien entre ces efforts seulement.

Donc les trocs peuvent être matériels, immatériels ou mixtes.

Donc il existe des trocs que les économistes ne prennent pas en considération et qui nonobstant ont la plus décisive influence sur la perfection et le bon marché.

Avant de préciser le nombre et la nature des échanges, la clarté et l'ordre demandent que nous analysions le dernier terme de chacun des cycles de l'activité de l'homme.

XV

DES SATISFACTIONS.

Le dernier terme de l'évolution intégrale de notre activité c'est la satisfaction. Elle apaise pour un certain temps la gêne qui nous oblige à agir. Ensuite un nouveau besoin, la gêne sous une autre forme, provoque de nouveaux efforts, des échanges et une nouvelle satisfaction.

Voilà la vie de l'homme et des sociétés.

Or, si la gêne est l'agent initial du mouvement social, si le but de tout effort et de tout échange doit être d'apaiser ou de détruire cette gêne, si en l'apaisant nous nous trouvons à l'aise, nous sommes heureux, il sera non-seulement important, mais indispensable de bien connaître ce qui constitue chaque satisfaction.

Analysons un peu.

La gêne est physique ou spirituelle. Nous la ressentons comme sensation, comme désir ou comme émotion.

Luttant contre les imperfections du langage, contre les réminiscences de la science *à priori*, nous avons fait de notre mieux pour expliquer ses manifestations connues sous le nom de *besoins*. On a pu voir dans le cours de notre analyse les trois classes d'efforts dont nous payons la satisfaction *directement* ou *indirectement* au moyen du troc simple ou double. Examinons maintenant si les satisfactions sont physiques ou intellectuelles, si elles s'obtiennent moyennant des objets matériels, ou si les utilités échangées pour nous rendre heureux consistent aussi dans quelque chose d'immatériel.

J'ai faim, j'ai froid, je suis malade. Je me procure du pain, un vêtement, une habitation, un médicament. Ma gêne corporelle cesse, je suis à l'aise, je me sens plus heureux. Les sensations physiques ont disparu. Le but de mon activité est atteint. Moyennant quoi? Moyennant des utilités matérielles. Ne confondez pas, néanmoins, la satisfaction personnelle cherchée avec l'utilité matérielle propre à la satisfaire. Ma satisfaction se trouvait en quelque sorte représentée par une utilité matérielle — de la matière première, préparée, rendue utile par le travail—mais il n'y a rien de commun entre l'une et l'autre.

Voilà l'utile, ce qui apaise ma gêne physique.

J'observe un phénomène sans pouvoir me l'expliquer, je vois une machine en marche et je désire savoir comment et pourquoi elle fonctionne, j'écoute une phrase et j'ai grande envie de la comprendre. Après avoir beaucoup pensé, je devine. Si je ne devine pas, quelqu'un vient à mon aide et me rend service en m'expliquant

—dans un livre peut-être—ce que je voulais savoir. Mon désir est satisfait, ma gêne intellectuelle a disparu. Comment? Ou au moyen de mes efforts intellectuels, ou au moyen des efforts d'autrui, ou au moyen de ces efforts rendus sensibles sur la matière papier, par la matière encre, imprimerie, écriture et les signes matériels, chiffres ou lettres. Mon besoin était immatériel, et ma satisfaction a été immatérielle aussi, quoique dans un cas l'utilité représentant cette satisfaction fût mon travail intellectuel ou le travail intellectuel d'autrui et, dans l'autre, un objet matériel, un livre produit par les efforts intellectuels et physiques de mon prochain.

Voilà le vrai : ce qui satisfait ma gêne intellectuelle.

Je me sens excité par la passion, par l'enthousiasme, par la crainte, par l'espérance. Il me faut l'amour de quelqu'un, la considération et la sympathie de mes concitoyens, voir, entendre, admirer quelque chose de grand, d'extraordinaire, d'inconnu, de vague. Mon cœur agité a besoin de nouvelles émotions ou de la réasation de tels événements qui lui rendent le calme. Je me sens prêt à faire toute espèce de sacrifice pour me sentir à l'aise. Argent, travail, services, rien ne me coûte. Un mot tendre et bienveillant, une phrase d'admiration, la contemplation d'une scène, d'une statue ou d'un tableau, les doux accords d'une harmonie, une bonne nouvelle, un sourire me tranquillisent et me suffsent en échange de tous mes efforts, de tous mes biens.

Voilà le beau *selon moi* : ce qui calme la gêne semi-physique, semi-spirituelle de mon cœur.

Je me trouve dans le cas de choisir entre un appétit

et une privation, d'admettre et de défendre ce qui est erreur ou vérité selon ma conscience ; je suis sollicité par une passion et par un dévouement. Mon intelligence, instruite par l'expérience, m'éclaire ; mon tempérament me pousse. Je ne me trouve pas à l'aise; j'ai besoin d'un témoignage intérieur, personnel, qui me dise que je suis supérieur à la bête, plus fort et plus libre que l'animal. Alors je sacrifie mon goût, mon intérêt, mon sentiment à une idée d'ordre, de devoir, de justice, de noblesse.

Voilà le bon : ce frein moral qui transforme ma gêne en une satisfaction sans pareille.

Voyez-vous le rapport intime des trois premiers ordres de faits naturels entre eux et avec le quatrième comme conséquence des leçons de la douleur? Si vous le saisissez, vous pourrez faire de l'économie politique une science morale et de la morale un chapitre de l'économie politique. S'il vous échappe après notre démonstration, jamais vous ne comprendrez le mot de Platon, jamais vous ne verrez comment et pourquoi l'utile, le vrai, le beau et le bon ne sont que trois aspects différents d'une même chose : celle de l'activité légitime de l'être humain dans sa tendance fatale à se développer indéfiniment.

Quelle harmonie! Quelle simplicité!

Dans tous les cas, avant d'arriver à l'une de ces quatre formes de la satisfaction, dernier but de notre activité, l'évolution est toujours la même : *gêne* — besoin — effort — *échange* — satisfaction. Dire que notre conduite a pour objet l'utilité, la vérité, la beauté ou

la bonté, c'est simplement énoncer l'élément du travail humain qui prédomine dans nos efforts ou la satisfaction dont notre nature est plus avide.

Il s'en suit qu'il existe hors de nous et en nous des utilités matérielles et des utilités immatérielles propres à satisfaire tous nos besoins. Elles servent toutes à développer notre être. Cherchons les différences qui les caractérisent.

D'abord il convient à la clarté de notre analyse de fixer le mieux possible la signification du mot *utilité*.

L'utilité, selon Bastiat, est la propriété qu'ont certains *actes* ou certaines *choses* de nous servir, c'est-à-dire de calmer la gêne du corps, de l'esprit ou du cœur. Dans ce sens, et suivant l'usage généralisé parmi les économistes d'appeler la chose ou l'acte utile, une *utilité*, la nourriture, une maison, une vérité scientifique, un chef-d'œuvre d'art, un acte d'amour ou de bienveillance, une maxime morale sont de véritables utilités.

Toutes ces choses, tous ces actes diffèrent non-seulement dans leur nature, mais dans leurs accidents.

Le pain, la viande, les végétaux, le vin, le bois à chauffer ne peuvent satisfaire qu'un seul besoin. En apaisant la faim, la soif ou la sensation du froid, par le seul fait de l'apaisement, leur *utilité* se trouve détruite. Une certaine quantité de toutes ces choses suffira à la satisfaction d'un ou de plusieurs besoins proportionnels, mais seulement pour une fois. Par conséquent, les utilités destinées à notre alimentation et au

chauffage devront se renouveler sans cesse et auront toujours leur prix. Si la fertilité de la terre est grande et la population peu nombreuse, elles s'échangeront à bon marché, soit pour une somme minime d'efforts ou pour d'autres utilités. Avec une densité de population très-forte et une production agricole insuffisante leur prix augmentera sans mesure. Dans une ville assiégée, on échange un vase d'or pour son poids en blé, quelquefois pour un rat. C'est que la demande de nourriture est à son *maximum*, et l'offre de toutes les autres valeurs aussi.

Les utilités matérielles impropres à l'alimentation, satisfont en général plusieurs fois le même besoin renouvelé à différentes reprises. Un habit, une couverture, un lit, une maison, une scie, un microscope se prêtent plusieurs fois de suite à la satisfaction des besoins de vêtements, d'abri, de couper le bois, de voir. Leur utilité n'est détruite qu'après des services relativement prolongés. On peut plus ou moins longtemps conserver ces objets en les soignant. Ils peuvent servir comme de nouvelles utilités de la même espèce sans périr. Donc leur accumulation est possible et illimitée. Quelques-unes de ces utilités, comme les métaux précieux, jouissent de cette propriété à un haut degré.

Il en résulte que dans l'opinion des hommes, toutes les utilités de cette catégorie ont une valeur de premier ordre. Elles coûtent et coûteront toujours de la peine, car si elles deviennent moins onéreuses à mesure qu'elles se multiplient, jamais elles ne seront gratuites comme l'air ou la lumière du soleil. Ensuite elles ser-

vent à satisfaire tout le monde sans distinction de temps, de lieu, ou de personne. Puis, en s'accumulant, elles nous assurent la satisfaction des besoins du lendemain ou de plusieurs années successives.

Pour toutes ces raisons on conçoit facilement comment et pourquoi l'humanité a tardé des siècles à reconnaître les utilités de l'ordre immatériel et surtout celles qui, étant éminemment personnelles, sont intransmissibles.

Les utilités matérielles se divisent en deux classes analogues mais différentes. L'utilité intellectuelle est transmissible à l'infini sans appauvrir ceux qui la cédent. Une seule vérité, une seule loi, la connaissance d'un seul phénomène, suffisent à la satisfaction de millions d'individus dont l'intelligence se trouvait mal à l'aise. L'accumulation de ces utilités, des vérités et des connaissances acquises, est non-seulement possible mais gratuite et chaque jour plus facile et plus simple. Tous les économistes reconnaissent l'existence des capitaux intellectuels, leur importance et leur nécessité. Ces capitaux diffèrent des capitaux matériels en ce que ceux-ci deviennent plus puissants par la quantité et par la diversité des utilités accumulées, c'est-à-dire *par extension*, tandis que le capital intellectuel augmente *par condensation.* Le nombre des utilités intellectuelles diminue au fur et à mesure qu'on découvre leurs relations d'identité. Un rapport général, résumant plusieurs rapports particuliers, transforme diverses utilités en une seule utilité et celle-ci ainsi condensée, suffit à la satisfaction d'un grand nombre de besoins intellectuels.

En d'autres termes : les notions éparses sur les phénomènes naturels, se condensent dans une idée plus générale. Une loi nous explique alors plusieurs phéno mènes et satisfait ainsi plusieurs besoins accidentels Avec le progrès, plusieurs de ces lois, ou hypothèses provisoires, se condensent à leur tour dans une loi plus simple et plus compréhensible. De cette manière le capital intellectuel de l'humanité tout en comprenant un moindre nombre d'utilités intellectuelles, augmente néanmoins sa puissance et devient par cela même gratuit.

Nous arrivons maintenant à la pierre d'achoppement des sciences sociales et surtout de l'économie politique, aux utilités immatérielles de seconde classe, aux utilités qui doivent satisfaire nécessairement nos besoins affectifs ou sentimentaux.

Les satisfactions du sentiment ou de la gêne du cœur sont, comme toutes les autres satisfactions, personnelles et intransmissibles, mais les utilités propres à satisfaire les besoins du sentiment ont tantôt le caractère individuel intransmissible, tantôt le caractère général transmissible. Éclairons ce point par des exemples.

Un ouvrier se sent malheureux parce qu'il n'a pas l'estime de son patron. Son cœur, aigri par l'indifférence; est prêt à haïr celui dont il voudrait posséder la considération. Par hasard, le patron le conseille et l'encourage, des phrases de sympathie, des égards bienveillants calment sa gêne sentimentale, prête à dégénérer en passion. Il ajoute toute son énergie, tout

son dévouement aux efforts de ses muscles et de son intelligence et le résultat est qu'il produit quatre fois plus d'ouvrage qu'auparavant.

L'utilité immatérielle dont il avait besoin était précisément la sympathie de son patron et non pas celle d'une autre personne. Si elle est capable d'accumulation, c'est dans le cœur de l'ouvrier mais non ailleurs. Elle n'a pas de prix pour un autre et ne peut se substituer par l'estime d'un autre. Son caractère est, comme nous l'avons dit[1], individuel, intransmissible.

D'un autre côté, supposons que plusieurs individus ressentent une gêne profonde affective parce qu'ils comprennent que pour se développer, il leur manque la notion ou la contemplation du beau ou du bon. Une belle statue, un tableau magnifique, une suave mélodie, des vérités morales seront peut-être les utilités qui satisferont leurs besoins respectifs. Quelques-unes de ces utilités sont transmissibles et onéreuses ; elles peuvent s'accumuler. D'autres — comme les vérités morales — s'accumuleront pour devenir gratuites. Leur caractère sera général et transmissible.

Notez-le bien ; dans les exemples que nous venons de citer il y a des besoins affectifs et des besoins moraux. Ceux-là naturels, moteurs, spontanés, libres ; ceux-ci contingents, modérateurs, limités par notre nature, pondérés par notre convenance. Les utilités propres à la satisfaction de ces besoins doivent être différentes et le sont en effet. Il y en a d'immatérielles et en quelque sorte personnelles, pourtant inaccumulables, périssant dans le moment même de la satis-

faction. Il y en a d'accumulables, matérielles et onéreuses. Il y en a enfin de quasi intellectuelles, capables d'accumulation mais éminemment gratuites.

Ce sont ces dernières utilités auxquelles les économistes accordent une certaine valeur dans la production sous les dénominations de *moralité*, bonnes mœurs et habitudes, et il n'y aurait rien à dire contre leurs appréciations, si, parfois, ils ne confondaient pas les besoins moraux et les besoins affectifs, ou s'ils tenaient compte du sentiment, ce stimulant du travail qui produit les deux tiers de notre activité et devient la cause constante de la plupart des grandes erreurs et des grandes nécessités.

» L'homme, a-t-on dit, est une volonté éclairée par une intelligence et sollicitée par les passions. » Et qu'est ce que les passions sinon le sentiment effréné ? Nous pouvons le refréner au moyen de notre volonté. Voilà pourquoi la morale est l'éducation de notre volonté.

Pour résumer : la satisfaction est intransmissible, comme terme de chaque cycle d'activité; elle s'obtient par la rénovation et le troc d'utilités matérielles, intellectuelles et affectives, mais pour que le bien-être immédiat qu'elle fait ressentir ne produise un mal ultérieur plus grave, ces trocs devront s'effectuer dans la mesure recommandée par la loi morale.

XVI

DES ÉCHANGES.

Comme Bastiat l'a dit avec la clarté qui lui est propre, les deux termes extrêmes de chaque cycle ou évolution de notre activité sont essentiellement intransmissibles, car ils s'accomplissent dans la sensation (*et le sentiment*) ils sont la sensation même (*et le sentiment même*), c'est-à-dire : tout ce qu'il y a de plus personnel au monde, aussi bien les sensations (*et les sentiments*) qui précèdent l'effort et le déterminent, que les sensations (*et les sentiments*) qui les suivent et en sont la récompense.

La vie de l'être humain, de l'être sensible par excellence, se développe par une succession d'états de gêne et de satisfactions matérielles et immatérielles, et son activité, ses efforts, son travail ne sont que le moyen fatal pour passer du premier de ces états à un autre moins désagréable.

Si, comme le font Bastiat et tous les économistes, nous

ne prenons en compte que la sensation, alors l'être, ses mobiles et ses buts se trouvent mutilés et les conséquences que nous en tirerons seront ou fausses ou antagoniques. Mais si, à la sensibilité du corps, nous ajoutons le sentiment—comme nous l'avons fait dans le paragraphe antérieur, — l'harmonie brille partout et nous pouvons obtenir la vérité.

Or, nous avons démontré déjà que les seuls moyens à notre disposition pour changer l'état de gêne en état de satisfaction, se réduisent au travail et aux échanges. Le travail, nous l'avons vu, se compose de trois éléments irréductibles, et les échanges par conséquent doivent se réaliser entre les trois classes d'efforts ou d'utilités demandés par nos besoins et de même nature que les satisfactions voulues.

Celui qui aura soif ne calmera pas sa sensation avec une vérité scientifique; l'ingénieur qui cherche la résistance d'une travée, écoutera avec indifférence la lecture de la page la plus éloquente ou la musique la plus mélodieuse, et la mère qui pleure l'ingratitude de son enfant, méprisera l'or et regardera sans émotion les premiers chefs-d'œuvre de l'art ou de la science.

A quoi bon fermer les yeux aux phénomènes plus fréquents et aux efforts qui créent les deux tiers des produits et de la richesse? A quoi bon raisonner sur une fraction du travail comme si elle était le travail entier?

L'économie politique, nous dira-t-on, ne doit s'occuper et ne s'occupe que de la production et des échanges matériels. Soit : nous ne voulons pas demander la rai-

son pour laquelle on discute alors les capitaux intellectuels, les échanges des services immatériels et l'influence des utilités gratuites intellectuelles et *morales* sur les prix des choses. Nous disons simplement à notre tour que nous ne faisons pas de l'économie politique, que nous tâchons de jeter les fondations d'une science plus générale, supérieure et antérieure à l'économie politique, d'une vraie science sans laquelle toutes celles qu'on appelle sociales n'auront pas de point d'appui et se développeront dans un équilibre instable.

Il est constant que l'homme paie d'autant plus cher une satisfaction que la gêne qu'il veut apaiser est plus énergique ou son besoin plus pressant. On s'explique ainsi un grand nombre de véritables transactions qui ne le sont pas dans l'opinion des économistes. Partout, à chaque instant des ouvriers, des savants, des artistes et surtout des sœurs, des filles et des mères, donnent leur bien sans rien recevoir en apparence et font des efforts pénibles sans attendre des utilités matérielles ou des services en échange, et néanmoins si vous allez jusqu'au fond de leur cœur, tous ces êtres actifs, obtiennent une satisfaction sans laquelle ils ne seraient point heureux ; croyant faire une excellente affaire, ils agissent absolument comme s'ils réalisaient un échange pour satisfaire la faim et la soif du corps ou de l'esprit.

L'intervention de la monnaie dans les échanges, les trocs indirects qui sont nécessaires dans nos sociétés, en vue de la division du travail, compliquent des phénomènes fort simples et nous en font perdre la trace; mais en définitive ces opérations intermédiaires ne sont

que des mouvements auxiliaires pour aboutir à l'obtention de la satisfaction cherchée et dont notre corps, notre esprit ou notre cœur ont besoin. Pour y arriver, nous faisons des efforts de tous genres, nous travaillons ou nous cédons les utilités à notre disposition. En somme, nous échangeons trois classes d'utilités, nous pouvons réaliser six espèces différentes de trocs ou échanges.

Il est fort curieux d'observer comment quelques économistes modernes cherchent à se rendre compte de certaines transactions qu'ils ne peuvent s'expliquer avec les trois espèces d'échanges généralement admises. Outre les trocs de produits contre produits, de produits contre services, et de services contre services, ils ont bien vu qu'il y en avait d'autres dont la classification ne pouvait rentrer dans leur cadre. L'anglais Macleod, par exemple, ne pouvant concevoir d'échange hors du *do ut des* du droit romain, établit une distinction entre la *possession* d'une utilité et le *droit* de la posséder. Là-dessus, il reconnaît trois classes de valeurs échangeables et *six* espèces d'échanges. Comment classera-t-il le débiteur qui, pouvant dérober un héritage à ses créanciers, préfère payer ses dettes et se sent riche dans la pauvreté ? Nous dira-t-il que c'est là un acte moral et non pas un échange ? Nous débitera-t-il toutes les théories des écoles qui ne peuvent expliquer notre activité que moyennant de continuels antagonismes? Eh bien! nous soutenons que cet acte n'est qu'un échange, le moyen d'arriver à la satisfaction d'un besoin comme un autre, d'un besoin senti-

mental ou moral comme vous voudrez. La vérité scientifique est que ce débiteur possède par don de la nature, par hérédité, ou par éducation, un sentiment éclairé par son intelligence, et qu'il a l'idée du mal et du bien. A cause de cette idiosyncrasie il ressent une gêne dans sa conscience ainsi formée et pour atteindre *la satisfaction* du besoin le plus impérieux pour lui, il échange sa fortune contre le droit de se considérer honnête homme et de mériter l'estime de ses semblables.

Mettez à sa place une nature où la sensation soit plus forte que le sentiment, un homme qui ne connaisse pas la nécessité d'une loi morale, un de ces êtres aveugles et sourds aux harmonies du bon et de l'utile, et vous verrez que, sans le moindre scrupule, il emploiera les fictions légales les plus ingénieuses pour duper ses créanciers.

Il ne ressent pas le besoin affectif d'estime, ou le beson affectif moralisé de remplir un devoir et il ne peut faire un sacrifice pour obtenir une satisfaction qu'il est incapable de ressentir.

Oui, l'activité de l'homme donne lieu à *six* espèces d'échanges *essentiels*.

Ces six espèces de trocs, directs ou doubles, sont seuls du domaine de la science, les voici :

1° Efforts physiques contre efforts physiques ou utilités matérielles contre utilités matérielles ;

2° Efforts ou utilités matérielles contre efforts intellectuels ou services ;

3° Efforts ou utilités matérielles contre efforts affectifs, soit sentiment ;

4° Efforts intellectuels ou services contre services ou efforts intellectuels ;

5° Efforts intellectuels ou services contre efforts affectifs ou sentiments ;

6° Sentiments contre sentiments.

Lorsque le sentiment éclairé par l'intelligence et l'expérience obéit à une loi de bonté ou de beauté pour réaliser l'utilité dans la mesure la plus convenable au développement de l'individu et de l'espèce, on peut l'appeler *morale*, et les efforts affectifs seront à la fois des efforts *moraux*.

Quelques exemples nous permettront de distinguer chacun de ces trocs et leur réalité dans la vie.

1° Un villageois va chercher de l'eau pour un ami et son voisin lui apporte du bois en échange. Ce même villageois apporte de l'eau pour d'autres et reçoit en paiement une quantité de blé de ceux-ci, une poule ou du beurre de ceux-là, de l'argent de quelques autres. Les ouvriers de n'importe quel métier, font des efforts physiques pour fabriquer toutes sortes d'utilités matérielles qu'ils échangent contre les produits ou les efforts d'autres ouvriers, moyennnant le double troc de la vente et de l'achat.

2° Un chimiste établit son laboratoire à la campagne. Il analyse et étudie les terrains, les engrais, les eaux et les plantes et donne ses conseils aux cultivateurs, recevant, en échange, des services manuels, des denrées ou de l'argent. Un médecin, un avocat, un vétérinaire vivent de la même manière, grâce à des trocs simples ou doubles de leur savoir et de leur

travail intellectuel contre des efforts musculaires des produits ou des signes représentatifs de ces produits.

3° Un charpentier travaille nuit et jour pour nourrir son vieux père aveugle et malade. A côté, une femme enthousiaste vend ses propriétés et ses bijoux pour garder auprès d'elle un enfant poëte et musicien dont les chants et les vers la charment. Tous deux échangent leur labeur et les produits de leur labeur contre une utilité affective, des paroles ou des actes qui servent à satisfaire un besoin de leur cœur.

4° Dans une académie savante, les astronomes, les mathématiciens, les géologues, les naturalistes, les jurisconsultes, les physiologues, échangent des efforts et des utilités intellectuelles; et les classes instruites, les hommes pratiques, les travailleurs les plus humbles réalisent des trocs de même nature à tout instant.

5° Deux étudiants ressentent l'un pour l'autre une vive sympathie, une véritable amitié. L'un d'eux possède des connaissances scientifiques fort étendues; l'autre est par tempérament un artiste. Le premier voit que son ami est malheureux parce qu'il lui manque le savoir qu'il possède, et dans le but de conserver et d'affermir son estime, il entreprend la tâche de lui donner les utilités dont il a besoin. A cet effet, il fait des efforts intellectuels pour transmettre à son ami les connaissances dont il dispose. En échange, il n'ambitionne que des preuves de sympathie ou de reconnaissance, et si l'artiste fait son portrait, le flatte dans une ode ou lui dédie une romance, ces objets sans valeur pour tout le monde, satisfont pen-

dant son existence un besoin affectif pour la satisfaction duquel il prodigue son savoir et soumet son intelligence à n'importe quel rude labeur.

6° Quant aux échanges des affections mutuelles, que pouvons-nous dire que nos lecteurs ne sachent? La société et sa molécule intégrale, la famille, existeraient-elles sans ces deux échanges? Observez leurs effets sur la production et vous serez obligé de convenir que les deux tiers de la richesse se produisent dans l'espoir d'arriver aux suprêmes satisfactions que ces échanges procurent. A quoi serviraient les grandes fortunes s'il était possible de retrancher les utilités immatérielles affectives de l'inventaire des biens de ce monde? Voyez les contrats civils, les testaments, les donations, les pactes entre le propriétaire et le vigneron, le fabricant et ses ouvriers et vous serez convaincu que le sentiment entre pour beaucoup dans la distribution de la richesse.

Or, nous le demandons encore une fois : est-il scientifique, est-il prudent d'éliminer du travail humain et de toutes ses conséquences un élément qui est le moteur de tant d'activité, le stimulant de tant d'efforts et la cause de phénomènes si fréquents?

XVII

DE LA VALEUR.

» Dissertation, ennui. — Dissertation sur la valeur, ennui sur ennui. » Ainsi commence Bastiat l'un des chapitres de ses harmonies économiques qui porte le même titre que le nôtre.

Que nos lecteurs ne s'effraient pas. Nous n'avons pas l'intention de les ennuyer longtemps.

Plus loin l'illustre économiste ajoute :

» C'est la transmission d'*efforts*, l'échange de *services* » (remarquez que le sentiment n'y est pour rien) qui » fait la matière de l'économie politique : et puisque, » d'un autre côté, la science économique se résume » dans le mot *valeur*, dont elle n'est que la longue » explication, il s'ensuit que la notion de *valeur* sera » imparfaitement, faussement conçue, si on la fonde » sur les phénomènes extrêmes qui s'accomplissent » dans notre sensibilité : *Besoins* et *satisfactions*, phé-

» nomènes intimes, intransmissibles, *incommensurables*,
» d'un individu à l'autre, — au lieu de la fonder sur
» les manifestations de notre *activité*, sur les *efforts*,
» sur les *services* réciproques qui s'échangent parce
» qu'ils sont susceptibles d'être comparés, appréciés,
» *évalués*, et qui sont susceptibles d'être *évalués*, pré-
» cisément parce qu'ils s'échangent. »

Ainsi vous le voyez : la *science* appelée économie politique n'a que faire avec le stimulant le plus énergique de la production ; elle supprime les échanges qui régularisent les mouvements de la machine productrice par excellence — l'homme ; elle ne concède aucune *valeur* aux phénomènes intimes qui déterminent le plus souvent le prix des choses *commensurables* ; elle considère l'homme comme une excellente machine à produire, à calculer, à enregistrer, peut-être même à embrouiller. Selon cette science, la qualité des produits des mères lorsqu'elles façonnent le caractère de leurs fils, est de nulle importance pour la production ; les idées fondamentales sur notre puissance et notre mission terrestre, que les pères achètent au poids de l'or, sont indifférentes pour leurs enfants dans l'appréciation de la valeur parce qu'elles sont *incommensurables* ; la richesse est matérielle, exclusivement matérielle, « et consiste dans tout ce qui est échangeable, qui peut servir de base à un acte de négoce, une transaction, un échange » (1) ; les forces qui concourent à la distribution des trois quarts de la richesse, seront méprisables parce qu'elles ne peu-

(1) Michel Chevalier.

vent se mesurer au dynamomètre ; la production (hélas ! et la destruction aussi) est assurée lorsque la machine en fer *dirigée* est docile à l'idée du chimiste, du physicien, de l'ingénieur, quoique le moteur de la machine *dirigeante* — ingénieur, physicien ou chimiste — prenne les directions les plus fausses ou marche sans régulateur.

Après avoir éliminé de la production les moteurs et les stimulants les plus énergiques ; après avoir donné tous ses soins à la perfection de la machine à vapeur, de la roue à aubes et de la turbine ; abandonnant au hasard la perfection de la machine humaine, la plus productive de toutes les machines ; après avoir perdu de vue l'utilité de la richesse qui n'est autre que de libérer l'être humain de toute gêne, de le rendre libre et heureux, l'économie politique qui a la prétention de résoudre les problèmes sociaux, s'aperçoit enfin qu'au milieu de tant « d'utilités échangeables et *commensura-* » *bles* moyennant des pièces d'or et d'argent ou d'enga- » gements représentant expressément une certaine » somme de ces pièces, » l'ouvrier est mécontent, la haine est dans son cœur parce qu'il se croit isolé à tout instant. Cet ouvrier soutient dès lors que, du moment où la richesse est essentiellement matérielle, elle doit appartenir en premier lieu aux ouvriers manuels, que puisque les outils et les machines n'obéissent qu'à leurs muscles, ils sont de plein droit les légitimes propriétaires de ces machines et outils.

Vaine prétention ! L'art empirique qui commença par mutiler l'être humain, ne résoudra jamais le problème comprenant plus que tout autre la totalité de l'être ; le

problème du bien-être et de la justice, s'il y a une solution possible, sera résolu par la science, et cette science, la science de l'activité humaine, est encore à venir.

Économistes, moralistes, physiologues, communistes, individualistes, mystiques, vous tous qui contemplez l'édifice de la civilisation du point de vue où vous vous êtes placés : faites le tour de l'édifice, examinez ses fondements, étudiez les forces qui concourent à le rendre utile, bon, beau et légitime ; convenez qu'il s'est développé et se développe encore comme la plante ou l'organisme sensible ; qu'il est le produit de lois et de forces supérieures à votre volonté, quoique votre volonté puisse laisser des traces sur n'importe quelle partie ou quel détail ; tâchez de réunir ces lois naturelles, fatales, irrésistibles dans un corps de science, et nous vous garantissons que tôt ou tard vous serez d'accord.

Comment doit-on appeler cette science fondamentale ? Le mot grec *Pónos* répond parfaitement à ce qu'il y a de travail et de souffrance dans l'activité de notre corps, de notre esprit et de notre cœur. Appelons donc la nouvelle science « *la Ponologie* ».

Sans la plus minutieuse détermination de ses axiomes et de ses théorèmes, non-seulement l'économie politique, mais toutes les sciences qui ont rapport au monde intérieur, et à toutes ces connaissances qu'Ampère a classées sous la dénomination de sciences noologiques, n'auront jamais la ferme assise qu'elles réclament. L'observation de la nature, la méthode expé-

rimentale, nous ont fourni une science positive dont les triomphes nous éblouissent. Le jour où la méthode scientifique nous mettra en mesure de posséder des connaissances *positives* sur nous-mêmes, ce jour-là, l'harmonie sera possible, les écoles utilitaires, morales, utopistes, se confondront et combattront sous le même drapeau parce qu'on aura réalisé la célèbre maxime dans laquelle le sage de la Grèce faisait consister toute la sagesse : *Nosce te ipsum*, connais-toi toi-même.

On comprendra maintenant la raison pour laquelle nous n'ennuyons pas nos lecteurs avec une dissertation sur la *valeur*. La définition économique peut bien être exacte, utile, inattaquable pour le négoce et la lutte des intérêts sensuels ; elle est fausse et dangereuse du moment qu'on l'applique aux problèmes de l'activité de l'homme dans son ensemble, à la conception des utilités qui servent à l'homme pour le rendre heureux en développant son être, à la production et à la distribution de la richesse.

Et notez bien que nous faisons allusion à la richesse *relative*, selon Bastiat, et non à la richesse *effective* ; à la somme des *valeurs* ou d'utilités onéreuses qui correspond à chaque individu, non à la somme d'utilités onéreuses *et gratuites* dont il jouit selon son rang. Même sur la production et la distribution de ce que le vulgaire entend par richesse (et il faut convenir qu'il existe aussi un vulgaire savant), les efforts et les trocs affectifs — moraux si vous le voulez bien — ont une influence incessante, énergique, parfois décisive.

Peut-être conviendrait-il, à la hauteur où nous sommes, de définir quelque peu le mot richesse. Il est un de ceux qui renferment une des innombrables amphibologies de notre langage économique. Contentons-nous de citer Bastiat encore une fois.

« On peut présenter ici, dit-il au chapitre de la » richesse, une des plus grandes difficultés, une des » plus abondantes sources de malentendus, de contro» verses et d'erreurs placées à l'entrée de la science.

» Qu'est-ce que la *richesse?*

» Sommes-nous *riches* en proportion des utilités dont » nous pouvons disposer, c'est-à-dire, des besoins et des » désirs que nous pouvons satisfaire ? Un homme est » pauvre ou riche, dit A. Smith, selon le plus ou moins de » choses *utiles* dont il peut se procurer la jouissance. »

» Sommes-nous *riches* en proportion des *valeurs* que » nous possédons, c'est-à-dire des *services* que nous » pouvons commander ? » « La richesse, dit J.-B. Say, » est en proportion de la *valeur*. Elle est grande si la » somme de valeurs dont elle se compose est considé» rable ; elle est petite si les valeurs le sont. »

« Les ignorants donnent les deux sens au mot » richesse. Quelquefois on les entend dire : « L'abon» dance des eaux est une *richesse* pour telle contrée. » » Alors ils ne pensent qu'à l'utilité. Mais quand l'un » d'entre eux veut connaître sa propre richesse, il fait » ce qu'on nomme un inventaire où l'on ne tient » compte que de la valeur. »

« N'en déplaise aux savants, je crois que les igno» rants ont raison cette fois ! ! »

N'est-il pas à regretter qu'un esprit aussi clairvoyant se soit arrêté à mi-chemin, sans nous dire pourquoi le sens commun a, de tout temps, reconnu les richesses du cerveau et du cœur, leur valeur réelle et échangeable quoiqu'elles ne soient pas susceptibles d'être cotées sur un marché?

De tous les écrivains de notre époque, nul n'a été plus près de la vérité que Ch. Dunnoyer dans son ouvrage : *la Liberté du travail*. Son analyse du travail physique, son exposé des efforts intellectuels, ses définitions de la liberté, ses vues sur la *morale*, ses remarques sur le sentiment et son influence se rapprochent tellement de notre analyse que s'il s'était émancipé de la confusion qu'on nous impose dès le berceau, à propos du sentiment et de la conscience, il serait arrivé logiquement à la plupart des conclusions de notre Ponologie.

XVIII

DE LA MORALE.

De même qu'en mécanique il est indispensable, après l'étude des principes et des lois rationnelles, après la connaissance des moteurs et des machines, d'apprendre les moyens connus pour proportionner la force dont on dispose à l'obstacle à vaincre afin d'obtenir un maximum d'effet utile et faire l'ouvrage avec le moins de peine et le plus de perfection possible, de même dans la dynamique sociale, après avoir examiné l'origine des forces et les sources de l'activité, nous devons songer à nous rendre maîtres des freins les plus propres à régulariser ces forces dans le but de ne pas gâter le résultat de leur action, de produire facilement et de produire des œuvres parfaites.

La morale doit être un chapitre, mais non pas le premier, de la science du travail.

Lorsqu'il s'agit de contenir les appétits ou de régler

l'activité provoquée par la sensation, les règles de contrainte ne sont ni compliquées ni difficiles. Le châtiment de l'abus est si immédiat, la sanction de la loi est si évidente, que la morale personnelle se forme bientôt, pourvu que les organismes ne soient pas incomplets ou monstrueux. On dirait que la nature, en prévision du danger, aurait abrégé l'intervalle entre la faute et sa punition, pour éviter efficacement que l'homme ne tombât au-dessous des animaux inférieurs. En outre, la sanction est rigide, et ses effets douloureux tendent à rendre impossible la répétition de l'abus en affaiblissant les forces et facultés physiques jusqu'à leur totale extinction.

En ce qui concerne le sentiment, la sensibilité immatérielle, les dérèglements ne sont pas aussi perceptibles, aussi évidents; mais la sanction contre le désordre èxiste toujours rigide et sévère. Nos mouvements affectifs se dirigeant vers le monde extérieur, il faut un certain temps et une intelligence assez développée pour que les résultats, bons ou mauvais, réfléchissent leurs conséquences sur nous; il nous faut du temps pour que nous puissions reconnaître que ces conséquences ont été provoquées par nos passions. Toutes ces circonstances font de la morale de relation une branche *postérieure*, dans le temps, de l'art de bien vivre, et encore est-elle une branche plus complexe et plus difficile à saisir.

Que les moralistes cherchent un idéal et nous le montrent en nous marquant la bonne direction, soit! C'est le seul procédé raisonnable pour éviter les grandes

chutes et les grands écarts, de la même façon qu'on place le phare sur la côte pour guider le marin par une nuit sombre et orageuse. Cela n'empêche pas que la morale ne se soit développée comme vous l'apprennent l'archéologie et l'ethnologie, c'est-à-dire : graduellement, au fur et à mesure que l'intelligence du sauvage acquérait des notions exactes sur le monde qu'il habitait, sur les diverses créatures, sur ses semblables et sur lui-même.

L'existence des époques *antérieures à la morale* n'est nullement mise en doute par tous les hommes de science.

Partant, la morale n'est pas un élément naturel, irréductible de notre être, mais un produit de notre développement, de nos progrès, changeant de forme et d'étendue selon l'état de la société qu'elle prétend contenir dans les limites du bien. Sans la morale, néanmoins, le monde humain serait livré au désordre. Elle est indispensable à n'importe quel état social, car même la famille sauvage n'aurait pu continuer à exister et à se multiplier, si la tolérance mutuelle, le respect aux plus dignes et la protection aux faibles n'avaient agi comme des régulateurs pour modérer l'action nuisible d'un sentiment non éclairé par la raison, ou des appétits non domptés par l'expérience. Dans ce sens, on peut dire que la morale est une loi de la nature. N'oublions pas, toutefois, que c'est une loi *a posteriori,* non une loi initiale. Si l'on nous permet l'expression, c'est un composé, ce n'est pas un *élément.* Sa nécessité apparaît aussitôt que l'homme agit, mais elle n'est pas la cause de son activité.

Charles Dunnoyer connaissait bien ces vérités lorsqu'il écrivait à la page 225 de son troisième volume : « A plus forte raison, les sentiments qui se prennent » en mauvaise part, l'amour-propre, la colère, la haine, » l'orgueil, l'avarice, *qui, bien dirigés pourtant, sont* » *susceptibles de produire d'heureux effets*, peuvent-ils, » s'ils sont laissés à leur propre impulsion, nous » pousser à des actes coupables. En général, nos » affections *qui sont bonnes à quelque chose,* et dignes » d'être entretenues comme stimulants, *comme forces* » *motrices,* ne valent rien comme régulateurs ; et une » conduite qui n'est dirigée que par le sentiment est » si loin de pouvoir être qualifiée de morale, — bonne, » convenable, — qu'il n'est pas un de nos sentiments, » même dans le nombre des plus purs et des plus » sympathiques, qui n'ait indispensablement besoin » d'être réglé. »

De tous ces faits que les investigations des archéologues et physiologues démontrent avec plus d'évidence de jour en jour, il s'ensuit que l'étude de la morale doit faire partie de la Ponologie. Dans la mécanique sociale, l'ouvrier qui ouvre et qui ferme les robinets, qui lâche ou retient les ressorts, c'est la volonté. Si nous désirons que l'organisme naturel obéisse avec promptitude et travaille fructueusement, nous devons aussi donner notre attention à l'éducation de l'ouvrier directeur, — l'intelligence — et lui apprendre les règles d'après lesquelles il doit conduire sa machine.

Selon Tiberghien, la philosophie morale est une branche de la biologie générale ou science de la vie.

Elle expose les principes que l'esprit, comme volonté, doit suivre pour réaliser le bien. Selon nous, la morale positive est une branche de la science de l'activité humaine. Elle expose les règles que l'homme, comme être sensible, doit observer dans la satisfaction de ses besoins physiques, intellectuels et affectifs, soit dans la mesure de l'utile, du vrai et du beau.

L'ensemble de ces règles, leur connaissance et leur obéissance, de la part des individus et des sociétés, est ce qui constitue le *bon*.

XIX

RÉCAPITULATION

De l'exposition de principes faite dans le cours de cet ouvrage, il est facile de déduire qu'il devrait exister une science fondamentale pour étudier et connaître l'homme au point de vue de son activité individuelle et de son activité sociale. L'ébauche de cette science que nous nommons « la Ponologie », constitue les deux premières parties de notre livre. Dans la première se trouve l'esquisse des principes fatals, par cela même qu'ils sont la loi de notre nature. Dans la seconde partie, nous prendrons en compte le libre arbitre, ou la liberté morale comme principe perturbateur. Cela expliquera les exceptions et leur portée. Après avoir bien compris ces deux parties, le drame de la vie deviendra d'une simplicité étonnante, les écoles antagonistes n'auront aucune raison d'être, les problèmes sociaux trouveront leur solution logique, et

les événements les plus inexplicables n'offusqueront pas tant de bons esprits, tant de nobles cœurs.

Hâtons-nous de résumer les résultats de nos dissertations avant de commencer l'énumération des écarts dus à notre libre volonté.

L'homme, comme être vivant, jouit des mouvements automatiques sans lesquels la vie n'aurait aucune signification. La respiration et la circulation dans le corps, la curiosité dans l'esprit, les attractions et les répulsions sont des mouvements automatiques, spontanés.

Comme être sensible, l'homme ressent la gêne de la sensation, les désirs de l'intelligence, l'émotion du sentiment, dont les manifestations prennent mille formes diverses. Ce sont ces manifestations que nous appelons *besoins.*

Tous nos besoins forment une chaîne tellement unie, qu'il est fort difficile de classer plusieurs d'entre eux eu égard à leur origine. Nous les avons divisés en besoins corporels ou physiques, en besoins intellectuels et en besoins affectifs, mais il y en a aussi de mixtes qui participent à la fois de deux et même de trois de ces différents caractères. L'étude et la classification des besoins humains est un travail urgent pour fonder la *Ponologie.*

Tous les besoins demandent, avant de cesser, une *satisfaction* de même nature qu'eux, aussi longtemps que l'être est vivant; mais les utilités, — actes ou choses — moyennant lesquelles l'homme atteint chaque satisfaction peuvent être de différente nature, matérielles ou immatérielles, selon le cas.

Nos besoins se renouvellent sans cesse au fur et à mesure qu'on les satisfait, ils se multiplient aussi à l'infini et c'est moyennant ce renouvellement et cette multiplication que l'être humain se développe.

A l'état de nature et dans un climat constant et doux, l'homme peut satisfaire ses besoins les plus grossiers presque sans effort; mais du moment que l'espèce se propage, qu'elle doit habiter des climats variables et surtout aussitôt que la société s'organise, il doit payer la plupart de ses satisfactions au prix du travail.

Le travail humain n'est jamais identique à celui de la machine ou de la brute. Il se compose toujours de trois classes d'efforts ou de mouvements : les uns corporels ou musculaires qui rentrent dans le domaine de la mécanique et peuvent se mesurer par la formule $t = ph$, soit par un poids élevé à une hauteur déterminée ; les autres, intellectuels, insaisissables pour la mécanique, quoiqu'ils exigent certaines conditions matérielles que la physiologie observe et examine; les troisièmes, affectifs, mixtes en quelque sorte, essentiellement libres et spontanés, mais très-puissants, très-énergiques, parce qu'ils entraînent le corps et luttent souvent avec avantage contre l'intelligence.

Le besoin est spontané et intransmissible, la satisfaction est essentiellement personnelle, mais le travail humain est *en partie* transmissible.

L'effort *physique* nécessaire pour la satisfaction d'un besoin de tel individu, peut se faire : 1° par un autre individu ; 2° par un animal apprivoisé ; 3° par un

agent naturel — force cosmique — qui met en mouvement les atomes ou les masses de la matière.

L'effort intellectuel est transmissible aussi, mais il doit se faire précisément *par un homme*. Ni l'animal, ni la machine, ne sauraient penser pour nous.

L'effort affectif est absolument intransmissible. Personne au monde ne peut sentir pour nous. Il constitue notre propriété la plus inviolable. Tous les pouvoirs de la terre sont impuissants pour nous obliger à la céder, à faire des efforts affectifs dans un but qui nous répugne.

Ces distinctions dans la nature des éléments constitutifs du travail humain sont de la plus haute importance pour résoudre les questions entre les patrons et les ouvriers, entre le capital et le travail.

Par suite de cette variabilité dans la transmission de différents efforts de l'être humain, il est constant que les hommes pourront s'émanciper du labeur le plus pénible, s'ils trouvent les moyens de faire travailler pour eux les animaux ou les machines; qu'ils pourront se rendre service en convenant *à l'amiable* d'observer, d'induire, de juger et de penser les uns pour les autres; et qu'ils se prêteront à ressentir un vif intérêt pour le bien-être et le bonheur de leurs semblables — sentiment que nous nommerons dévouement — dans le seul cas d'une parfaite et cordiale entente, alors que faibles ou forts, riches ou pauvres, ne se trouvent pas froissés dans leurs affections ou traités avec injustice, violence ou dédain.

Les outils, les animaux, les machines sont les ser-

viteurs de l'homme, et partant ses rédempteurs du travail manuel. Ils ne seront jamais gratuits, mais leur possession coûte relativement moins, à mesure que leur nombre croît et que leur emploi se vulgarise.

Les idées, les axiomes, les vérités constatées sont les outils du travail intellectuel : les sciences, les théories générales sont les machines. Ces outils et ces machines — immatériels —, les plus puissants que nous possédions, deviennent avec le temps complétement gratuits. Le seul effort que nous devons faire pour nous les approprier est celui de les connaître, et cet effort s'amoindrit avec le progrès des sciences et la simplification des principes, grâce au travail constant de synthèse et de concentration.

Les instruments régulateurs, les appareils modérateurs et de sécurité du mécanisme social, sont les restrictions que la volonté s'impose par amour du vrai, du bon et du beau. Ils s'appellent lois morales et quoique leur acquisition soit des plus coûteuses, ils deviennent gratuits et faciles à posséder. Ce sont nos mères qui devraient nous mettre en possession de ces régulateurs dès l'enfance.

Ainsi nos premiers rédempteurs ont été les outils, les animaux et les machines ; nos seconds rédempteurs, les sciences ; nos troisièmes rédempteurs, la morale personnelle et la morale de relation. Grâce aux premiers, nous nous sommes rachetés du travail de la bête ; grâce aux seconds, nous pouvons lutter contre l'erreur, et ce sont les troisièmes qui nous libéreront de la passion et du vice.

Le but du travail humain est la production de toutes les utilités propres à satisfaire nos besoins de tous genres. Cette production demande l'association des efforts. L'association des forces implique la division du travail et l'échange qui est sa conséquence inéluctable.

Il y a six espèces d'échanges. Ces six espèces d'échanges embrassent toute l'activité de l'être humain et suffisent à la satisfaction des besoins dans toutes les sphères de la vie.

L'homme est en liberté de satisfaire ses besoins en plus, en moins ou dans la mesure convenable au développement de son être. Lorsqu'il exagère l'apaisement de sa gêne, de même que quand il n'y pourvoit qu'insuffisamment, l'ordre de son développement se trouve troublé et la douleur, le mal, lui font connaître sa faute. Donc le mal est la sanction de la loi de contrainte qui lui est absolument nécessaire, comme le bien est la récompense de sa soumission à cette même loi.

Pour terminer, nos lecteurs nous permettront de leur présenter, dans un tableau, l'analyse et la synthèse de la vie de l'humanité sur notre planète.

La vie sociale se compose d'une série de cycles dont les termes sont :

SENSATION, DÉSIR, SENTIMENT.	BESOIN		EFFORT			ÉCHANGE	SATISFACTION	
Chacun de ces cinq termes donne lieu aux manifestations et résultats suivants :								
Gêne physique.	Besoins maté-riels.	de nourriture, de vêtement, d'habitation, d'hygiène, d'exercice (travail) de locomotion, de repos, *etc.*,	Travail manuel qui peut se substituer par le travail animal ou le travail dynamique.	Ces trois classes d'efforts, combinés dans des proportions variables à l'infini, produisent au point de vue objectif :	Le travail ruineux,	1° Utilités matérielles (produits) contre Utilités matérielles ; 2° Utilités matérielles contre Utilités intellectuelles, (savoir, services);	La satisfaction incomplète ou *en moins* occasionne:	*La maladie* du physique. *L'ignorance* intellectuellement. *L'égoïsme* en morale.
Gêne intellectuelle.	Besoins intellec-tuels.	d'observer, d'imaginer, de déduire, de juger, d'expression, de transmission, de connaître les phénomènes, de connaître les lois, de distraction,	Efforts du cerveau, transmissibles sous la forme de services.		Le travail utile.	3° Utilités matérielles contre Mouvements affectifs ; 4° Utilités intellectuelles (savoir, services) contre Utilités intellectuelles (services, savoir);	La satisfaction exagérée ou *en plus* occasionne:	*Le vice*, au physique. *L'erreur* dans l'intelligence. *La passion*, affectivement
Gêne affective.	Besoins affec-tifs.	d'amour maternel, de crainte, d'admiration, de sympathie, d'enthousiasme, de foi, d'amour de l'utile, d'amour du beau, d'amour du vrai, d'amour du bon.	Mouvements du cœur essentiellement personnels et intransmissibles.		Le travail productif.	5° Savoir, science, services contre Estime, sympathie, amour ; 6° Affections contre Affections.	La satisfaction modérée ou *au juste* produit :	*La santé* et la vigueur. *La science*. *La morale* et la fraternité.

XX

DÉMONSTRATION GRAPHIQUE.

L'importance, la nécessité même de vulgariser les principes dont nous nous sommes occupés dans cette première partie de notre ouvrage est tellement grande, que nous allons les rendre matériellement sensibles pour les graver dans la mémoire en les faisant tomber sous les sens. Qu'on nous pardonne l'ennui d'une démonstration graphique. Nos lecteurs nous en sauront gré s'ils ont la patience nécessaire pour arriver aux conclusions.

La thermo-dynamique nous apprend que la chaleur peut se transformer en mouvement, et réciproquement. Une certaine quantité de chaleur suffit pour élever un kilogramme de plomb à la hauteur de 100 mètres. Si nous laissons tomber ensuite ce plomb de cette hauteur et que sa vitesse soit subitement détruite par un obstacle placé à cette distance, le choc produira une quan-

tité de chaleur suffisante pour remettre le poids à son point de départ si nous pouvions utiliser, sans la moindre perte, toute cette chaleur dans un appareil convenable.

Or, pour mesurer et comparer les différents travaux, les mécaniciens se servent d'une unité qu'ils ont nommée *un kilogrammètre*. Elle représente la force nécessaire pour élever un kilogramme à la hauteur d'un mètre. Dans l'exemple antérieur la force qui élevait le kilogramme de plomb à 100 mètres de hauteur serait égale à 100 kilogrammètres.

Quant à la chaleur, on a aussi inventé une unité de comparaison et de mesure que l'on appelle *une calorie*. La calorie est la quantité de chaleur qui suffit pour élever la température d'un kilogramme ou d'un litre d'eau, d'un degré du thermomètre centigrade.

Après avoir ainsi fixé les termes, la science a cherché leur équivalent. Elle a trouvé qu'une calorie de chaleur était capable d'élever 424 kilogrammes à la hauteur de un mètre, ou un kilogramme à la hauteur de 424 mètres, et elle a dit qu'une calorie équivalait à 424 kilogrammètres.

Par contre, on a constaté qu'un kilogramme tombant de la hauteur de 424 mètres, ou 424 kilos tombant de la hauteur de 1 mètre, développaient une chaleur suffisante pour élever d'un degré centigrade un litre d'eau, soit une calorie.

A l'aide de ces données, on a pu calculer le travail renfermé dans un combustible. Un kilogramme de houille, par exemple, donnera par la combustion une

force mécanique égale à 7,000 calories multipliées par 424 kilogrammètres, soit 2,968,000 kilogrammètres de travail.

Mais la science est allée plus loin. Elle a reconnu que les corps des animaux n'étaient que des machines à chaleur, ou plutôt, qu'en fabricant nos machines à vapeur nous n'avions fait qu'imiter les admirables machines que la nature nous offre comme modèles et que nous appelons *des animaux*.

De toutes ces machines naturelles, nulle n'est aussi parfaite que l'homme. La nourriture est son combustible, et c'est le carbone contenu dans nos aliments qui brûle dans notre organisme et qui produit notre force musculaire.

Ni dans les machines artificielles, ni dans les machines naturelles, le travail utilisable pour la production n'est égal au travail théorique. Dans nos meilleures machines à vapeur, par exemple, nous ne savons profiter que du dixième du travail actuellement développé par la houille. Quatre-vingt-dix pour cent de ce travail sont perdus pour nous par irradiation, absorbés par le frottement, transformés par mille causes.

Les machines humaines, étant plus parfaites, utilisent le double de nos machines à vapeur, soit vingt pour cent du travail théorique contenu dans le carbone de nos aliments. Connaissant la composition de la nourriture, l'on peut fixer d'avance le *travail physique utile* qu'un travailleur est en mesure de rendre.

Nous savons déjà qu'un ouvrier des campagnes a besoin de 235 grammes de carbone et de 13 grammes

d'azote, par jour, rien que pour vivre. S'il travaille aux champs pendant 12 heures sa ration doit contenir au moins 560 grammes de carbone et 38 grammes d'azote. Donc la différence entre ces deux quantités, soit 325 grammes de carbone, représente le travail manuel théorique qu'il a produit dans sa journée.

Calculons ce travail dans sa totalité pour déduire le travail utile de cet homme (vingt pour cent du résultat théorique) d'après les renseignements que nous venons d'énumérer.

Les 325 grammes de carbone, à raison de 7,000 calories, le kilogramme (1,000 grammes) et 424 kilogrammètres par calorie, doivent produire théoriquement 964,000 kilogrammètres dont le cinquième en travail utile sera égal à 192,920 kilogrammètres. Ce travail, réparti en 12 heures, nous donne un rendement de 4 1/2 kilogrammètres par seconde.

Les mécaniciens vous diront qu'un manœuvre agissant sur une manivelle peut rendre 6 kilogrammètres par seconde, mais non pas pendant 12 heures. La pratique vient corroborer les déductions de la théorie.

Comme notre objet n'est pas de discuter des chiffres mais d'établir des principes, nous nous servons de renseignements approximatifs pour nos calculs. Altérez-les comme vous le voudrez, les principes resteront. *Les efforts manuels de l'homme pourront être faits par une machine.*

Encore un eexplication préliminaire avant de prendre en main le tableau graphique qui accompagne ce volume.

Les mathématiciens se servent de lignes pour repré-

senter et comparer n'importe quelles quantités — les forces, les valeurs, les vitesses. Pourquoi ne ferions-nous pas de même, dans le but de mettre en relief l'évolution du travail ?

Une droite AB,

A |————| B

peut représenter une journée de travail, un kilogrammètre, un franc, ou le coût d'un ouvrage.

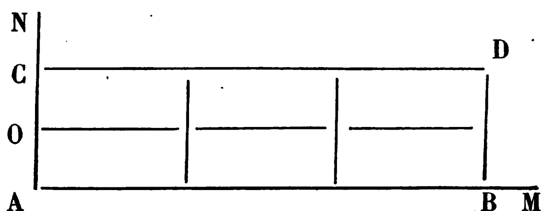
Une fois sa représentation bien fixée, si nous avons une autre ligne CD,

C |————|————|————| D

dont la longeur soit connue, représentant une autre quantité de la même dénomination, de nature identique à celle représentée par AB, ces deux droites pourront se comparer et leurs longueurs respectives accuseront le rapport entre les quantités qu'elles représentent. S'il résulte que la ligne CD est trois fois plus longue que AB, elle représentera 3 journées, 3 kilogrammètres, 3 francs ou le coût de 3 ouvrages.

La grandeur de la ligne qu'on adopte comme unité de comparaison, l'échelle, parlant techniquement, n'influe pas sur l'exactitude de la comparaison. Une droite longue d'un centimètre, pourra représenter un mètre, un kilomètre, la distance de la terre au soleil ou un dixième de millimètre agrandi.

De la même manière on représente le produit de deux quantités par un rectangle.



Pour représenter la multiplication de 3 journées de travail à deux francs la journée, nous pouvons prendre sur AM trois longeurs égales en supposant que chacune de ces longeurs représente la quantité de travail produite dans une journée. Au point A élevons la perpendiculaire AN, et prenons sur cette ligne deux longeurs arbitraire AO, OC, pour représenter la somme de deux francs. Si nous complétons le rectangle ABDC et traçons des parallèles aux côtés par tous les points de division des deux droites, nous obtiendrons 6 petits rectangles égaux qui représenteront la multiplication $2 \times 3 = 6$.

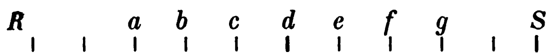
On sait que la ligne AN reçoit le nom *d'ordonnée* de AB.

Pareillement on peut comparer plusieurs produits ou les résultats de plusieurs multiplications en comparant les surfaces des rectangles construits avec des lignes représentant la valeur de chacun des termes multipliés entre eux.

Après ces préliminaires nous pouvons entrer en matière.

Admettons que RS représente la quantité de travail

dynamique indispensable pour faire un ouvrage, une paire de souliers par exemple. Tout ce travail restera à la



charge de l'homme aussi longtemps qu'il vivra dans l'isolement. Mais du moment qu'il aura trouvé le moyen de s'affranchir d'une partie de son travail manuel en rejètant sur ses serviteurs animés ou inanimés cette partie de la besogne, son travail personnel devra se représenter par une ligne plus courte.

Divisons la ligne RS en dix parties égales. S'il s'est affranchi de deux dixièmes de sa peine, la ligne R*a* représentera ce rachat et la ligne *a*S la part qui reste à sa charge.

Mais nous avons vu que l'homme ne peut s'affranchir du travail manuel qu'à la condition de substituer à ses efforts physiques un équivalent d'efforts spirituels — intelligence et sentiment — donc la ligne R*a* représentera aussi en même temps, les efforts spirituels que l'homme continuera à apporter à la production en sus de son travail manuel.

Lorsque cet ouvrier, par de nouvelles conquêtes sur la nature et sur lui-même, se sera affranchi de la moitié de son travail musculaire, la ligne R *d* représentera cette quantité de travail, faite par les agents naturels à son service, en même temps que l'importance des efforts spirituels moyennant lesquels il obtient cette coopéra-

tion, la ligne *d* S sera la mesure des efforts physiques de son travail humain, et ainsi de suite.

Un point parcourant une ligne dans toute sa longueur avec une vitesse donnée, indique donc avec une parfaite exactitude l'évolution du travail humain et sa transformation de musculaire en spirituel.

Il est temps déjà d'appliquer toutes ces explications à l'intelligence de notre tableau graphique.

Les droites parallèles A B, A^1 B^1, A^2 B^2... A^{14} B^{14} (voyez le tableau à la fin du volume) sont toutes égales et peuvent représenter la quantité de travail matériel — le nombre de kilogrammètres — que demande la fabrication d'une utilité quelconque — un chapeau, dix mètres carrés de drap, une maison, un pont, les pyramides d'Égypte, etc.

A l'époque des sociétés primitives, alors que les hommes n'avaient pas de serviteurs, le travail humain nécessaire pour faire l'une quelconque de ces utilités serait représenté par la droite A^1 B^1 divisée en deux parties : *e* B^1 mesurant le travail manuel, et A^1 *e* mesurant les efforts de l'intelligence et du sentiment, — énergie, tenacité, dévouement, etc. N'oublions pas que ces lignes n'indiquent qu'un rapport.

A l'époque actuelle, les mêmes ouvrages demandent le même labeur, et ce labeur se trouvera représenté par A^{14} B^{14} égale à AB ; mais ce labeur s'est modifié vis-à-vis des hommes et sa composition *quantitative* est tout autre. La partie *s* B^{14} représentera leur travail manuel, et *s* A^{14} leur travail spirituel.

En raisonnant d'une manière analogue sur les lignes

intermédiaires, nous pouvons fixer le rapport entre le travail physique et le travail intellectuel à la charge de l'humanité, soit après l'application de la charrue, au siècle de Charlemagne, ou quelque temps après la découverte de la boussole, de la poudre à canon ou de l'Amérique, *pour un travail quelconque*.

La courbe A, *e f g m s X*° T indique par conséquent la route suivie par l'évolution du travail humain depuis les temps historiques jusqu'à nos jours. Quelle est cette courbe ? à quelle loi devons-nous obéir pour la tracer ? Cherchons.

Il existe un axiome proclamé par Bastiat qui sera de la plus grande évidence pour ceux qui auront approfondi l'histoire du travail humain.

Dans l'isolement nos besoins surpassent nos facultés.

Dans l'échange — dans la société — *nos facultés dépassent nos besoins.*

Qu'est-ce que nous devons déduire de cet axiome ? A moins de travail corporel, plus de satisfactions. C'est la conséquence logique de la transformation du travail humain et du progrès. A mesure que notre travail *physique* diminue, la somme de nos jouissances augmente, de telle sorte que multipliant la quantité de travail manuel à notre charge, par la somme de nos satisfactions (si l'on pouvait la déterminer au poids ou au volume) il résulterait une constante, un produit égal dans tous les cas.

Représentons cette somme des jouissances par les ordonnées *e*E. *f*F, *g*G... *k*K, *m*M... *s* S. Elles augmentent en longueur à chaque point du progrès et d'après

l'axiome que nous invoquons les rectangles $eEBB^1$, fF BB^2...mM^9 BB^d... sS BB^{14}, restent égaux, et leur surface sera une quantité constante, parce qu'elle représente le produit ou la multiplication du travail manuel *successivement amoindri* par la somme des satisfactions qu'il nous procure *augmentée dans un rapport inverse.*

Demandez à un géomètre quelle est la courbe placée entre deux droites comme celles de notre graphique qui produit l'égalité de tous les rectangles inscrits entre elle et les deux droites, et il vous dira que c'est une hyperbole. Il pourra vous dire ensuite que les droites A B, B C, sont ses asymptotes et que cette courbe a la propriété de se rapprocher des asymptotes continuellement à mesure qu'on la prolonge, *sans jamais se confondre avec elles*, sans jamais arriver à se mettre en contact.

Cette propriété de la courbe de l'évolution du travail humain nous dit que l'homme pourra progresser infiniment, mais il restera toujours une distance T C qui représentera la quantité de travail physique qu'il devra faire même aux époques les plus avancées. Par contre reculez vos investigations autant que vous voudrez dans la nuit des temps. Si vous représentez par une droite A^1B^1 le travail humain qu'exige tel ouvrage, à cette époque, vous verrez qu'il y aura toujours une partie A^1 *e* de cette droite, coupée par la courbe et indiquant, par cela même, que le travail spirituel ne peut disparaître dans la composition du labeur de l'homme.

Il va sans dire que la courbe en noir indique la

marche *idéale* de l'humanité sous l'action des lois naturelles ou providentielles. Sa marche réelle est figurée par les zigzags de la ligne en rouge, qui indique les déviations ou écarts auxquels notre libre arbitre, notre ignorance, ou notre perversité donnent lieu. Sous l'empire de la passion ou de l'erreur, les sociétés se sont écartées et s'écartent de l'évolution fatale, mais ces déviations deviennent avec le progrès de plus en plus restreintes, à droite et à gauche, et nous font présumer ainsi, que les lois et les mœurs des hommes s'accorderont un jour avec les lois du monde et de leur nature.

Donc le mal diminue avec la civilisation.

Notre démonstration graphique fait tomber sous les sens d'autres phénomènes qui accompagnent l'évolution du travail humain. En donnant à la courbe et à ses asymptotes la même longueur dans la direction ascendante et dans la direction descendante, on limite le tracé graphique par les deux côtés AD, DC d'un carré. Si nous prolongeons les ordonnées eE, fE, mM, ...sS jusqu'à leur rencontre avec la ligne supérieure DC, nous aurons une série d'ordonnées $e\mathrm{E}^1$, $f\mathrm{F}^1$, $g\mathrm{G}^1$ ...$m\mathrm{M}^1$, ...$s\mathrm{S}^1$ qui représenteront la somme de jouissances obtenues à chaque époque par les travailleurs chargés des efforts spirituels, et la longueur de ces ordonneés comparée à la longueur des ordonnées eE, fF, gG, ...mM, ...sS nous donnera le rapport des satisfactions que les ouvriers du travail immatériel et du travail manuel obtiennent à chaque étape du progrès.

A mesure que l'évolution avance, ces deux ordonnées

tendent à s'égaliser et quand la transformation du travail physique en travail spirituel sera arrivée à la hauteur YX°Z, l'égalité des salaires des deux classes de travail sera parfaite.

Il y a plus encore. Les lignes A^2f, A^3g, A^4h, ...$A^{14}s$ représentent, comme nous l'avons vu, la quantité d'efforts de l'intelligence et du cœur qui entre successivement dans le travail de l'homme aux différentes étapes pour se combiner avec les kilogrammètres de travail dynamique de ses serviteurs. Toutes ces lignes se trouvent divisées par chaque couple d'ordonnées FF^1, GG^1, HH^1, ...MM^1, ...SS^1 en deux parties A^2v et vf, A^9v^7 et v^7m, $A^{14}v^{12}$ et $v^{13}s$, dont la dernière décroît à mesure que l'évolution avance. C'est que les lignes A^2v, A^9v^7, $A^{10}v^{12}$, représentent les efforts spirituels *gratuits* dont chaque génération dispose, et les lignes décroissantes vf, v^7m $v^{12}s$ représentent la somme d'efforts spirituels *onéreux* que la même génération est obligée de faire pour s'assimiler ce capital gratuit d'idées et le faire valoir.

Cela nous explique clairement comment les grandes synthèses, la concentration de la science et le perfectionnement des méthodes, facilitent aux générations les plus avancées les moyens de savoir plus avec moins de peine. Le jour où la science totale s'expliquera par un petit nombre de principes, le savoir pourra devenir le patrimoine de tous les hommes à très-peu de frais. Ou ce qui revient au même : après cette période analytique que nous traversons, il viendra une époque synthétique où la méthode expérimentale, qui est indispensable

pour fixer les grands principes, sera remplacée par la méthode rationnelle.

Les *à priori*, la méthode déductive, la foi, qui étaient d'une .absurdité évidente au commencement, pourront devenir avec le progrès, le terme de l'évolution.

DEUXIÈME PARTIE

—

ÉCARTS

PERTURBATIONS DES PRINCIPES

8

DEUXIÈME PARTIE

ÉCARTS.

PERTURBATIONS DES PRINCIPES.

I

DU LIBRE ARBITRE

Les principes exposés dans la première partie de cet ouvrage, sont ceux que l'homme doit connaître s'il désire se développer avec la moindre peine et le moins de souffrance possible. Libre à lui de s'opposer à leur accomplissement, de l'entraver, ou de le retarder, mais s'il veut arriver à la pleine satisfaction de ses besoins, s'il se propose que le terme de son activité soit le bien-être et la liberté, ces principes réclament son obéissance absolue.

Les esclaves de l'imagination, les courtisans de la vanité entendent les choses de différentes manières. Ils s'imaginent que la volonté est toute-puissante et qu'il

suffit de *vouloir* pour pouvoir changer l'organisation naturelle et faire mûrir le fruit dans un clin d'œil, après avoir coupé les branches de l'arbre.

Oh ! assurément, la liberté morale constitue la grandeur de l'homme. Puisqu'il est dans son pouvoir de préférer le malheur à la richesse, la mort à la vie, l'infamie à la gloire ; puisqu'il peut accepter tous les maux plutôt que de trahir sa conscience, l'homme est réellement un être exceptionnel dans la création. N'allons pas néanmoins exagérer sa puissance. S'il méconnaît les lois *fatales* qui gouvernent son être, il n'aura que le choix des maux.

Grâce à sa faculté de se déterminer, l'homme est le fauteur conscient ou inconscient de son bonheur ou de son malheur, soit par ses mérites ou ses fautes, soit par les fautes et mérites de l'espèce. Quand il est ignorant, il peut se nuire dans sa santé et ses forces, il peut suivre l'erreur, la prenant pour la vérité ; il peut se livrer corps et âme à la passion, sans se douter qu'il sacrifie son bien-être futur à la satisfaction de sa haine ou de sa vengeance. Eclairé et civilisé, il est capable de préférer la débauche à la santé, l'imposture à la vérité, les misérables rancunes aux nobles sentiments. Vivant en société avec ses semblables, il se trouvera quelquefois entraîné contre sa volonté, impuissant contre le mal, sans forces pour faire prévaloir ses déterminations. C'est-à-dire que nonobstant l'existence du libre arbitre, l'homme ou ne pourra et ne voudra, ou il pourra et ne voudra, ou il voudra et ne pourra, ou il pourra et voudra. Dans le premier cas, il n'est pas responsable ; dans le second,

il est responsable et méprisable ; dans le troisième, il est impuissant ; dans le quatrième, il atteint toute la dignité de son être.

Il importe de bien fixer ce que l'homme peut, et la portée de ses déterminations. Ce serait une grave erreur que de lui attribuer plus d'influence sur la terre qu'il n'en a.

Dans le monde objectif il n'est pas capable de créer un atome de matière, un kilogrammètre de force. Sa seule création par rapport au monde matériel sont les utilités, les valeurs. Et encore ces utilités ne servent qu'à son développement exclusif, ces valeurs n'ont qu'une existence subjective. Quant aux éléments réels du Cosmos, il est obligé de se borner à faire ou à provoquer des mouvements. Il rapproche la matière pour la combiner, il la sépare pour la désagréger, il guette la production de force due à ces combinaisons et analyses pour s'en emparer ; il profite de cette force pour s'affranchir de ses propres efforts et s'en sert pour réaliser les mouvements de la matière selon ses besoins.

Hors de là, il lui est impossible d'augmenter la quantité de matière ou de force existante autour de lui, et, comme les plantes, les reptiles, les oiseaux, les poissons, les mammifères, il ne vit qu'en puisant la matière et la force dans le grand réceptacle de la nature, à laquelle ils font retour à sa mort.

Dans les beaux temps de la science *à priori*, comme la matière était considérée inerte, il fallait à chaque pas *créer* un principe et un agent de mouvement et de vie. On admettait donc un créateur à la manière humaine,

un ouvrier tout puissant qui surveillait sa machine nuit et jour. Manquait-il une pièce ? il la faisait. Fallait-il un mouvement ? il *créait* de la force. Depuis que l'observation et la science commencent à restituer à la matière ses attributs essentiels, le créateur n'a nul besoin de se livrer à un travail continuel et fatigant afin de corriger les fautes de son imprévoyance, ou de remédier aux dégâts causés à son œuvre par la pauvre volonté de l'homme. Dieu a pu très-bien remonter la machine de l'Univers pour qu'elle marche pendant quelques millions de siècles, en dotant les atomes de mouvements spontanés avec lesquels se produisent bien des manifestations.

Dans le monde subjectif, au contraire, l'empire de l'homme est fort étendu. En premier lieu il jouit d'une grande liberté pour adapter la matière à la satisfaction de ses appétits, de ses besoins et de ses goûts. Ses cinq sens le rendent apte à ressentir mille jouissances qui n'existent qu'en lui et pour lui. Les vibrations de l'air se transforment en sons, en mélodie, en harmonie ; les vibrations éthérées se métamorphosent en lumière, en couleurs et en tableau ; ses sensations gustatives prêtent à ses aliments et à ses boissons des propriétés imaginaires qui lui fournissent des satisfactions sans nombre ; son odorat est une source d'autres jouissances, quoique les odeurs n'existent pas en réalité, et le tact, qui n'est qu'un contact, l'agite, le trouble ou le fait tressaillir. Tous ces fantômes, créés par ses nerfs, rendent, néanmoins, sa vie douce et séduisante.

Tout cela s'applique à son corps et à l'embellissement de sa demeure.

En ce qui concerne son esprit, le monde idéal n'a point de limites. Quand l'esprit prend les allures de l'imagination, il a la faculté de peupler l'infini de fantômes tellement en harmonie avec son état physique, intellectuel et social que ses fictions tiennent lieu de la réalité et de la science, excitent le sentiment, et prêtent même aux plus ignorants des lumières éblouissantes, pour suppléer à la vraie lumière de la raison. C'est en vertu de cette liberté que l'on s'explique pourquoi l'humanité, dans son enfance, a imaginé au lieu de penser; c'est en présence de ce pouvoir merveilleux, que l'on conçoit qu'au XIXe siècle les intelligences les plus robustes non soumises à la discipline de la science expérimentale, nous offrent encore des solutions et des systèmes dans lesquels le possible et l'impossible, les éléments naturels et les éléments humains, la science et la poésie se trouvent confondus.

Loin de nous la pensée de mépriser la plus merveilleuse faculté de notre esprit. Nous savons bien que sans elle la science serait impuissante, car, suivant l'opinion de Liebig, le savant qui n'a pas les conditions de l'artiste ne peut faire avancer la science. Mais si l'imagination est un instrument sans pareil pour constituer la science et l'inspirer, il serait absurde de donner à ses créations spontanées ou capricieuses la même valeur qu'à ses révélations contrôlées par l'expérience. Notre objet pour le moment, n'est autre que de fixer l'attention de nos lecteurs, sur la grande latitude du libre arbitre dans les régions de la poésie, et la poésie embrasse bien des matières qui semblaient hors de son empire.

Par rapport aux questions de l'activité humaine il faut tenir un compte sérieux de l'imagination puisqu'elle excite le sentiment, et comme nous l'avons déjà démontré, le sentiment est le moteur par excellence de notre travail.

Il y a mieux. L'imagination stimulant nos facultés affectives et éntretenant en nous le goût du merveilleux, exerce une action éminemment utile et salutaire: elle nous inspire l'amour du beau et par là nous sépare des intérêts positifs pour nous faire vivre dans une atmosphère plus pure où fleurissent la bienveillance, la générosité, le dévouement, la pitié, la constance, l'espoir et le courage. Ne nous trompons pas nous-mêmes, en voulant devenir par trop pratiques : Autour du fini que nous connaissons, il y a partout un infini que nous ne pouvons connaître. La science épuisera peut-être un jour ce fini; l'imagination, qui enfante le merveilleux, trouvera perpétuellement un espace ouvert à son activité. La science aura beau faire des conquêtes, son domaine ne sera jamais qu'un point au milieu de cet autre domaine incommensurable que l'auteur des choses a offert à notre fantaisie.

Il est tellement vrai que l'imagination influe sur le sentiment, et le sentiment sur l'organisme que la défaillance imaginaire est une véritable phthisie morale. C'est pour cela que Hippel a appelé l'imagination « le poumon de l'âme. »

Quand c'est le sentiment qui excite l'imagination, l'être ne raisonne plus, la seule lumière qui le guide est la fantaisie, et nous pouvons dire en toute exactitude que « l'imagination est l'intelligence du sentiment. »

Néanmoins, répétons-le encore ; comme notre but n'est que modestement scientifique, nous devons remarquer que notre libre arbitre si fécond pour entourer notre existence d'appâts, de séductions, de chimères, est excessivement restreint quand il s'agit de modifier les lois de la nature ou d'entraver pour longtemps notre développement. Les éléments inévitables de notre être, nos besoins, nos désirs, nos passions, sont autant de forces mystérieuses qui nous obligent, bon gré mal gré, à progresser. L'œuvre de la civilisation peut se comparer à la végétation d'un arbre dont nous sommes les feuilles. Figurez-vous que ces feuilles aient assez d'initiative pour prendre la position voulue, pour changer de situation sur les branches, pour accepter ou refuser leur séve, ou pour se détacher violemment de l'ensemble. Nous pourrons comme elles regarder au ciel ou vers la terre, nous nuire avec entêtement ou nous suicider finalement ; mais les forces fatales qui régissent notre activité feront pousser des fleurs et des fruits aussi longtemps que l'humanité existera sur cette terre, et que la Terre jouira, dans notre système planétaire, des conditions de productivité, de lumière et de chaleur dont elle a joui pendant quelques centaines de siècles.

II

DE LA LIBERTÉ DANS LA SATISFACTION DE NOS BESOINS.

En exposant les principes de l'activité humaine, nous avons dit que les animaux, en général, étaient des machines animées. La raison pour laquelle ils le sont principalement, c'est qu'ils possèdent un instinct régulateur qui ne leur permet pas de satisfaire leurs besoins hors de la mesure convenable à leur conservation et à leur fonctionnement.

L'homme jouit sous ce rapport d'une certaine liberté. Sa nature demande une mesure fixe, un ordre constant et des époques déterminées dans la satisfaction de ses innombrables besoins pour que sa conservation soit parfaite et son développement régulier et sûr, mais il est libre de se soumettre aux rudes leçons de l'expérience ou de s'y opposer par mille moyens. Donc, il est en son pouvoir de commettre, et il com-

à chaque instant, à son préjudice, des écarts
re les lois naturelles.

s médecins vous diront à quelles maladies, à
s dangers l'homme s'expose dans l'ordre physique
ıd il n'obéit qu'à ses appétits ou à ses passions.
ces dangers ne menacent pas les individus seule-
t. Tel peuple doté par la nature d'excellentes con-
ns de vie et de prospérité, peut disparaître de
toire s'il se livre à la débauche. Le peuple ro-
ı, le dominateur du monde ancien, fut vaincu
ôt par ses vices que par ses ennemis, et personne
ıore les affreuses conséquences que l'abus de cer-
s boissons occasionne, parmi des classes entières
ord de l'Europe, sur l'économie du cerveau.

absence d'une morale personnelle pervertit la
nté, rend le travail répugnant et retarde le pro-
. Le libertinage est l'ennemi de la liberté.

êmes dangers, quoique plus transcendantaux en ce
concerne l'initiative spirituelle. Ici, également,
pouvons nous tromper par ignorance ou par
ersion de la volonté. Il est vrai que nos erreurs
tuelles ont une sanction pénale naturelle comme
appétits charnels; tôt ou tard la punition, la
leur nous ramènent au bon chemin; mais cette
tion n'est pas si évidente, il faut des années, des
es même pour s'apercevoir de l'écart, et l'histoire
démontre que quelques-unes de ces erreurs
mises par l'humanité lui ont coûté des souffran-
terribles et des torrents de sang. Pour arriver où
s en sommes, le catalogue des hécatombes a été

bien long, la liste des déboires immense, et aujourd'hui même, le nombre est grand des rêveurs passionnés qui retarderaient le progrès de la civilisation s'ils réussissaient à substituer leurs systèmes imaginaires à l'organisation naturelle, s'ils avaient la force et le pouvoir de remplacer les harmonies qui émanent de notre être par le désordre de leurs délires.

De quelle manière les hommes peuvent-ils retarder intellectuellement le développement progressif de la civilisation, de la science et de la morale?

La réponse à cette question se déduit de la révolution qui s'accomplit dans toutes les branches de l'activité humaine, depuis Bacon et Galilée. La voici: C'est en abandonnant la méthode naturelle dans l'étude de la création, en oubliant que cette méthode nous fut imposée par notre nature, en donnant la préférence aux fantômes créés par notre fantaisie sur la réalité, en imaginant ou rêvant au lieu d'observer, d'induire, de deviner patiemment et de contrôler toutes nos hypothèses.

Certes, l'imagination joue un rôle de premier ordre même dans la méthode expérimentale. Comme nous l'avons indiqué quelques lignes plus haut, elle est notre faculté créatrice et, sans elle, point d'induction possible, point de théories générales. Elle doit s'assujettir, néanmoins à la discipline du bon sens. Aussitôt qu'elle refuse le frein de la raison, elle nous entraîne dans son essor vers la région des chimères.

Admirablement souple pour s'adapter à n'importe quel état physique, intellectuel ou social de l'espèce

humaine, elle supplée la vérité dans l'esprit du sauvage ou de l'homme policé, et ses fictions, pleines de poésie et de chaleur, flattent notre faiblesse et séduisent notre sentiment. On ne doit pas s'étonner par cela même, que les dogmes les plus sublimes, que les grands systèmes de philosophie renferment tant d'hypothèses gratuites, et ressemblent si bien à de magnifiques poëmes. Ils ont pu suffire pour entretenir l'ardente curiosité de l'esprit de l'homme dans sa jeunesse ; ils ont bien certainement soutenu et retrempé son enthousiasme et son courage dans l'adolescence ; ils ne répondent déjà plus aux exigences de l'âge mûr et tendent à nous fourvoyer en nous éblouissant.

Pour satisfaire nos besoins intellectuels il n'existe qu'une méthode. Heureusement tous les peuples commencent à la suivre dans l'étude de l'Univers, de ses lois et de ses créatures : observer, imaginer, induire, juger, expérimenter et formuler.

Pour déterminer la mesure dans laquelle nous devons satisfaire nos besoins affectifs, pour aimer sincèrement, mais ardemment la beauté et la bonté, le meilleur moyen sera de nous créer un idéal de perfection et de nous efforcer de réaliser ce type dans notre personne.

C'est là l'utilité et la nécessité de ces travailleurs qu'on nomme *moralistes*.

Ne perdons pas de vue un seul instant les dangers auxquels nous exposons la sainte cause de toute l'humanité quand nous ne sommes pas bien éclairés sur l'usage à faire de notre liberté et de notre initiative.

Rappelons-nous aussi que nos écarts et notre opposition ne signifient pas la moindre chose vis-à-vis des lois fatales de notre développement, et que nos vices, nos erreurs, nos passions ne peuvent nuire qu'à nous-mêmes. Agissons comme bon nous semblera : le mal n'est qu'un bien en préparation.

Le mal nous atteindra ou atteindra peut-être nos fils : le bien se réalisera quand même et sera le partage des générations séparées de notre temps et de nos cœurs. L'inaction seule produit la perversion.

L'action des causes que nous venons d'indiquer donne lieu à l'apparition des besoins factices qui sont des stimulants passagers de notre activité, mais qui ne contribuent pas à notre perfection. Une foule d'intermédiaires ou d'industriels travaillent et vivent pour satisfaire ces besoins, quoiqu'il soit fort douteux que leurs efforts rapportent aucun bénéfice à la société en général. Ceux qui s'inquiètent pour l'avenir de certaines industries futiles ou de mauvais goût, ne voient pas que le cœur humain contiendra toujours assez de désirs honnêtes, raisonnables et légitimes pour donner de l'aliment au travail.

La question ne sera jamais de supprimer les goûts, mais de les épurer. Plus les idées de vérité, de beauté, d'utilité et de bonté se confondront dans une seule conception harmonique, moins les écarts de tout genre, grands ou petits, retarderont le développement constant, facile et régulier de l'être dont le destin est de devenir moral.

III

DE LA FORCE ET DE LA FRAUDE

Dans le monde que nous habitons, l'égalité absolue est un mythe. De même qu'on ne peut trouver deux feuilles d'arbre identiques, de même, et à plus forte raison, il n'y a pas deux hommes égaux en tout.

Entre les innombrables différences qui existent parmi les individus, quelques-unes sont fort considérables au physique comme au moral. L'hercule robuste et énergique défie les Adonis beaux, mais efféminés; les Ulysse intelligents et sagaces trompent les Ajax et les Achille, ou stupides ou crédules.

C'est de cette force et de cette audace, de cette finesse et de cette mauvaise foi que nous voulons parler dans la présente dissertation; ce sont les écarts et les perturbations qu'elles provoquent dans la marche du développement des sociétés que nous avons l'intention d'énumérer.

La transmissibilité de l'effort physique du travail est si évidente d'elle-même, que l'homme primitif, dès qu'il ressentit la fatigue, chercha autour de lui quelqu'un qui travaillât à sa plaee. Il vit à côté de lui un être plus faible et plus doux, incapable de lui résister, et il commença par abuser de sa force. La triste condition des femmes, chez les sauvages les plus ignorants, est un fait dont témoignent tous les voyageurs anciens et modernes.

Quant l'état social progressa et que les besoins furent plus nombreux, la guerre mit entre les mains des vainqueurs des femmes et des enfants captifs et on les fit travailler pour la famille ou la tribu.

Dès lors les hommes comprirent tous les avantages de s'affranchir des labeurs manuels domestiques : ils épargnèrent la vie au vaincu, et l'esclavage devint une institution et fut un progrès. C'est ainsi que le sentiment humanitaire de la compassion naquit dans le cœur de l'homme. A ce point de vue, Aristote avait raison en disant que l'esclavage était une loi de la nature. Il a été le premier pas, le plus pratique et le seul possible alors, pour inaugurer la division et l'évolution du travail humain, évolution qui était appelée à produire les merveilles et la liberté dont nous jouissons.

Le développement de l'agriculture et le nombre croissant des besoins des hommes accrurent la nécessité de l'esclave, et à la fin on le considéra comme une machine animée, comme une chose que l'on pouvait vendre, acheter, donner ou léguer.

Mais l'esclave était homme; il obéissait aussi aux mêmes lois naturelles que son maître. L'affranchissement de la fatigue corporelle était pour lui aussi un penchant irrésistible en même temps qu'un beau rêve. Il y avait, par exemple, dans chaque famille libre, douze ou vingt femmes destinées à moudre le blé pour le pain de chaque jour. Un esclave qui avait compris le rôle de l'âne dans la création imagina un moulin grossier, et comme la machine faisait gagner du temps et facilitait la jouissance, le maître ne se douta pas que c'était un commencement de rédemption et une attaque directe contre son droit de propriété sur ses esclaves. Le moulin fut adopté sans soupçon, et par le fait, il fut *possible* de rendre la liberté à douze ou vingt pauvres femmes.

Depuis ce jour le même fait s'est reproduit à l'infini. On oblige un philosophe à boire la ciguë, on crucifie un moraliste divin, on brûle un savant qui explique les phénomènes de la nature, et on ne s'inquiète pas des inventions matérielles, on les applaudit même, parce qu'elles augmentent les jouissances des heureux, sans comprendre qu'au bout du compte, ce sont les conquêtes sur la matière qui provoquent la transformation de l'activité humaine et qui assurent le triomphe, *en le rendant possible*, des maximes du philosophe, de la morale du crucifié, et de la science du savant. Sublime harmonie! quand tous les hommes te comprendront-ils assez pour ne chercher le remède à leur malaise que dans la connaissance des lois inflexibles, quoique fécondes, de la nature!

Impossible de narrer dans un petit livre bien modeste les luttes de la force contre le progrès. Il suffira de dire qu'après bien des inventions et surtout après celle de la poudre et des armes à feu, la force se trouva vaincue par l'intelligence, — autre substitution du travail animal par le travail animique, — et de nos jours celui qui emploie la force pour s'emparer de la personne, du travail ou des biens d'autrui est appelé *voleur* et considéré comme un criminel, excepté dans les entreprises collectives de peuple contre peuple. Dans pareil cas, on nomme encore le crime, *gloire*, et la spoliation, indemnité de guerre.

Ayons confiance dans l'avenir. La science et les progrès matériels modifieront grandement ces restes de barbarie; les coups de canon deviennent chers. L'impossibilité de payer tant de belles machines destructives, tant de navires cuirassés, sera l'argument irrésistible en faveur des discussions amicales. Il faut que l'Europe se ruine avant de raisonner. La douleur, toujours la douleur, si nous voulons progresser. Le *mal* guerrier n'est que le *bien* de l'entente amphictyonique *en préparation*.

La fraude, cet autre abus de la supériorité des uns sur les autres, est bien autrement à craindre. Admise dans l'organisme des institutions inviolables pour dominer les passions les plus féroces; employée par le commerce à toutes les époques pour augmenter le gain du plus sagace; seule arme valable du faible contre le fort, il n'existe qu'un moyen de la combattre : celui d'apprendre à tous les hommes ce qu'il leur convient

de savoir pour n'être point trompés, celui de les convaincre par la science du profit qu'ils doivent tirer en définitive de la morale.

Malheureusement l'empire de la fraude est loin de s'affaiblir autant que celui de la force. Protée aux mille formes, quand les attaques des moralistes la chassent d'un point, elle en occupe un autre; quand elle est démasquée sous un déguisement, elle en revêt un autre opposé et même plus invraisemblable. La piété ou la cupidité, le patriotisme ou l'égoïsme, sont exploités tour à tour par cette exagération, ou plutôt par cette dépravation d'une des plus précieuses garanties de notre nature. En effet, l'inviolabilité de notre pensée et de notre sentiment, la sainte liberté de la conscience, demandent la possibilité de cacher derrière un voile impénétrable nos idées et nos affections. Cela équivaut à la faculté de manifester, ou non, aux autres ce que nous entendons être la vérité dans chaque cas. Cette sauvegarde précieuse contre toute tyrannie extérieure, peut se convertir, grâce au libre arbitre, en une arme prohibée pouvant nuire à nos semblables. Les perfectionnements introduits dans la législation, l'organisation de la police sociale et surtout l'illustration croissante des citoyens, ont beaucoup amoindri les perturbations causées par la fraude dans le développement des lois naturelles. Elles existent, néanmoins, et au siècle où nous vivons, elles obscurcissent souvent les notions les plus claires d'équité ou de justice.

C'est notamment sur les principes de l'association que l'effet désastreux de la fraude se fait sentir.

Sous le prétexte des travaux gigantesques modernes et abusant du crédit sans lequel ces travaux seraient impossibles, des hommes fort habiles, il est vrai, ne se sont pas distingués toujours par leur moralité ou leur bonne foi. On a même vu de grandes fortunes individuelles amassées aux dépens de l'épargne des producteurs, et les pouvoirs publics ont fermé quelque peu les yeux pour ne pas entraver l'élan de cette époque si active. Il y a du mal, certainement, dans tout ceci, mais ce mal est encore un bien en préparation. L'humanité n'est jamais parfaite et notre liberté morale nous coûte des sacrifices avant de toucher au vrai.

En résumé, la force et la fraude sont deux manifestations, nous ne dirons pas de la perversité humaine, comme le veulent certaines écoles, mais de l'élasticité des lois subjectives de notre nature. Nécessaire pour le développement libre de l'individu et de la société, cette élasticité devient nuisible et dangereuse lorsque l'homme méconnaît l'utilité de la morale et ne respecte pas le droit d'autrui. Les conquêtes sur la nature ont refréné la force dans les pays civilisés, mais la fraude se pratique encore partout sur une échelle fort étendue, et ne disparaîtra lentement du monde que par le perfectionnement progressif des institutions sociales et lorsque les hommes se persuaderont de la profondeur de la parole de Franklin que nous avons déjà cité : « Si les fripons savaient ce qu'ils gagneraient à être honnêtes, ils le seraient par friponnerie. »

Jules Simon raconte, dans son bel ouvrage *le Travail*, ce que M. de Metternich disait à un jeune diplomate

français : « Savez-vous quel est le dernier mot de la » politique? quel est le secret, l'unique secret de la » grande politique? C'est la morale. »

Tout ce que nous avons dit dans ce livre prouve que si elle n'est pas le dernier mot en toute chose, elle est du moins nécessaire à l'activité humaine quand on désire ne produire que des satisfactions pures et harmoniques, quand on veut fuir le mal et atteindre le bien-être et la liberté.

Remarquons, pour terminer, l'énergie irrésistible des lois de notre développement et la nécessité pour l'homme de leur obéir. En voyant le triste spectacle que la force et la fraude ont provoqué maintes fois dans le cours de l'histoire, on aurait le droit de desespérer du progrès et de dire que ces deux fléaux avaient détruit à tout jamais la fraternité et la justice. Cependant les dominateurs eux-mêmes, cédant à l'impulsion de leur nature, ont augmenté leurs exigences, multiplié leurs caprices en raison directe de leur pouvoir; ils ont fait travailler les opprimés et stimulé l'évolution du travail, de telle sorte que l'expansion des besoins immatériels, l'énergie des outils et des machines spirituelles qu'il a fallu créer pour satisfaire les puissants, ont fini par mettre la force entre les mains des plus humbles. Ce qui paraissait éternel s'écroule; un pas a été fait, et la nécessité pousse le genre humain à faire encore un autre pas.

Les passions, le sentiment effrené des classes appelées à jouir, ont toujours été et seront toujours le meilleur stimulant en faveur de l'affranchissement des classes qui travaillent. — Encore une harmonie sublime !

IV.

HÉRÉDITÉ ET RELATIVITÉ.

Une autre source de bien des écarts dans l'accomplissement de la loi naturelle, qui est la loi de justice, c'est la position sociale occupée par chaque homme relativement à ses semblabes, soit par l'effet de sa naissance, soit par une multitude de causes émanant de l'organisation des sociétés en tant que création humaine. L'élément contingent, aléatoire, capricieux même, entre pour beaucoup dans l'histoire individuelle; il prédomine souvent dans la vie de l'individu, tandis que, dans la vie collective, dans l'histoire de l'humanité, c'est la fatalité ou la nécessité qui règne presque sans rivale.

Comme conséquence logique de la vie en société, la personnalité sociale de chaque citoyen se compose de deux parties dissemblables. Il y a sa personne, ses talents, ses vertus et les moyens qu'il possède pour faire valoir son activité. Sa personne, son travail (dans le sens que

nous avons expliqué) et les fruits de son travail ou sa fortune, constituent sa personnalité sociale. Une de ces parties est périssable, disparaît à sa mort; l'autre est plus permanente et dure longtemps après qu'il a disparu. A qui doit appartenir la partie permanente de lui-même, socialement parlant, quand il n'est plus de ce monde?

De son vivant, évidemment, il avait le droit d'en disposer. Aura-t-il ce même droit à sa mort ou après sa mort?

Nous n'avons pas la prétention de traiter ici des questions aussi graves, mais uniquement d'indiquer de quelle manière le sentiment libre et spontané peut être cause de perturbations dans la réalisation de la loi naturelle et quel est le seul moyen mis à notre disposition pour corriger ou amoindrir ces écarts.

Un enfant imbécile et paresseux peut hériter de son père une somme d'utilités, telle que la satisfaction de ses besoins et de ses caprices lui reste assurée pendant son existence. Quoique l'on dise, il y a dans ce fait quelque chose de révoltant au premier coup d'œil : il choque et choquera toujours ce sentiment d'équité, introduit dans la conscience du plus grand nombre, qu'un fainéant méprisable possède, du jour au lendemain, ce qui manque à des travailleurs fort dignes, après bien des efforts et des déboires. Si l'on ne s'arrête qu'à ce que l'on voit de suite, on conclura que le principe héréditaire est inique; si l'on cherche ce qu'on ne voit pas, on se convaincra qu'il est fondé et excessivement convenable.

D'abord presque tous les travailleurs ne se contentent pas d'une modeste fortune par une raison de sentiment : parce qu'ils ont quelque être aimé pour lequel ils continuent à travailler même après avoir assuré leur propre avenir. Leur sentiment surexcité par la crainte de ce que pourra devenir cet être aimé ne se trouve jamais à l'aise. Le désir de mettre la personne qu'ils aiment à l'abri de tout malheur est le stimulant qui crée des capitaux dont ils n'ont pas besoin personellement. On peut dire avec une grande exactitude que si cette personne n'existait pas, la fortune publique ne serait pas augmentée par la création de valeurs due au sentiment qu'elle inspire. Donc elle contribue directement à la production d'une richesse qui n'existerait pas sans elle; donc elle a en quelque sorte un droit à la posséder.

Ceci est d'autant plus équitable que la société a le plus grand intérêt à provoquer, exciter et conserver les stimulants les plus énergiques de la production. Que l'héritier d'une fortune créée se nomme Jean ou Pierre, cela est bien indifférent pour la collectivité en général. Les riches ne sont en définitive que les administrateurs des utilités onéreuses accumulées. Leur devoir est de les conserver. S'ils les mettent en circulation et les augmentent, ils sont non-seulement administrateurs et, comme tels, ils rendent service à la communauté, mais encore ils deviennent producteurs et méritent autant de considération que le reste des travailleurs. S'ils gaspillent leur fortune, c'est une distribution plus ou moins préjudiciable dont ils sont

punis par le fait même. Ce n'est que dans le cas d'une destruction de richesse sans raison et sans objet, qu'on aurait le droit de limiter la faculté du propriétaire ou du capitaliste à disposer, comme bon lui semble, de la part externe de sa personnalité.

Mais la société qui n'a pas d'intérêt direct à ce qu'un individu soit riche plutôt qu'un autre ; la société dont le seul intérêt est qu'il y ait dans son sein le plus grand nombre possible de capitaux ; la société, disons-nous, trouve instinctivement de grands avantages à respecter le sentiment chez ses membres, jusque dans ses manifestations les plus bizarres. Elle comprend que c'est le sentiment qui crée plus que toute autre force ,et en respectant ses caprices d'outre-tombe, elle rend hommage à l'élément le plus puissant du travail producteur.

Pourquoi donc les hommes, qui se disent scientifiques, n'ont-ils pas reconnu le rôle du sentiment dans la production et dans la distribution de la richesse ? pourquoi s'obstinent-ils à le confondre avec la morale ou à croire que ses productions forment une classe à part, régie par des principes autres que les principes harmoniques du travail humain ?

En attendant que les idées vraies fassent leur chemin, remarquons comment le sentiment aveugle ou corrompu provoque des écarts dans l'accomplissement de la marche naturelle ; écarts qui revêtent les caractères de l'injustice.

L'égoïsme ignorant des pères fournit aux adversaires du capital et de la propriété leurs armes de meilleure

trempe. Ils ne songent qu'à léguer à leurs enfants *un* et tout au plus *deux* des éléments du travail. Leur grande ambition est la richesse matérielle. Ensuite ils acceptent comme complément la richesse intellectuelle jusqu'à un certain point. Pourvu que leurs héritiers soient riches en or et connaissent les rudiments des sciences, pourvu qu'ils possèdent les moyens de se défendre individuellement dans la lutte pour la vie, cela leur suffit. L'élément sentimental est un accessoire digne d'être cultivé comme matière de jouissance, et la morale personnelle peut être acceptée aussi longtemps qu'elle sert à la conservation des forces pour jouir plus ou pour mieux jouir. Mais quant à la morale de relation, quant à l'art de régulariser ou de maîtriser le sentiment afin de maintenir l'harmonie de la vie collective, la plupart des hommes se contentent d'obéir à des règles casuistiques, non fondées sur les principes scientifiques de leur être, à des notions en guerre avec les principes naturels de la société humaine, à des pratiques qui blessent bien souvent les sentiments les plus délicats de leurs co-associés. Une charité offensante pour ceux qui en sont l'objet, une aumône dégradante, telle est la panacée recommandée par la fausse religion et suggérée par la paresse.

Si l'on veut mettre un terme à cet état de choses, si l'on désire calmer les haines produites par de criantes injustices, qui ne sont en réalité que des écarts à la loi d'harmonie, commis inconsciemment dans les ténèbres de l'ignorance, il est nécessaire de faire la lumière, beaucoup de lumière et il est certain qu'aussitôt que

les hommes se persuaderont qu'ils ont intérêt à maîtriser leur passions (soit leur sentiment surexcité), ils disposeront de leurs biens sans perdre de vue la justice, et leurs efforts tendront à rendre leurs héritiers dignes des faveurs de la fortune.

C'est la seule manière d'adoucir les offenses inévitables faites par le hasard ou le sort aux victimes de la relativité sociale.

Les obstacles que nous offre la nature extérieure doivent s'aplanir par nos efforts personnels, mais les obstacles qu'une organisation sociale oppose à nos efforts ne peuvent disparaître que moyennant le bon concours des associés, et la parfaite connaissance de la vérité. Ce concours demande vis-à-vis des autres une contrainte consciente et éclairée, et toute contrainte est un sacrifice qui ne se fera pas si la volonté n'est pas assez forte et assez droite pour l'imposer.

Donc la formation des caractères est tout aussi importante que l'instruction ou que la richesse.

Donc, le bien-être d'un peuple exige le développement harmonique de tous les éléments de l'être individuel: le corps, le cerveau, le cœur, — la santé, l'intelligence, le sentiment.

Donc la morale est le résultat fatal de l'évolution ou du progrès et ceux qui condamnent la civilisation prétendent obtenir le fruit en supprimant l'arbre.

Plaignons leur cécité.

V

DES ÉCARTS CAUSÉS PAR LA DIVISION DU TRAVAIL.

La séparation des occupations, c'est-à-dire la division du travail à son point de vue plus général et plus philosophique, est encore une cause de perturbations dans l'accomplissement de la loi naturelle. Elle est aussi l'œuvre de l'homme, et, comme telle, imparfaite.

Inutile de faire l'histoire de la division du travail social. Tout le monde la connaît. Dans les premiers temps, quand les conquêtes sur la nature et sur nous-mêmes étaient à peine commencécs ; quand il y avait une somme immense de travail à faire ; quand il fallait des paroxysmes d'énergie pour rompre la marche, les plus forts dirent aux plus faibles : « A » vous de travailler, à nous de jouir. » Mais en disant cela, en prenant à leur charge la direction du travail social, ils ne se doutaient pas qu'ils allaient travailler

aussi, qu'ils devaient faire tous les efforts intellectuels et une grande partie des efforts affectifs.

Les pontifes mêmes de la fraude ont exécuté à leur insu un travail nécessaire.

Notre but est plus modeste. Laissant de côté le point de vue historique, nous allons nous occuper des questions d'actualité.

Combien de personnes placées par le sort dans une position contraire à leurs aptitudes, n'arrivent jamais à faire pour eux-mêmes, ou à produire pour la société, tout ce qu'ils seraient capables de faire et de produire s'ils se trouvaient dans une position conforme à leurs talents! combien de noms restent obscur set inconnus qui seraient célèbres si le hasard avait placé les intelligences qui les portent dans un centre d'action en harmonie avec leurs penchants! Tel homme qui serait devenu un grand mécanicien, meurt après avoir cultivé la terrre fort médiocrement; tel autre appelé par la nature à être un botaniste ou un physiologiste de premier ordre, passera son existence à lutter sans fruit contre les difficultés qu'il trouvera dans la pratique du droit.

Le caprice d'une mère, les intérêts de famille fourvoient à chaque moment la jeunesse dans des sentiers stériles, et le hasard réserve exceptionnellement de brillantes destinées à un talent qui aurait passé inaperçu par tout le monde sans une circonstance fortuite. Les idées des personnes qui entourent les enfants, et surtout celles de leurs mères, contribuent le plus souvent à déterminer la carrière qu'ils suivront un jour. Ce

choix est l'origine de la division du travail social. S'il est d'accord avec les aptitudes de l'individu, la loi de notre développement s'accomplira avec plus de facilité; s'il contrarie les qualités personnelles de l'enfant, la discorde, le doute et l'indolence s'empareront de son esprit et de son corps.

Pour peu que l'on observe les conséquences de notre organisation sociale, on sera étonné de voir le nombre incalculable d'obstacles que nos mœurs, et nos habitudes opposent au progrès. Dans l'impossibilité d'en faire le catalogue, nous n'indiquerons qu'une seule division du travail qui est en vérité fondamentale, mais qui a été jusqu'ici bien malheureuse, comme œuvre du plus fort.

La molécule sociale, — pour nous servir de l'expression de quelques écrivains, — n'est pas l'homme isolé. C'est plutôt l'homme et la femme. Créés pour se compléter, ils diffèrent autant dans leur esprit que dans leurs corps. L'homme, il est vrai, paraît destiné par la nature à la grande production, à dompter la force et la matière, à soutenir en première ligne la lutte pour la vie ; mais à la femme après tout, incombe la charge de la production la plus importante : la production d'hommes. Elle forme leurs corps avec son sang, leur intelligence avec sa façon de penser, leurs cœurs avec les sentiments qu'elle inspire. Le caractère tient tellement à la mère, que le cachet imprimé par elle sur son enfant peut se reconnaître au dernier jour de sa vie.

Il semblerait que cette mission si noble, si particu-

lière devrait exiger des soins spéciaux et délicats dans la détermination de la part du travail à la charge des femmes ; que leur ministère sacré ne pourrait s'exercer qu'après une préparation ou une éducation des plus soignées. Quels sont pourtant les travaux exclusifs de la femme dans la société ? à quel principe obéit cette attribution ? quelle est son autorité personnelle pour remplir ses devoirs dignement ? ses droits, garantissent-ils le parfait exercice de ses devoirs ? en fixant les uns et les autres, l'homme se montre-t-il convaincu de leur importance, ou comprend il en les fixant, que l'avenir et le résultat de son activité en dépendront en grande partie ?

A l'état sauvage, comme dans les anciens empires de l'Asie ; en Grèce comme à Rome, dans le Koran comme dans la Bible, on voit bien que c'est le plus fort des deux sexes qui s'est réservé la part du lion. Nous ne parlerons pas des pays où la femme est encore une chose, une machine, tout au plus un animal préféré. Que se passe-t-il en Europe ? Est-ce que l'éducation de la femme répond logiquement à une production d'ébauches d'hommes aussi parfaits que possible dans leurs corps, dans leurs idées utiles et dans leurs caractères ? Plus les ébauches seront défectueuses, plus elles recevront de chocs durant leur existence, plus elles produiront d'écarts, même en se modifiant par ces chocs.

Certes, il y a loin de la femme païenne à la mère chrétienne ; certes, la différence entre la dame française et l'odalisque est incommensurable, mais uous sommes encore loin de donner tons nos soins au cœur et à

l'esprit de la femme en la considérant comme le producteur le plus respectable et le plus sublime. Ce n'est pas qu'on ne songe à son instruction. Au contraire, on fait des merveilles pour qu'elle sache autant que l'homme, on veut même l'identifier à lui dans les droits politiques. Est-ce bien là, la route à suivre? est-ce que chaque producteur, même celui des utilités matérielles, ne demande pas une préparation spéciale? est-ce que la façon première, la forme initiale de l'enfant appelé à devenir citoyen, ou si vous voulez, coopérateur dans le développement de l'ordre naturel, ne demanderait pas une éducation solide spéciale, mais différente de celle de l'homme?

Il nous semble qu'un producteur aussi important que la femme devrait avoir un corps robuste, un esprit éclairé par les rayons les plus purs et les plus concentrés de la science et un cœur fort dans la franchise et la loyauté. Pour obtenir la santé de son corps, il faudrait faire une révolution dans ses idées sur la mode et sur la beauté; pour éclairer son intelligence, il n'est pas nécessaire de l'instruire en vue d'exercer une profession; pour donner à son cœur la franchise et la dignité, il faudrait lui faire une position respectable et respectée dans la famille, dans la société et devant la loi.

Des deux sexes, le sexe faible en force physique et en énergie active, est le plus fort en sentiment et en énergie passive. Quand les institutions ou les mœurs l'obligent à cultiver l'hypocrisie, il devient redoutable comme obstacle au progrès et à l'accomplissement de l'évolution du travail.

En somme, la séparation des occupations, soit la division du travail social, comme dépendant de notre libre arbitre, peut entraver pour un temps le développement des sociétés, retarder l'évolution du travail humain et produire des écarts dans la marche naturelle de l'histoire. S'il est de la plus haute importance pour la production industrielle que la division du travail économique soit parfaite, eu égard à l'aptitude des ouvriers, il est immensément plus important pour la bonne réussite de l'œuvre sociale, que l'instruction et l'éducation des citoyens, hommes et femmes, soient en harmonie avec les diverses fonctions qu'ils sont appelés à remplir dans le grand atelier du monde.

VI

LES SALAIRES.

Dans l'état social actuel des peuples civilisés, le travail ou les services des ouvriers qui vivent aux derniers rangs, se paient par le salaire. L'usage de la monnaie et les relations créées par la liberté entre les citoyens d'une nation, ont simplifié l'échange individuel du travail corporel ou intellectuel de l'ouvrier, lequel l'échange contre une quantité d'argent librement débattue qu'il reçoit de celui pour lequel il travaille.

Le salariat trouve cette forme inique et prétend qu'il est traité avec une criante injustice, que la société le vole. Les ouvriers soutiennent que l'organisation actuelle doit disparaître pour faire place à une autre organisation inventée par ceux-là même qui les excitent ou les exaspèrent.

L'égoïsme des ouvriers et des entrepreneurs s'égare à propos de cette question, comme à propos de beaucoup

d'autres, et la discorde en est la conséquence. Les écarts des capitalistes et des prolétaires de la loi naturelle du travail humain, qui est une loi de justice, nuisent aux uns et aux autres. Car enfin l'organisation actuelle est le produit de son inflexibilité, plus ou moins faussée par le libre arbitre, et vouloir se passer d'elle, c'est comme nous l'avons dit déjà maintes fois, entreprendre contre la nature une lutte qui ne peut amener que le malheur de tous et en premier lieu l'anéantissement des faibles.

Puisqu'on invoque les droits, puisqu'on prétend parler au nom de la justice, appliquons les principes de la science pour savoir où est le mal et qui a tort.

La fixation du salaire étant une détermination de la volonté humaine, une condition contingente dans la réalisation du travail, il est constant que la force ou la fraude pourrait en altérer la quotité au préjudice de l'une des parties. Quant à la force, il est extrêmement difficile aujourd'hui que le capitaliste ou le salarié, puissent l'employer pour obtenir une diminution ou une augmentation dans le salaire; quant à la fraude, s'il est vrai que la loi de l'offre et de la demande favorise celui qui possède le moyen d'attendre, — le plus riche, en un mot, — il arrive aussi que les ouvriers qui vivent au jour le jour extorquent quelquefois de leur patron un salaire qui l'oblige à produire en perte, ou qu'en se réservant quelque élément de leur travail ils ne font pas, pour l'aider dans la production, tous les efforts dont ils sont capables.

En somme, l'organisation naturelle des sociétés exige

l'harmonie, et l'ignorance des hommes s'efforce de maintenir la guerre. Là-dessus, le patron perd une partie de la richesse matérielle et des jouissances qui feraient son bonheur et l'ouvrier entrave l'évolution de son travail et retarde son affranchissement. La loi économique de l'offre et de la demande, — loi qui est parfaitement exacte quand il s'agit d'échanger les produits matériels des choses, — est loin de l'être, vis-à-vis des échanges ou de la location des efforts humains, parce qu'il est toujours possible au travailleur de ne donner que la quantité et la qualité d'efforts suffisants pour justifier le salaire qu'il reçoit. Pour obtenir de lui tout ce qu'il est capable de donner, il faut qnelque chose de plus que la pression brutale de l'offre et de la demande, il faut l'échange mutuel d'un élément affectif. Le dévouement s'obtient par la justice et la sympathie.

Cette conviction commence à pénétrer dans toutes les consciences et elle est la preuve la plus concluante que le travail humain contient en outre un élément qui n'est ni la force dynamique, ni l'intelligence, que cet élément est échangeable sous une forme immatérielle entre les hommes, et qu'il est indispensable pour augmenter et perfectionner la production et aussi pour améliorer les services. La force des choses a obligé les hommes à donner une valeur aux efforts de l'intelligence; il est temps déjà de concéder aussi de la valeur aux mouvements affectifs pour faciliter l'accomplissement de l'évolution jusque dans ses dernières conséquences.

Mais en avouant que les ouvriers ont quelque droit à réclamer des concessions nouvelles, s'ils se sentent disposés

à faire l'apport de leurs meilleurs sentiments à la production, nous devons examiner aussi s'ils sont justes envers la civilisation actuelle, ou si leurs plaintes ne sont pas exagérées. Ils discutent à toute heure le salaire qu'ils touchent en francs et centimes. C'est ce qu'ils voient. Ils ne prennent jamais en compte ce qu'ils ne voient pas, ou ce qu'ils ne veulent pas voir quand ils font leur bilan avec la société. Le salaire du prolétaire, comme celui de tout travailleur, se compose *à toutes les époques historiques*, de deux facteurs : un facteur d'utilités onéreuses, d'argent ou de valeurs; un autre facteur d'utilités gratuites.

Pour se convaincre que ce second facteur a une valeur aussi appréciable que le premier, les ouvriers n'ont qu'à songer à l'évolution dont notre ouvrage n'est que la démonstration. Au fur et à mesure que la civilisation avance, la somme des utilités qui deviennent gratuites pour tous les citoyens d'une nation civilisée croît proportionnellement. Il coûtait cher au moyen âge de jouir de quelque sécurité pour sa personne et pour son bien; il coûtait cher pour travailler la nuit, traverser les rues, ou voyager; il coûtait cher pour se garantir contre la maladie ou recevoir quelque instruction; il coûtait cher et fort cher, pour ménager sa dignité personnelle et pour résister aux humiliations les plus révoltantes. Un homme capable que le hasard faisait naître manant n'arrivait jamais à se créer une fortune dont il osât disposer librement. Les aptitudes, le talent comptaient pour très-peu et l'énergie ne produisait que la ruine et la mort le plus souvent.

Aujourd'hui, le dernier des ouvriers se voit respecté dans sa personne et dans son bien ; toutes les routes lui sont ouvertes pour arriver à l'aisance, à la fortune, aux honneurs même ; s'il est habile, actif, économe, honnête, il trouvera une police pour le protéger, des tribunaux pour faire prévaloir son droit, des écoles, des bibliothèques, des musées pour s'instruire, des médecins pour le guérir, plus habiles que ceux des empereurs d'autrefois, des caisses d'épargne, des rues pavées et éclairées, des routes ; des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des télégraphes, non-seulement pour transporter sa personne et faire transporter ses désirs, comme Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon ne le pouvaient pas, mais aussi pour le garantir contre ces anciennes famines qui détruisaient des millions de ses semblables.

Il nous faudrait bien des pages pour faire le catalogue des bienfaits que les ouvriers modernes doivent à la civilisation, et des satisfactions qu'ils reçoivent outre leur salaire en argent. Ces bienfaits, ils en jouissent en commun, c'est vrai, mais ils en jouissent, et leur situation est tout autre que celle des ouvriers, il y a cent ans,

Voilà un des facteurs du salaire qui disparaît aux yeux du prolétaire, et néanmoins il est aussi effectif, aussi réel que le facteur qu'il reçoit en argent. A quoi lui servirait ce second facteur sans le premier? Calcule-t-il toutes les satisfactions dont il est en possession eu vertu de cette partie gratuite de son salaire? Non. Il ne juge que par comparaison. Il *voit* qu'il y a encore

des riches plus heureux que lui, — du moins en apparence, — et il s'appelle avec candeur la victime, *le paria* d'une société égoïste.

L'ouvrier est injuste à son tour, la jalousie l'égare. Qu'il étudie les lois naturelles de son travail et il arrivera aux conclusions suivantes :

1° Les satisfactions *illégitimes* du riche diminuent avec le progrès ;

2° Les satisfactions *légitimes* de l'ouvrier augmentent en même temps ;

3° Le salaire de tout travailleur se compose d'*utilités onéreuses*, dont la somme est proportionnelle aux efforts qu'il apporte à la production, et d'*utilités gratuites*, dont la somme s'accroît prodigieusement avec l'abondance et la sécurité du capital ;

4° Dans l'état actuel de l'évolution du travail, le problème essentiel à résoudre est de faire comprendre à tous que les efforts affectifs du cœur ont de la valeur, à décider les patrons à l'admettre, et aux travailleurs qu'ils doivent les apporter à l'œuvre commune sans rancunes, ni réserves.

N'oublions jamais que l'évolution du travail est lente et demande du temps, mais elle est sûre et fatale. Toute opposition à son accomplissement, tout écart à ses lois, produiront des retards : ils n'aboutiront jamais qu'à aggraver les maux inhérents à notre nature.

L'organisation tout humaine du salariat est transitoire, mais elle est une étape nécessaire du progrès. Avant qu'elle puisse être remplacée par une organi-

sation plus avancée, il est indispensable que la conception de la richesse soit modifiée d'accord avec les démonstrations de la science et que les ouvriers commencent par être justes envers la civilisation, en reconnaissant que leurs salaires d'aujourd'hui ne consistent pas seulement en ce qu'ils touchent, en argent.

L'homme ne vit pas exclusivement de pain, et les satisfactions que l'organisation naturelle met à la portée de l'ouvrier, constituent la part la plus importante de son salaire.

VII

LES INTERMÉDIAIRES.

On le voit bien : les dispositions les plus d'accor avec la loi naturelle, les faits les plus légitimes dans le développement de la société humaine, les phénomènes inévitables par lesquels l'évolution progressive se manifeste, ont été, sont et peuvent encore être faussés, dans l'avenir, par notre liberté d'action, par la faillibilité de notre jugement et par le penchant de notre nature à chercher des satisfactions faciles et à fuir la fatigue ou l'attente. L'avarice et l'impatience nous éloignent à chaque instant de la route que nous devons suivre.

Comme dernier exemple des écarts de notre libre arbitre, nous citerons les abus des intermédiaires, au préjudice des producteurs et des consommateurs.

Certes, les intermédiaires sont des rouages indispensables de la machine sociale. Lorsqu'ils se trouvent

bien placés, et que leurs services sont de bon aloi, ils facilitent les échanges : innécessaires ou trop exigeants, ils les entravent et les renchérissent. Ici, comme dans toutes les opérations de la vie associée, l'envie de jouir le plus possible avec le moins de peine pousse les plus sagaces à vendre comme services ce qui nuit à l'intérêt général. Ce sont peut-être des services fort médiocres rendus à la paresse ou à l'ignorance, des services incomplets que celles-ci devront payer aussi longtemps qu'elles existeront, mais leur existence est un signe des obstacles à la loi de l'évolution que l'erreur ou la perversité suscitent encore à sa marche.

La nécessité d'intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs est une conséquence de notre organisation industrielle. Ils mettent les produits à la portée de ceux qui en ont besoin en leur économisant du travail, du temps et des déboursés considérables. Ils rendent service et ont droit à une rémunération proportionnelle. Si au lieu de rendre service, ils ne font qu'entraver les échanges, s'ils abusent de la confiance dont on les honore, s'ils profitent de leur position pour s'approprier le bien d'autrui, ils rétrécissent les opérations et s'opposent au développement de la richesse.

Profitant de l'ignorance et de l'abandon du plus grand nombre, il y a dans tous les pays bien des intermédiaires qui seront supprimés par le progrès et par l'éducation. Ce ne seront plus des parasites, alors, mais des agents dont la société trouvera les services avantageux. Rien qu'en élevant la femme en vue de la mission qu'elle a reçue de la nature, il est certain que les mères de

famille feront directement et par elles-mêmes beaucoup de choses confiées aujourd'hui à des intermédiaires.

Quant aux abus des intermédiaires, qui rendent difficiles les transactions et qui nuisent à la richesse, nous trouvons au premier rang les sophistications. Les règlements de police, la vigilance de l'autorité tendent à corriger le mal, mais ils n'en éviteront qu'une partie minime si les consommateurs ne se montrent pas éclairés, actifs et inflexibles dans la défense de leurs intérêts. Pour bannir des transactions les petites spoliations qui attaquent la richesse en détail, il est nécessaire que les enfants apprennent de bonne heure la seule manière légitime de s'enrichir. La moralité ne trouvera d'assise solide pour produire ses bons effets, que quand la vraie théorie du travail humain sera connue de tout le monde.

Le mouvement de coopération, la formation des sociétés coopératives des consommateurs, prouvent que les classes les moins riches, et qui partant souffrent plus durement des abus des intermédiaires, commencent à chercher les moyens de s'en libérer.

C'est aussi à propos des intermédiaires que les plaintes des travailleurs contre ce qu'ils appellent la *tyrannie du capital*, sont plus fondées. Quelquefois les marchands abusent de leur position pour imposer aux producteurs des sacrifices qui les blessent. Leurs relations immédiates avec le public les placent en situation d'étudier et de connaître le goût des consommateurs. S'ils fournissent au fabricant des idées nouvelles, s'ils lui indi-

quent les changements et les améliorations les plus convenables dans les produits futurs, ils deviennent des coopérateurs du fabricant, créent en quelque sorte ces produits et par cela même ont un droit à se considérer comme fabricants. Mais si la création de la chose ne leur appartient pas, s'ils ne font que se prévaloir de la nécessité que l'ouvrier a d'un intermédiaire pour vendre ses œuvres et l'obligent à substituer leur nom au sien, parce qu'ils disposent d'une clientèle qu'il n'a pas, alors ils le spolient d'une richesse immatérielle qui pourrait faire sa fortune, ils commettent un acte immoral et détruisent peut-être un des stimulants le plus énergique au préjudice de la production.

M. P. Schwaeble, dans les *Etudes sur l'Exposition de 1867*, disait avec raison à la page 226 de la première série : « Mais comment se fait-il que, dans la classe 36,
» il y ait beaucoup de marchands qui soient exposants?
» Le mérite des objets exposés revient incontestable-
» ment au fabricant. De quel droit les marchands s'ap-
» proprient-ils des objets qu'ils sont intéressés à vendre
» le plus cher possible pour réaliser un gros bénéfice
» quand ils ne se doutent même pas des difficultés de la
» fabrication?...... Que cet abus signalé dans le com-
» merce de la joaillerie s'étende à tous les objets d'art,
» au commerce des tableaux, par exemple, tout naturel-
» lement nous verrons les marchands de tableaux expo-
» ser en leur nom les œuvres de nos grands maîtres, se
» les approprier, et l'esprit du siècle, déjà mercantile,
» se tournera bientôt tout entier vers le lucre, *pour nous*
» *démoraliser et nous abrutir.* »

Comme règle générale, nous pouvons dire que tout ce

qui fausse ou altère la vérité, produit le mal. Le succès, la fortune d'un individu n'est jamais une cause suffisante pour proclamer la bonté de certaines mœurs. Ce succès, cette fortune est ce que l'on voit, mais quand ils ne sont pas le résultat d'un travail productif légitime, on peut assurer que la somme de richesse détruite ou qu'on a empêché d'éclore est beaucoup plus considérable que le capital accumulé aux dépens des autres.

Nous savons bien, répétons-le encore, que dans certaines branches de l'industrie, les marchands sont à même de coopérer avec les fabricants pour perfectionner un produit et obtenir l'approbation du public ; dans ce cas-là, le marchand peut être considéré comme fabricant autant que le fabricant lui-même. C'est l'accomplissement d'une des lois de la production, — l'association des efforts matériels ou immatériels — et là-dessus nous n'avons rien à dire. Notre critique est dirigée contre l'abus dont l'accomplissement de cette loi est susceptible. Si un marchand facilite à un fabricant les capitaux ou les moyens pour mettre à exécution une bonne idée, il aura le droit de tirer de sa position tous les avantages possibles, mais jamais celui d'abuser de sa fortune pour ravir à un autre le mérite de son œuvre. Pour la même raison si un ouvrier imagine un perfectionnement dans un produit, le patron pour lequel il travaille n'aura pas non plus le droit de s'approprier le mérite de ce perfectionnement. Les ouvriers se plaignent, à tort ou à raison, de spoliations semblables, et, à ce point de vue, il faut avouer qu'un seul acte de *tyrannie du capital* fait plus de tort à l'harmonie qui doit régner dans

l'industrie que n'importe quelle exigence des prolétaires.

Dire que la propriété c'est *le vol*, c'est ne voir que les abus des intermédiaires dans les échanges. C'est prendre l'exception pour la règle, et ignorer que l'évolution qui commence avec la force et se développe avec la fraude, peut aboutir au triomphe de la morale par l'intérêt. C'est, en outre, ignorer que les échanges immatériels ont aussi, fort souvent, leur prix légitime en utilités matérielles.

Nous ne continuerons pas à signaler toutes les petites usurpations commises par ignorance de la loi morale en vertu de notre libre arbître. Notre but en indiquant les principales sources de nos écarts de la loi d'évolution naturelle dont nous avons exposé les principes dans la première partie de cet ouvrage, n'a été que de faire observer à nos lecteurs :

1° Que les lois naturelles de notre être et de l'être collectif s'accomplissent tôt ou tard aussi fatalement que les lois physiques du Cosmos;

2° Que, nonobstant, nous jouissons d'une certaine liberté dans l'espace et dans le temps, pour nous soumettre sans violence à ces lois;

3° Que l'homme peut abuser, sous sa responsabilité, vis-à-vis de lui-même, de l'élasticité des lois fatales;

4° Qu'en s'opposant à l'accomplissement graduel de l'évolution, il ne fait que retarder son bonheur parce qu'il préfère le mal au bien.

5° Que la connaissance des lois de l'évolution du

travail humain et notre soumission inconditionnelle à ces mêmes lois, est la meilleure méthode pour adoucir les maux dont nous souffrons et pour réaliser l'idéal d'une parfaite harmonie entre la richesse, la liberté et la morale.

VIII

LES DEUX DIVINITÉS.

Il résulte des principes que nous avons exposés et des perturbations de ces mêmes principes occasionnées par notre libre arbitre, c'est-à-dire par la liberté de se déterminer dont jouissent les hommes, que le drame ou le poëme de la vie sociale se brode sur un canevas inflexible tracé d'avance par une volonté suprême, quoique les couleurs, le dessin, les accessoires, tout ce qui donne de la vie, de l'animation et du charme à l'ensemble comme aux détails du tableau, soit variable et sujet aux vices, aux erreurs et aux passions de l'homme.

Le sort, la destinée des créatures dépendront donc de deux forces qui seront d'autant plus antagoniques que l'énergie individuelle méconnaîtra davantage la toute puissance de l'évolution fatale. Le jour où l'homme saura évaluer au juste sa faiblesse absolue vis-à-vis de la nature et sa force relative pour coopérer à son bonheur,

ce jour là les deux forces qui sont la source de son progrès et le moteur de ses mouvements, concourront au même but et cesseront d'être ou de paraître antagoniques. Alors, et seulement alors, le mal diminuera énormément sur la terre, les succès seront plus fréquents et la paix pourra régner entre les ouvriers de bonne volonté.

Voila pourquoi vous trouverez dès le commencement des sociétés, deux principes opposés dans toutes les théogonies, dans tous les systèmes de philosophie, dans la conscience de tous les peuples. C'est l'Ahriman et l'Ormusd de la Perse, l'Osiris et le Typhon de l'Égypte, la chair et l'âme des chrétiens, le mal et le bien des manichéens, le diable et le Dieu du moyen âge, la science et l'ultramontanisme de nos jours.

Avec les corrections de la douleur, après les conquêtes sur la nature, grâce aux connaissances positives croissantes sur l'univers, ses phénomènes et ses lois, la lutte entre ces deux principes a revêtu peu à peu des caractères moins terribles et moins irréconciliables. On s'est aperçu dans le cours des siècles que le bien augmentait et que le mal diminuait à mesure que l'humanité était plus savante et plus morale, c'est-à-dire, à mesure que son intelligence se développait et que son sentiment se soumettait à la loi modératrice de sa force. Enfin nous sommes en état de reconnaître l'origine d'un antagonisme qui peut et doit disparaître *par le seul effet* de notre volonté.

Oui, il a existé et il existe encore deux divinités qui se disputent l'empire de la planète. L'une d'elles

est une vraie divinité, toute puissante et prévoyante : l'autre est une divinité factice, en révolte contre la première en vertu de son ignorance et de son orgueil. La première peut s'appeler Nature, Providence, Dieu, aucun nom n'est trop noble pour exprimer sa supériorité et sa force ; la seconde est simplement le libre arbitre de l'homme que l'imagination a personnifié dans une divinité rivale, un principe ontologique ou un ange déchu.

Au lieu de se montrer reconnaissant à la divinité suprême pour tous ses bienfaits, au lieu de reconnaître sa paternelle sollicitude dans la création de tant de sensations délicieuses qui n'existent qu'en lui et pour lui, au lieu de se soumettre volontiers au doux joug d'une loi d'amour et d'harmonie, l'homme, se sentant libre, se mit à contrarier les lois de sa nature parce qu'il les ignorait totalement. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle qu'il a commencé à s'apercevoir de la vérité. La nécessité la plus impérieuse dans l'état des sciences modernes, c'est de réaliser un aphorisme vieux de deux mille ans : *Nosce te ipsum*, connais-toi toi-même. Jusqu'à présent l'esprit et la matière étaient deux choses que l'on pouvait séparer. Peut-on les séparer aujourd'hui quand on se propose de faire de la science, et surtout de la science propre à gouverner les peuples ?

Les créations de la fantaisie suffisent aux enfants : devenus des hommes, il leur faut la certitude de la vérité. Or, les travailleurs européens sont parvenus à l'âge viril.

Jamais ils ne pourront nier qu'il y a dans ce monde

des récompenses pour certaines actions et des punitions pour d'autres, qu'il existe, partant, une loi de responsabilité, et que chaque individu est, jusqu'à un certain point, le fauteur de son bonheur ou de son malheur. Les caprices du hasard atténuent beaucoup la responsabilité individuelle, comme ils ont pu jusqu'à présent atténuer la responsabilité collective, car l'individu ne peut souvent lutter contre les circonstances adverses du lieu, du temps, de la famille ou de la société où il est né, et les nations ne peuvent devancer leur siècle, ni supprimer la lente fermentation du temps. De même qu'il est impossible à l'individu de corriger pendant sa courte vie les erreurs dont il peut être victime, de même un peuple est toujours sujet aux préjugés de ses voisins.

Dans les deux cas, l'individu, comme la collectivité, trouveront le meilleur refuge contre les injustices du sort dans leur grandeur morale. Leur volonté retrempée dans les plus nobles et les plus purs de leurs sentiments, leur permettra d'opposer toute l'énergie de ce moteur humain aux contigences inévitables de tout développement graduel et lent.

L'homme est soumis *par nécessité* aux lois de son essence ; il doit l'être aussi *par conscience* aux lois primordiales, s'il veut se développer dans l'harmonie et non dans la discorde, dans le bien et non dans le mal; mais pour cela il faut que sa conscience s'éclaire sur l'état des choses à son égard, il faut qu'il comprenne les avantages de sa soumission à l'ordre naturel afin de pouvoir accepter librement les lois humaines fondées

sur la morale. La liberté de l'homme est loin d'être absolue. Elle est circonscrite au contraire dans le cercle de la nécessité, dont le rayon est l'étendue de son libre arbitre. L'empire des forces permanentes et invariables s'étend jusqu'aux confins de l'univers ; la volonté de l'homme est absolue seulement dans le cercle fort restreint de la nécessité. Aussi longtemps qu'elle ne sort pas de ce cercle, elle coopère à l'œuvre universelle et l'homme forme partie de la divinité toute puissante, prévoyante, harmonique et sublime. Aussitôt qu'elle dépasse la circonférence de ce cercle, l'homme devient un élément destructeur, hétérogène, antagonique, il souffre, dépérit et s'anéantit.

La petite divinité fille du libre arbitre et de l'ignorance joue son grand rôle sur la planète qui n'est qu'un point dans l'espace : la grande divinité, la divinité incréée, réduit fort doucement ce rôle à l'exercice de l'amour entre toutes les créatures, à la jouissance suprême de toutes les manifestations du bon, du vrai et du beau.

La première de ces deux divinités se sert de notre imagination pour nous subjuguer : la seconde se révèle dans la science.

Laquelle des deux méritera désormais de notre part un culte sincère ?

« Après tout, — comme nous dit Fénelon, — la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses *qui sont le fondement de la vie humaine.* Toutes les grandes affaires roulent là-dessus. »

TROISIÈME PARTIE

APPLICATIONS

TROISIÈME PARTIE

APPLICATIONS

I.

LA LIBERTÉ ET LE PROGRÈS.

Après avoir exposé les principes scientifiques ou naturels de l'activité humaine, nous sommes en mesure d'en faire quelques applications aux problèmes de l'économie politique et des sciences sociales en général.

Commençons par dire ce que c'est que la liberté et le progrès, d'après les déductions rigoureusement logiques des axiomes et vérités contenus dans les deux premières parties de cet ouvrage. De cette manière, nos applications seront le développement des démonstrations offertes à nos lecteurs.

Il est évident que l'homme qui ne peut satisfaire un de ses besoins, ne peut pas se dire complétement libre; aussi longtemps qu'il rencontre des obstacles qui l'em-

pèchent de se sentir à l'aise, sa volonté se trouvera contrainte; donc la liberté consiste dans la faculté de satisfaire tous ses besoins physiques, intellectuels et affectifs, dans la mesure convenable au développement de son être. Car si cette mesure n'est pas remplie convenablement, l'homme sera soumis au plus dangereux esclavage, celui de ses appétits, de ses erreurs et de ses passions.

Pour bien comprendre toute la portée de cette définition, examinons-la, sous le point de vue de chacune des trois classes de nos besoins.

En ce qui concerne les besoins physiques, si l'homme ne peut travailler librement pour se procurer la nourriture, le vêtement et l'habitation qui lui sont nécessaires, et pour se garantir contre le dépérissement et la maladie; s'il ne lui est pas permis de changer de lieu ou de se reposer comme il lui convient, évidemment il n'est pas libre. A la vérité, comme il ne se trouve pas seul sur la planète, il doit respecter les mouvements légitimes de ses semblables; mais hors de là, tout obstacle qui limite ses efforts, restreint sa liberté.

Quant à ses besoins intellectuels, l'homme sent, comme être actif et social, la nécessité, non seulement d'observer, d'imaginer, de déduire et de juger, mais encore de transmettre ses idées à d'autres pour échanger avec eux toutes les connaissances qu'il estime avantageuses au but social. Dans son intérêt, aussi bien que dans celui de la communauté, l'erreur consciente lui est interdite; et cette limitation ne peut pas se considérer comme un obstacle à sa liberté, si la détermination de ce qui serait erreur ou vérité se fait par l'immense

majorité de ses co-associés. Il est vrai que l'homme, comme être fini, est toujours exposé à l'erreur par sa nature, et le seul moyen d'en rendre les conséquences moins dangereuses, c'est de se soumettre au contrôle de la critique. Une fois cette condition remplie, la satisfaction de tous nos besoins intellectuels équivaut à la plus ample liberté intellectuelle.

La satisfaction des besoins affectifs demande, plus que celle de tous les autres, la contrainte établie par la raison et l'expérience. Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage que la contrainte du sentiment constitue la partie principale de la morale. C'est le sentiment qui détermine la volonté dans la plupart des cas, et comme la morale expose les principes que l'esprit, comme volonté, doit suivre pour réaliser le bien, il s'en suit qu'il ne nous convient pas de satisfaire nos affections sans frein ni limites.

La liberté illimitée dans la satisfaction de nos besoins affectifs serait la liberté dans le mal, et l'être, au lieu de se développer, nuirait à son développement. N'oublions pas que le libre arbitre, ou la liberté morale, n'est que le choix des maux. Ainsi s'impose fatalement la morale à notre volonté; ainsi et seulement ainsi, on peut la considérer comme une loi de la nature. La raison et l'expérience déterminent les conditions de cette loi et puisque notre intelligence ou notre jugement est le seul moyen que nous ayons à notre disposition pour connaître et fixer ces conditions, le progrès de la morale, comme le dit Jules Simon, marche du même pas que celui de la raison.

Pour arriver à la liberté, ou, selon nous, pour satisfaire tous nos besoins le plus facilement et le plus légitimement qu'il soit possible, nous avons à vaincre deux classes d'obstacles; des obstacles intérieurs et des obstacles extérieurs. Ces derniers sont tous ceux que la nature non domptée nous présente au début, car pour le sauvage, elle a dû être dans les premiers temps une véritable marâtre. A force de peines, l'homme a su apprivoiser quelques animaux; à la sueur de son front, il a semé et récolté le blé; chaque outil, chaque serviteur, chaque conquête, lui ont coûté des flots de larmes et de sang. Moyennant une série incalculable d'efforts et de sacrifices, il s'est émancipé d'une grande partie de son travail musculaire, de telle sorte que ses facultés dépassant ses besoins, il obtient à l'état de société beaucoup plus de satisfactions avec moins de travail. Donc, il est plus libre physiquement et intellectuellement.

Les obstacles intérieurs ont leur origine dans le sentiment, lequel étant le moteur principal de notre activité, est capable de produire les plus fâcheuses conséquences, s'il n'était pas soumis à un régulateur. Si nous désirons obtenir de lui l'effet utile le plus considérable, nous devons lutter contre nos passions et nos appétits jusqu'à nous vaincre nous-mêmes. C'est en cela que consiste l'éducation de la volonté, et l'homme ne peut pas être libre, sans que sa volonté soit soumise aux lois de la bonté, de la beauté et de la vérité.

Notre définition de la liberté est d'autant plus scientifique qu'elle établit un rapport exact entre l'état de civilisation d'un peuple et le degré de liberté dont il est

capable. Supposons une peuplade qui ne soit pas en possession de l'âne ou du bœuf, qui ne connaisse pas les plantes cultivables, qui ne jouisse pas des bienfaits du feu et de la lumière; quelle liberté pourra-t-elle réclamer, se trouvant esclave du travail animal, de la faim, du froid et de l'obscurité? ses mouvements physiques seront entravés à chaque pas, son imagination lui suggérera des frayeurs puériles et son sentiment n'apparaîtra que sous la forme des passions les plus féroces. Une nation, même riche, qui préfère l'erreur à la vérité, le libertinage à la contrainte, sera d'autant plus esclave que son avarice pour le bien matériel dominera tous ses membres.

La liberté, comme tous les grands biens légitimes de l'espèce humaine, est une harmonie; quand, au lieu de l'harmonie, la discorde s'introduit dans les efforts de notre activité, on ne saurait éviter que la tyrannie des uns ne s'établisse aux dépens des autres.

En outre, les hommes se sont émancipés déjà d'une grande partie de leur travail manuel; ils continuent de s'émanciper par la généralisation de ce que nous avons appelé « serviteurs de l'homme » — animaux, machines, forces de la nature, — parmi les classes les plus pauvres et les plus humbles; et puisque cette émancipation ne se réalise que moyennant un surcroît de travail intellectuel, une augmentation des capitaux immatériels gratuits et une moralisation des attractions et répulsions affectives, il est évident que tous ces progrès mènent directement à la liberté.

La définition du progrès humain est à son tour aussi

simple que facile à faire. L'homme pense plus et mieux à mesure que ses serviteurs travaillent davantage à son profit ; il sent avec une sagesse croissante, à mesure que son intelligence éclaire mieux sa route et son but. Il se transforme ainsi de bête de somme qu'il était en un être pensant et sentant. Donc, il se réalise, dans le développement du genre humain, une évolution qui est le signe du progrès, ou, en d'autres termes, le progrès peut et doit se mesurer par la quantité de travail physique transformé en travail spirituel.

Quant à la liberté politique, l'influence du progrès, soit la transformation du travail physique en travail spirituel, a une influence décisive sur son accroissement. Pour que tous les citoyens d'une nation exercent directement une partie aliquote de leur souveraineté, il faut bien qu'auparavant, ils se soient placés en condition d'être libres, dominant les obstacles extérieurs qui s'opposent à leur action sur les choses et se soumettant volontiers à la contrainte morale qu'exige le respect dû aux droits de leurs semblables.

La France nous offre dans ce moment un exemple extraordinaire, digne de la méditation de tous les penseurs d'élite. Les moyens dont elle dispose pour raccourcir les distances et transmettre la pensée d'un bout à l'autre de son territoire, la manière dont ce territoire est divisé et cultivé, l'habileté avec laquelle ses habitants profitent de tout ce qui peut produire la richesse, le nombre d'animaux et des machines qui font des quantités étonnantes de labeur manuel, toutes ces circonstances, jointes à la vulgarisation des connaissances

scientifiques qui sont le corollaire des conquêtes industrielles, ont placé les Français dans la situation de rendre possible ce que, du temps de Montesquieu et bien après, l'on tenait pour impossible.

En effet, combien de fois n'a-t-on pas raisonné à peu près dans ces termes : « La forme républicaine est inapplicable pour gouverner un peuple nombreux qui habite un grand territoire. Il y a des moments décisifs où la nation, pour exercer la souveraineté, devra s'assembler sur la place publique et délibérer. Cela demande du temps, beaucoup de temps, et il serait absurde de consulter une volonté dont les actes les plus simples deviennent inutiles ou impraticables. »

Dans l'espace d'un demi-siècle, les découvertes de la science, les progrès de l'industrie, la révolution réalisée par la chimie, la physique et la mécanique, tous ces triomphes sur la matière ont amené une révolution corrélative, mais beaucoup plus profonde et transcendante dans le monde immatériel. Plus de sept millions de votants, des travailleurs, ont pu faire connaître leur volonté à Paris, sans s'assembler sur la place publique, en moins de temps et avec beaucoup plus d'exactitude et de fidélité que le petit peuple d'Athènes ne le pouvait faire dans l'antiquité. Et cependant les Athéniens, afin de pouvoir s'occuper de la chose publique, livraient le travail manuel à un nombre d'esclaves quatre fois plus grand que celui des citoyens libres. Le degré de liberté impossible dans la Grèce ou à Rome, les formes du gouvernement, utopiques au moyen-âge, la République, hier encore considérée comme un péril, à cause des

obstacles matériels, sont devenus aujourd'hui praticables. Le droit public se trouve à la veille de modifications profondes ; la sagesse et le calme du peuple français donneront leurs fruits, et dans cinquante ans, le cycle qui a commencé avec Lavoisier et Watt, avec la locomotive et le télégraphe électrique, se fermera par l'établissement du *self government* dans toutes les nations de l'Europe.

En attendant, il nous faut profiter de tous les moyens que nous offre la civilisation moderne, pour faire comprendre aux ouvriers qui se croient déshérités, que la liberté n'est pas un dogme, mais un résultat du travail humain ; elle n'est pas l'attribut de l'homme, mais l'attribut de sa civilisation, et qu'aucune forme de gouvernement, aucune organisation factice, ne saurait remplacer l'organisation naturelle qui nous mène lentement vers la liberté et l'égalité possibles. Que les ouvriers réclament l'instruction pour être libres moyennant la vérité, qu'ils apportent à leur travail le dévouement et l'intérêt pour compléter leur apport à la production du travail harmonique, et, tôt ou tard, les patrons et les capitalistes ne pourront leur refuser une participation, alors légitime, dans le fruit de leur travail mutuel.

Voilà la seule manière de préparer un avenir plus prospère pour les classes qui travaillent de leurs mains. En attendant, n'oublions jamais que le temps est un facteur sans lequel on ne saurait bâtir rien de durable. Puisque le progrès vers la liberté n'est que la transformation du labeur humain au moyen des conquêtes sur

la nature et sur nous-mêmes, il est très-important d'avoir une idée approximative du temps nécessaire à l'obtention des résultats de chaque conquête. Or, chaque invention, chaque découverte, chaque triomphe demande, pour se généraliser, un temps proportionnel à son importance et à la bonne disposition des hommes en sa faveur. Après l'invention, la généralisation ; mais la période de généralisation est longue et difficile. Combien de siècles n'aura-t-il pas fallu pour rendre universel parmi les hommes, l'emploi de l'âne aux transports, du bœuf ou du cheval dans la guerre ou dans l'agriculture ? Avant que la conquête du feu — la plus grande de toutes nos victoires — ait pu produire tous ses bienfaits ; avant de pouvoir porter avec nous ce puissant serviteur et l'évoquer à tout moment par un léger mouvement de la main, il a fallu pendant des siècles une prévision constante et un travail fatigant pour sa production, des institutions politiques et religieuses pour sa conservation dans la cité. Quand le feu sacré venait à s'éteindre, c'était une calamité publique.

Aujourd'hui, quelques religions de l'Orient, l'institution des Vestales à Rome, se trouvent représentées par la boîte d'allumettes que l'ouvrier porte dans sa poche. Leur importance religioso-politico-sociale d'autrefois s'est réduite, par les découvertes et leur généralisation, à la valeur de cinq centimes.

Voilà, certes, un résultat frappant de l'influence du progrès matériel sur la liberté de l'esprit ; voilà un exemple convaincant de la force irrésistible de *la lente fermentation du temps*. Des transformations sociales

aussi transcendentales ne peuvent néanmoins se réaliser que par l'avénement graduel et successif des individus à la jouissance de chaque affranchissement. C'est pour cela que dans n'importe quelle société il y a eu, il y a, et il y aura toujours un certain nombre de personnes qui seront plus libres que les autres. Ceux qui se trouvent en position de profiter des dernières découvertes, jouiront par cela même d'une liberté plus grande, et cette liberté des uns s'affermira au fur et à mesure qu'un nombre plus considérable d'hommes profitera successivement des inventions et des découvertes.

La liberté est une position stratégique que l'humanité doit conquérir par ses efforts. Les premiers qui y pénètrent doivent être considérés comme les plus méritants, quoiqu'ils soient les plus heureux, et la foule qui les suit leur doit de l'admiration et du respect. Elle ne peut exiger d'eux que de leur tendre la main pour les aider à pénétrer à leur tour dans l'enceinte sublime et sacrée.

Déclarer la guerre aux riches, aux capitalistes, c'est attaquer l'avant-garde de la civilisation pour se fermer l'entrée à tout jamais.

En somme, pouvoir satisfaire nos besoins, c'est être libre, et l'homme acquiert la faculté d'user plus facilement de ses forces et de ses aptitudes à mesure qu'il s'affranchit des obstacles intérieurs et extérieurs qui en gênaient originairement l'exercice. Tout ce qui conduira à le délivrer des causes qui l'empêchent encore de s'en servir, agrandira la sphère de son activité.

Bien comprendre ce que c'est que le travail et se soumettre à ses lois, de bonne volonté, est le seul chemin pour arriver à la liberté civile et politique; mais, pour cela il faut que grands et petits reconnaissent l'unité essentielle de l'activité humaine, et qu'ils cessent de la mutiler par des distinctions surannées et sophistiques.

II.

L'HOMME ET SES CYCLES.

Tout s'enchaîne dans ce monde. Si l'on parvient à rencontrer la vérité dans une branche de la science, on l'obtient par surcroît dans toutes les autres. Et quelle branche de nos connaissances ne dépendra pas toujours de la définition scientifique du travail humain, de la démonstration de ses lois et de l'évidence de son évolution ?

Nous allons appliquer maintenant les vérités ponologiques à la philosophie de l'histoire pour montrer que l'histoire ne devrait être en définitive que l'exposition raisonnée des progrès de l'activité humaine.

A l'état sauvage, comme à l'état de civilisation, le progrès est impossible hors d'une série de cycles qui sont comme les chaînons d'une chaîne sans solution de continuité. Dans les premiers temps, quand la sensation dominait l'homme presque exclusivement, chaque

besoin physique demandait pour sa satisfaction une petite découverte ; il fallait inventer l'arme ou le piége pour se rendre maître du gibier. Pour inventer cette arme ou ce piége, l'homme devait exercer son intelligence et en l'exerçant, il connaissait les matériaux et se formait une idée de leurs propriétés respectives. Le besoin physique amenait fatalement un effort intellectuel qui se mêlait à l'effort manuel. Avec le perfectionnement des moyens de chasser, la satisfaction des besoins physiques se trouvait être plus facile et le sauvage, se sentant plus à son aise, devenait par cette raison moins féroce, moins brutal, même généreux. Voilà, décrit en peu de mots, un des cycles qui se sont répétés un nombre infini de fois pour arriver où nous en sommes.

Presque toujours le commencement du cycle se manifeste par un besoin matériel ; moins souvent, c'est le désir ou la curiosité de l'intelligence qui détermine un nouveau cycle, et il n'est pas rare cependant, — surtout sous une autorité despotique — que la passion, c'est-à-dire le sentiment sans frein, donne lieu à un de ces cycles évolutifs. La nécessité de cultiver la terre, par exemple, fit imaginer la première charrue et donna lieu aux efforts intellectuels que cette invention provoqua; elle affranchit les hommes d'un rude labeur et augmenta leurs loisirs pour penser et pour sentir, non-seulement par l'effet même de cet affranchissement, mais en leur procurant d'abondantes récoltes qui assuraient leur subsistance pendant plusieurs mois. Les mêmes phénomènes se présentèrent quand il fallut

II.

L'HISTOIRE ET SES CYCLES.

Tout s'enchaîne dans ce monde. Si l'on parvient à rencontrer la vérité dans une branche de la science, on l'obtient par surcroît dans toutes les autres. Et quelle branche de nos connaissances ne dépendra pas toujours de la définition scientifique du travail humain, de la démonstration de ses lois et de l'évidence de son évolution ?

Nous allons appliquer maintenant les vérités ponologiques à la philosophie de l'histoire pour montrer que l'histoire ne devrait être en définitive que l'exposition rationnelle des progrès de l'activité humaine.

A l'état sauvage, comme à l'état de civilisation, le progrès est impossible hors d'une série de cycles qui sont comme les chaînons d'une chaîne sans solution de continuité. Dans les premiers temps, quand la sensation dominait l'homme presque exclusivement, chaque

besoin physique demandait pour sa satisfaction une petite découverte ; il fallait inventer l'arme ou le piége pour se rendre maître du gibier. Pour inventer cette arme ou ce piége, l'homme devait exercer son intelligence et en l'exerçant, il connaissait les matériaux et se formait une idée de leurs propriétés respectives. Le besoin physique amenait fatalement un effort intellectuel qui se mêlait à l'effort manuel. Avec le perfectionnement des moyens de chasser, la satisfaction des besoins physiques se trouvait être plus facile et le sauvage, se sentant plus à son aise, devenait par cette raison moins féroce, moins brutal, même généreux. Voilà, décrit en peu de mots, un des cycles qui se sont répétés un nombre infini de fois pour arriver où nous en sommes.

Presque toujours le commencement du cycle se manifeste par un besoin matériel ; moins souvent, c'est le désir ou la curiosité de l'intelligence qui détermine un nouveau cycle, et il n'est pas rare cependant, — surtout sous une autorité despotique — que la passion, c'est-à-dire le sentiment sans frein, donne lieu à un de ces cycles évolutifs. La nécessité de cultiver la terre, par exemple, fit imaginer la première charrue et donna lieu aux efforts intellectuels que cette invention provoqua; elle affranchit les hommes d'un rude labeur et augmenta leurs loisirs pour penser et pour sentir, non-seulement par l'effet même de cet affranchissement, mais en leur procurant d'abondantes récoltes qui assuraient leur subsistance pendant plusieurs mois. Les mêmes phénomènes se présentèrent quand il fallut

moudre le blé dans chaque famille. Le besoin d'avoir du pain provoqua l'invention du moulin; avec cette invention viennent les progrès de l'intelligence, et la possession plus étendue de la vérité rendit inévitable l'apparition des idées morales. Il devint avantageux de soigner le bœuf ou l'âne, d'épargner l'esclave, de respecter tout serviteur.

Dans d'autres cas, la curiosité insatiable des philosophes et des savants se mit à la recherche d'une vérité abstraite, sans se douter que la possession de cette vérité pût amener des applications pratiques de la plus grande importance. Nous ne citerons pas les nombreux exemples que nous offrent l'antiquité et les temps modernes, parce qu'ils sont bien certainement dans la mémoire de nos lecteurs. La curiosité scientifique créa la haute géométrie sans laquelle les merveilles de la mécanique de nos jours n'existeraient point; la curiosité des amateurs de plantes et de fleurs créa la botanique, et, plus tard, la physiologie végétale dont les applications à la culture et à la production nous offrent des horizons immenses pour résoudre la question des subsistances dans l'avenir; si Newton et ses successeurs n'avaient pas senti le désir d'étudier la marche des rayons lumineux, nous n'aurions pas à notre disposition cette foule d'instruments précieux qui satisfont à chaque instant un nombre infini de nos besoins, comme le télescope achromatique, le microscope des phares, l'appareil photographique et autres.

Finalement, de combien d'inventions utiles pour la vie matérielle ne sommes-nous pas redevables au

caprice des despotes qui voulaient orner leurs personnes de toiles et de parures de plus en plus magnifiques? combien n'ont-ils pas fait progresser les arts du luxe, la production des utilités sensualistes, les beaux arts mêmes, en demandant à leurs esclaves de nouveaux plaisirs et de nouvelles jouissances?

Si les travailleurs avaient écrit l'histoire de l'humanité, nous aurions maintenant la démonstration la plus brillante de notre théorie du travail humain. Malheureusement elle a été dictée jusqu'à présent par les préjugés du guerrier, de l'homme d'État ou de l'idéologue; notre jeunesse n'apprend dans ses annales que toutes les atrocités de la force, tous les stratagèmes de la ruse, toutes les trahisons de la fraude. Quant à nous enseigner d'une manière précise les causes naturelles de chaque événement et la raison des dogmes et des systèmes, l'histoire n'en fait rien. Telle qu'elle a été écrite par nos aïeux, elle est non-seulement inutile, mais profondément dangereuse. C'est une école excellente pour apprendre la défiance et le scepticisme, ou pour n'avoir aucune foi dans la vertu et la loyauté. Au lieu de nous inspirer l'amour de la nature et du prochain, au lieu de nous révéler les harmonies sublimes de la création, elle nous recommande les grands écarts de la loi naturelle comme des exemples admirables, elle nous ravit nos plus nobles illusions et, pour ne pas nous révolter contre ces horreurs, nous sommes obligés, comme Bossuet, de recourir à une providence infatigable, en lutte avec sa créature, dont l'intervention incessante n'évite pas pourtant l'injustice et le crime.

Aussi, quel rôle d'inconséquence les historiens les plus illustres ne font-ils pas jouer à cette pauvre Providence !

Il est temps que l'histoire de l'humanité s'écrive plus d'accord avec les faits naturels et, pour que cela se fasse, il est nécessaire d'appliquer la science du travail humain à la recherche des causes fatales ou contingentes de la conduite des hommes et des empires.

L'histoire, scientifiquement parlant, ne devrait être que l'exposition rationelle de l'évolution de l'activité de l'homme, l'exposition des cycles successifs individuels et collectifs, répétés des millions de milliards de fois, pour former cette chaîne ou plutôt ce réseau que le philosophe doit examiner, s'il veut se rendre compte du *processus*, de sa formation et des moyens qui sont à notre portée, pour faciliter et abréger le grand ouvrage. Chacun de ces cycles, grand ou petit, se compose de trois termes d'après les principes de la ponologie, besoin, — effort, — satisfaction, — mais ces termes qui sont simples et faciles à déterminer dans l'individu, se compliquent énormément à mesure que l'organisme auquel ils se rapportent, croît dans l'espace ou dans le temps.

Observez ce qui se passe à chaque moment dans une nation civilisée moderne, et vous reconnaîtrez qu'aussitôt que le public, ou une classe sociale quelconque, ressent une gêne, *le besoin* commence à poindre dans la presse ou autrement; peu à peu la manifestation de ce besoin devient général et alors *l'effort*

commence : on se meut, on s'associe, on pense, on sent, *on travaille*, et le jour du triomphe, de la réforme; de l'inauguration de l'ouvrage, de l'aplanissement de l'obstacle, c'est le jour de *la satisfaction*.

Certes la manifestation du besoin est dans ce cas bien complexe, l'effort se compose aussi d'un grand nombre d'efforts physiques, intellectuels et sentimentaux, et des six classes d'échanges indispensables, mais sauf la complication due à la complexité de l'organisme, le phénomène est identique aux autres individuels, qui se réalisent sur une échelle plus restreinte.

L'histoire totale de l'humanité peut se résumer dans un petit nombre de grands cycles. On trouvera toujours que les conquêtes sur la nature ou sur la matière ont nécessairement la priorité, que ces conquêtes provoquent, exigent même, le développement de l'intelligence, et que la richesse matérielle et la richesse intellectuelle accumulées, modifient le sentiment, comme moteur éminent, jusqu'à lui imprimer un caractère de retenue sous l'empire des lois *morales*. Ainsi l'histoire primitive, l'histoire des grands États de l'Asie, l'histoire de la Grèce et de Rome, l'histoire du moyen-âge ne seraient que des cycles accomplis par des portions considérables de l'humanité, moyennant la satisfaction de besoins matériels et de besoins spirituels alternativement. Les états successifs de l'esprit humain qu'Auguste Comte appelle l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, et l'état scientifique ou positif ne sauraient s'expliquer que par les conquêtes

sur la nature, par les découvertes physiques, par le progrès dans la satisfaction des besoins naturels, en un mot : par l'évolution de notre activité, soit de notre travail. Que l'on divise la chaîne en autant de tronçons que l'on voudra, que l'on décore ces divisions de noms plus ou moins symboliques, comme « l'âge » des idées inconscientes, l'âge anthropomorphique, » l'âge spéculatif esthétique, l'âge scholastique ascétique, » l'âge de l'humanisme, l'âge de l'induction et de l'in- » dustrie, (1) » toujours sera-t-il constant que toutes ces époques représenteront des cycles de l'activité humaine sous l'influence des lois naturelles et fatales. L'histoire, pour être utile à la science ou à la philosophie, devra se refaire un jour sous le point de vue de la ponologie, c'est-à-dire : prenant pour point de repère les conquêtes des hommes sur la nature ; analysant le travail à chaque progrès pour démontrer notre affranchissement graduel des efforts musculaires, l'accroissement corrélatif des efforts intellectuels, et la moralisation des sentiments, démontrant jusqu'à quel point le libre arbitre a retardé parfois l'évolution, et comment l'imagination a joué le rôle de la raison dans les premiers temps d'ignorance ; indiquant enfin aux peuples de la terre la seule manière de devenir riches, forts, libres et heureux. « La situation est nouvelle pour » l'homme de se voir dans l'immensité de l'espace, du » temps, et des causes, sans autres maîtres, sans au- » tres garanties, sans autres forces que les lois mêmes

(1) Bois-Reymond.

» qui régissent l'univers, car elles sont pour lui ces
» trois choses : ses forces, ses garanties, ses maîtres.
» Rien n'élève plus l'âme que cette contemplation : par
» un concours qui ne s'était pas encore produit, elle
» excite dans l'esprit le besoin *de comprendre et de*
» *se soumettre, de se résigner et* D'AGIR. (1) »

Sur le terrain historique, toutes les explications, toutes les théories théologiques ou métaphysiques s'évanouissent devant la conception ponologique, comme de sombres brouillards devant les rayons du soleil. Les vrais *ricorsi* que Vico voulut nous faire voir dans sa *Scienza Nuova*, sont les cycles d'évolution du travail humain tels que nous les avons exposés à nos lecteurs. Se réalisent-ils selon les lois de notre nature, pour soutenir le travail *harmonique* humain? La civilisation européenne en est le résultat. Ne se réalisent-ils pas par effet de la paralysation de l'un quelconque des éléments du travail, par la prépondérance d'un de ces éléments au préjudice des autres, ou par l'interruption d'un cycle à cause d'un besoin non satisfait? L'Inde, la Chine, la Turquie seront des exemples vivants des conséquences de ces fautes. Pour progresser, pour se développer, l'humanité, comme l'individu, doit ressentir incessamment un nouveau besoin. S'il est physique, en travaillant pour le satisfaire, elle fera des efforts avec son intelligence, elle modifiera ses idées, et tout perfectionnement intel lectuel épurera le sentiment en lui montrant les justes

(1) E. LITTRÉ.

limites de son action. Si le nouveau besoin est intellectuel, il ne saurait être satisfait sans une connaissance plus exacte de la vérité, qui ne peut s'obtenir qu'en provoquant un progrès matériel ou un progrès moral. Si la gêne qui demande satisfaction se manifeste dans les cœurs, — nos pères auraient dit *dans l'âme* — elle exigera ou la réforme des idées reçues, ou quelque amélioration physique.

Dans ce travail de développement, il n'y a jamais de solution de continuité. Les peuples qui s'arrêtent ou qui méprisent un quelconque des cycles successifs de l'activité, sont absorbés tôt ou tard par les autres qui ne s'arrêtent pas. Le progrès, c'est la fatalité de l'évolution. Malheur aux puissances qui s'y opposent! Malheur à ceux qui ne voient pas la sublime signification des trois éléments de notre être, des trois cordes de la lyre symbolique : le corps, la sensation pour l'utile; l'intelligence, la raison pour le vrai; le cœur, le sentiment pour le beau ou le bon.

Ces vérités s'imposent tellement au bon sens du plus grand nombre, que les penseurs de toutes les écoles y ont recours quand il s'agit de déterminer une époque ou de séparer d'une manière bien tranchée deux époques successives. Ainsi, les anthropologues nous parlent de l'époque de la pierre, de celles du feu, du bronze, du fer; et les historiens se voient quelquefois obligés à prendre l'invention de la poudre à canon, de l'imprimerie et de la boussole ou la découverte de l'Amérique, comme des points de repère les plus propres à fixer l'accomplissement d'un progrès et le

commencement d'un autre. Si l'on arrivait à bien déterminer les conquêtes successives représentées par l'apprivoisement du chien, de la brebis, de l'âne, du bœuf, du cheval, du chameau, et par l'usage répandu de la charrue, de la scie, du tour, des voiles, du moulin; si l'on pouvait dire aujourd'hui toutes les conséquences dues à ces progrès matériels, et comment le travail des hommes se transforma graduellement pour rendre possible la science, l'art, la morale et la liberté civile en politique, la *science* de l'histoire deviendrait une science naturelle, et la chronologie des forfaits et des batailles, le roman du libre arbitre luttant contre la nature, n'obtiendraient que la valeur relative d'un art empirique, d'un poëme dangereux pour les jeunes intelligences et pour les cœurs passionnés. Pour que les études historiques deviennent aussi fructueuses qu'elles peuvent l'être, l'historien, après avoir approfondi la science de l'activité humaine, devra s'efforcer de mettre en relief les retards occasionnés à son évolution par l'erreur, et de faire remarquer que les grandes révolutions coïncident avec les conquêtes de l'homme sur la nature et sur soi-même, que l'idéologie métaphysique n'a jamais produit que des écarts fort douloureux, et que la preuve plus évidente de l'avancement intellectuel et moral, est d'observer que les peuples font chaque jour moins d'efforts musculaires pour satisfaire des besoins plus nombreux et plus délicats.

Il faudrait bien des pages, bien des volumes pour présenter une exposition complète des preuves historiques à l'appui de la science du travail. L'espace nous

manque et peut-être aussi la patience manquerait-elle à nos lecteurs ; c'est pourquoi nous ne faisons que leur indiquer à grands traits comment et pourquoi, quand on parvient à se rendre maître de la vérité dans une branche de la science, on l'obtient par surcroît dans toutes les autres.

III.

LA RICHESSE.

Qu'est-ce que la richesse ?

A nulle époque historique, il n'a été aussi important qu'aujourd'hui de répondre scientifiquement à cette question, et en disant scientifiquement, nous voulons dire d'accord avec les lois de notre propre nature.

La richesse, telle que nous la comprenons, par les temps modernes, n'est ostensiblement qu'une partie de la richesse, car la richesse matérielle est bien certainement la première des richesses dans l'ordre de priorité, mais elle est loin d'être plus importante que la richesse intellectuelle ou sentimentale. Bastiat essaye de distinguer ces deux richesses par les dénominations de *relative* et *effective*. Ne pouvant se refuser à l'évidence, il compte parmi les richesses *effectives* les utilités gratuites et surtout les connaissances et le savoir qui contribuent si puissamment à la production

à bon marché ; mais malheureusement il ne s'est pas aperçu de la valeur *effective* du sentiment éclairé par l'intelligence, soit ce que nous appelons la richesse morale.

Nous n'ignorons pas que les économistes n'ont que faire de tout ce qui n'est pas une valeur, et néanmoins si l'humanité trouvait le moyen de faire travailler tellement les agents naturels que les choses n'eussent pas de prix dans le marché, les hommes obtiendraient la satisfaction de tous leurs besoins gratuitement, ce qui reviendrait à être énormément riche, tandis que selon les idées économiques, ils seraient pauvres de toute pauvreté par l'absence même des valeurs.

On ne doit pas s'étonner, après cela, de l'existence des écoles qui estimaient la richesse d'un peuple en proportion des obstacles qu'il avait à vaincre pour produire. Plus il y avait d'obstacles, plus la valeur des choses augmentait et plus ce peuple était riche. Heureusement pour le genre humain, c'est précisément le contraire qui est vrai.

La richesse matérielle, — incarnation du travail dans la matière, est, à coup sûr, le fondement de tout édifice social. On pourrait la comparer aux fondations d'un édifice architectonique. C'est la partie la plus grossière et la moins belle, mais sans elle on ne doit pas songer à bâtir solidement. Sur elle, comme sur les fondations de pierre, on peut élever un temple ou une maison de débauche, mais sans elle, toutes nos constructions deviennent impossibles.

Pour la science ponologique, tout ce qui satisfait un besoin est de la richesse. Entre ces utilités il y en a d'onéreuses et de gratuites ; c'est à l'économie politique, comme art, à discuter la production, l'échange et la distribution des premieres, puisqu'elles sont des valeurs dans le sens économique ; mais aussitôt que les économistes auront à traiter les problèmes sociaux qui ont rapport au travail en général, ils devront céder le pas à la ponologie et ne pourront mépriser les utilités gratuites dont l'influence sur ces problèmes est universelle et constante.

Laissant de côté le point de vue étroit de ceux qui ne s'occupent que des utilités matérielles et des services, nous avons l'intention de démontrer que même la richesse, appelée *relative* par Bastiat, ne pourrait exister sans les éléments immatériels que les économistes s'obstinent à méconnaître.

En effet, substituez par la pensée à la population française un égal nombre de nègres de l'Afrique centrale ; installez ces barbares dans vos palais, dans vos monuments et dans vos académies ; mettez-les en possession de vos villes, de vos ateliers, de vos chemins de fer, du télégraphe, du phare et du billet de banque ; examinez ensuite au bout de quelques mois si ces hommes sont aussi heureux que les français l'étaient. Suivant l'opinion du vulgaire, ils devraient l'être puisqu'ils possèdent la richesse, seul objet de notre ambition, et pourtant vous trouverez qu'ils n'ont pas changé, que vos livres ont été détruits, que le cuivre et les lentilles de vos microscopes leur

servent d'ornements ridicules, que les tronçons de vos télescopes ont été transformés par eux en boîtes ou ustensiles moins commodes que les noix de cocos ou la calebasse. Avec la disparition de la richesse intellectuelle, toutes vos merveilles n'ont plus autant de valeur que les jouets les plus futiles. Peut-être même ont elles servi à allumer entre ces barbares des luttes d'autant plus féroces qu'ils manquent d'affections morales ou plutôt *moralisées*. A part la joie passagère produite par l'engouement d'une curiosité ignorante, vos meubles, vos bijoux, vos bibliothèques, vos musées, vos machines et vos instruments ne peuvent satisfaire qu'un nombre fort restreint de besoins les plus grossiers.

Voulez-vous une preuve plus concluante qu'il entre dans la formation des valeurs quelque chose qui n'est ni richesse matérielle, ni services ?

Plus encore, quelle serait la durée de toute notre richesse matérielle s'il était possible de supprimer les affections, la sympathie, le respect et toute espèce de sentiment ?

Non, la richesse, comme nos besoins et comme nos efforts, est matérielle et immatérielle; elle est à la fois onéreuse et gratuite, car nous possédons beaucoup d'utilités matérielles que la nature nous offre gratuitement, et nous jouissons aussi d'utilités immatérielles qui nous coûtent des efforts. Cette richesse complexe et harmoniqne est la richesse des sociétés, et, si parfois nour observons qu'elle existe sous la forme matérielle ou sous la forme spirituelle isolément chez

l'individu, c'est parce qu'il vit entouré de richesses harmoniques. Sans cette atmosphère sociale le phénomène ne se présenterait pas. Placez le savant le plus distingué au milieu du désert, sa science sera impuissante et son savoir n'aura le moindre prix. Transportez le millionnaire avec son avoir chez les sauvages australiens et aussitôt il deviendra pauvre de toute pauvreté. Les utilités auxquelles les économistes accordent de la valeur doivent cette valeur autant à leur utilité et à leur rareté qu'à l'existence d'autres biens qui ne se touchent ni ne se voient.

L'illusion économique est due à l'erreur de considérer l'individu isolément et de ne vouloir reconnaître l'existence d'un organisme supérieur, dispensateur de grands biens et de puissantes ressources dont profite à tout moment l'activité individuelle. Dans la pensée des individualistes à outrance, il faut rapetisser l'État de parti pris, même en fourvoyant l'activité individuelle par une notion erronée sur la richesse. L'exagération du : *Laissez faire, laissez passer* pousse l'humanité dans une direction qui mènerait à la destruction même de la richesse matérielle, si les lois inflexibles de notre nature n'existaient pas pour éviter la ruine des sociétés.

Au point de vue de la science du travail humain, ou de la Ponologie, l'inventaire de la richesse doit se diviser dans les chapitres suivants.

RICHESSE MATÉRIELLE :

1° Utilités matérielles gratuites (*Matière et Force cosmiques*).

2° Utilités matérielles onéreuses (*Matière appropriée et ouvrée.— Force appropriée par les efforts de l'homme*).

RICHESSE IMMATÉRIELLE :

3° Utilités spirituelles gratuites (*Intelligence et Sentiment. — Talents naturels, Énergie naturelle*).

4° Utilités spirituelles onéreuses (*Science et Morale personnelles.—Aptitudes acquises, Sentiment refréné*).

Parmi les nations les plus civilisées, il n'y a pas un seul objet, même le plus grossier, vendu ou acheté contre de la monnaie, dont la valeur ne soit constituée de plus ou moins de chacun de ces genres de richesse.

Malheureusement, l'usage et l'ignorance des phénomènes ont introduit l'habitude de ne considérer comme richesse que la physique et surtout la physique onéreuse. Cette inexactitude, insignifiante en apparence, a la plus grande influence sur nos idées et notre conduite. Elle a fourvoyé bien des économistes, retenu l'essor de bien des branches de nos connaissances indispensables à notre bonheur, et restreint les investigations sur la science du travail, isolant les uns des autres des phénomènes rattachés par des liens indissolubles.

En résumé, sans l'accumulation des utilités matérielles, il n'y a pas de loisir pour penser, et la création d'un capital d'idées est impossible ; sans le développement de notre intelligence, sans les splendeurs de la vérité, nos passions déborderaient hors de toute

mesure ; sans la moralisation du sentiment, sans le respect, sinon l'amour de notre prochain, les biens matériels n'ont d'autre protection que la force, et malheur aux riches le jour où elle leur manque ou les trahit !

S'il nous était permis d'assimiler la richesse aux corps chimiques, nous dirions que la molécule chrymatistique est un composé à trois atomes ; lorsqu'un ou deux de ces atomes manquent à sa composition, son équilibre est instable. Par contre, quand toutes les molécules de la richesse sociale, — petits capitaux, petites épargnes, — contiennent les proportions les plus avantageuses des trois éléments que nous avons énumérés selon l'état de civilisation auquel la nation est arrivée, la molécule et l'ensemble des molécules sont solides comme l'acier et, comme l'acier, propres à devenir un outil des plus puissants.

Avant d'aller plus loin dans notre dissertation, il convient de faire une distinction fort importante entre quelques-unes des utilités onéreuses. Toutes celles qui sont destinées à satisfaire nos besoins physiques s'obtiennent à meilleur marché à mesure que leur production est plus facile et plus grande, à l'exception des utilités indispensables à notre nourriture. Dans un pays où la densité de la population n'est pas trop forte par rapport à la production des denrées, les utilités onéreuses propres à l'alimentation peuvent abonder et se vendre à bon marché ; mais du moment où il s'établit une disproportion entre ces deux termes, — la population (qui croit indéfiniment) et la production agricole (qui n'est pas illimitée), — soit parce que

la population augmente outre mesure, soit par l'appauvrissement du sol, elles peuvent devenir chères et se vendre à plus haut prix de jour en jour. Les physiocrates avaient sans doute entrevu la relation qui existe entre le nombre d'habitants, la production agricole et le prix des choses les plus nécessaires à la vie, et ils ont exagéré ce principe en n'attribuant de valeur qu'aux productions de la terre. Il leur est arrivé ce qu'on a remarqué à propos d'autres écoles économiques qui n'ont vu qu'un seul côté de l'édifice; comme Sismondi, Ricardo et d'autres n'ont vu que l'obstacle et se sont fourvoyés dans une économie politique à rebours en croyant que la valeur dépendait exclusivement de l'effort.

Pour terminer, nous reproduisons l'inventaire de la richesse sociale, en indiquant à côté les différentes classes d'utilités qui la composent, les variations qui peuvent surgir dans leur dénomination économique.

La richesse *sociale* se divise en	Richesse matérielle composée de	Utilités matérielles gratuites.	L'air, la fertilité de la terre, la chaleur solaire, la matière cosmique, etc., la force du vent, de la pesanteur, du feu, etc. Elles deviennent onéreuses en tant que l'effort humain intervient dans leur application ou dans leur usage.
		Utilités matérielles onéreuses.	L'air, les produits du sol, les animaux et les premières matières quand l'effort humain a été nécessaire pour leur production ou leur appropriation; les objets façonnés par le travail, les produits de l'industrie humaine, etc.
	et		
	Richesse immatérielle composée de	Utilités intellectuelles gratuites.	Nos facultés et nos aptitudes, les connaissances et les découvertes léguées aux générations par leurs devanciers. Celles qui sont onéreuses aujourd'hui peuvent devenir gratuites demain.
		Utilités intellectuelles onéreuses.	La science appropriée par un individu et prête à rendre service aux autres.
		Utilités affectives gratuites.	Le sentiment. La morale héritée, c.à.d. le sentiment contenu par les règles dictées par l'expérience d'autrui.
		Utilités affectives onéreuses.	La morale appropriée par un individu et prête à rendre service au profit de la communauté; le sentiment éclairé et conscient, du beau et du bon qui produit des œuvres.

Si le lecteur médite quelque peu sur l'inventaire qui précède, il verra qu'il y a trois espèces d'éléments propres à la production d'utilités, —actes ou choses, — onéreuses ou gratuites. En premier lieu, nous avons la matière cosmique et les forces cosmiques, avec lesquelles nous construisons nos outils, nos machines et nos produits. En second lieu, nous avons notre intelligence et nos facultés, avec lesquelles nous recueillons les faits, nous nous formons les idées qui sont des outils, et nous établissons des théories, véritables machines immatérielles. Troisièmement enfin, nous avons le sentiment, force immatérielle gratuite, dont nous faisons des outils, — les mœurs, — et de puissants *régulateurs* de nos actions, — les codes du bon et du beau, — à l'aide desquels l'équilibre des mouvements est assuré et garanti.

On ne saurait trop répéter ces vérités par le temps qui court. Les ouvriers les ignorent en général, et pour cette raison ils ne se montrent pas reconnaissants des bienfaits de notre civilisation. Ils croient que s'ils possédaient la richesse matérielle, tout irait mieux. C'est une erreur. Si la richesse matérielle accumulée, — ce que les ouvriers entendent par *capital*, — leur était distribuée, avant qu'ils possédassent les richesses intellectuelles et morales nécessaires pour la faire valoir et la conserver, ils se trouveraient dans le même cas, à peu près, que les Africains de notre exemple : ils vivraient quelques mois dans le désordre, pour ensevelir la civilisation dont ils jouissent, — autant et relativement plus encore que les riches, — dans la pénurie et la souffrance des époques semi-barbares.

Lorsque toute une classe sociale veut posséder la richesse, son chemin pour y arriver est tracé d'avance. C'est le chemin tracé par les lois naturelles à toute l'humanité et qu'elle a dû suivre jusqu'à ce jour mal gré, bon gré : *travailler harmoniquement*, c'est-à-dire: s'instruire et se moraliser pour faire agir à son profit les force de la nature sur la matière cosmique dans les limites du bon et du beau.

Hors de là il n'y a que des rêves ou des folies, car la vraie richesse est bien autre que la simple possession des choses.

Que les classes dirigeantes y songent. Leurs plus nobles et leurs plus belles jouissances dépendent évidemment de la connaissance de cette vérité, mais leur *droit* à posséder les choses s'y rattache aussi.

IV

PRODUCTION ET SPOLIATION.

Si vous consultez les ouvrages des économistes même les plus élémentaires, vous lirez à propos de la production des aphorismes pareils à celui-ci : « Ainsi l'on peut dire que l'ensemble des moyens de produire, constituant l'industrie, se résume dans le jeu de trois instruments généraux, à savoir : Les facultés ou le *Travail* de l'homme ; la *Terre* et les *agents* naturels qu'il trouve sur le globe ; le *Capital* ou l'ensemble des moyens qu'il se crée. Deux de ces instruments sont naturels : le travail et la terre ; un est de création humaine : le capital (1). »

Nous voyons donc que les économistes, pour expliquer la production, mettent au même rang deux éléments naturels et un élément humain. Cela n'a rien

(1) JOSEPH GARNIER. *Premières notions d'économie politique.*

d'extraordinaire quand on fait de l'art et de l'art empirique, mais lorsqu'il s'agit de la science, ce mélange d'éléments hétérogènes n'est pas admissible, car il ne peut produire que des malentendus fâcheux. Celui que nous signalons, par exemple, est l'origine des sophismes les plus spécieux contre le capital.

Les éléments de la production sont bien certainement au nombre de trois, mais si nous les examinons d'après les exigences de la vraie science, si nous désirons qu'ils répondent aux caractères de l'investigation scientifique, ils seront tous trois naturels, à savoir : la *matière* cosmique, la *force cosmique,* et ce résultat complexe de la vie hominale que nous avons analysé et qui s'appelle le *travail humain,* tel que la nature l'a formé.

Une fois cette vérité admise, bien des choses s'expliquent d'elles-mêmes.

En effet, la *force* pour façonner la *matière* peut être indépendante de celle de l'homme. Donc il pourra s'affranchir du travail physique nécessaire à la production matérielle. Ainsi affranchi, la nature en lui fournissant *gratuitement* la matière et la force, n'exigera de lui que, 1° la volonté et l'intention de produire ; 2° l'étude et la connaissance des corps, des phénomènes et des lois; 3° les efforts musculaires indispensables pour ébranler l'inertie ou pour diriger la force. En somme, il devra payer toutes ses satisfactions avec des mouvements de son cœur, des mouvements de son intelligence et des mouvements de ses membres.

Matière, — Force, — Travail, voilà bien les éléments scientifiques de la production.

Mais la matière et la force, d'abord gratuites pour tous les hommes, demandent des efforts pour devenir appropriées; elles sont onéreuses en raison du travail à faire pour leur appropriation et, en s'accumulant, elles constituent une réserve disponible que nous appelons *capital.*

Or, le développement et le perfectionnement des échanges, l'invention et l'usage universel de la monnaie, permettent au propriétaire de n'importe quelle utilité onéreuse, ayant de la valeur, de la transformer en d'autres valeurs telles que la matière ou la force appropriées. Donc, celui qui possédera une accumulation d'utilités ou de valeurs aura à sa disposition force et matière, sans compter qu'il pourra se procurer la coopération de ses semblables.

Voilà comment les économistes ont pu considérer le capital comme l'un des éléments de la production. Voilà aussi comment nos contemporains en ont fait un demi-dieu.

Le capital, au contraire, est le *résultat* de la production. Comme tel, il est un instrument fort utile pour produire, le premier et le plus nécessaire dans l'industrie moderne, mais enfin, d'après sa nature, il ne doit pas conférer à celui qui le possède un droit qui prime les droits antérieurs.

Étant de création humaine, il doit appartenir à celui qui l'a créé ou à ses ayants droit; jamais il ne peut nuire à l'ouvrier, car il est un de ses rédempteurs comme l'outil et la machine, et son augmentation sans mesure produit le bon marché et mène au communisme possible, au communisme naturel.

Dans ce sens, le capital doit être sacré pour celui qui travaille de ses mains; sa destruction serait un crime de lèse-liberté; toute attaque au capital, un attentat. L'ouvrier qui commettrait cet attentat retomberait dans l'esclavage des *temps primordiaux*.

Il y a mieux : ce serait une profanation, car enfin haïr le capital, c'est haïr les vertus et le dévouements de nos pères qui, par l'intervention de leurs épargnes dans notre production, paraissent ressusciter de leurs tombeaux pour nous aider de leurs efforts incarnés dans la matière appropriée.

Tout ceci est vrai, de toute vérité, mais il ne faut pas que le rôle hors ligne du capital nous éblouisse jusqu'au point de lui concéder une nature qu'il n'a pas. L'effet fâcheux de l'idée fausse, admise par l'économie politique, c'est de faire croire aux travailleurs que sans capital il n'y a pas de production possible; c'est de les livrer corps et âme au désespoir; c'est de faire un ennemi de tout prolétaire qui se tient pour déshérité de cet *élément indispensable* à la production. Et pourtant, au début, les premiers hommes ne disposaient pas du moindre capital. Comment, alors, s'expliquer l'avénement de la production dans le monde?

Non, le capital est d'abord un petit outil que tout le monde peut créer moyennant l'activité et la prévision. Il augmente et facilite la production proportionnellement à sa grandeur ou sa puissance, comme tous les instruments, mais quoique indispensable à la grande production industrielle *moderne*, il ne l'est pas à la production en absolu.

Il y a sur cette question bon nombre de malentendus qui sèment la discorde parmi les classes sociales. Les ouvriers, par exemple, veulent être capitalistes : ils le sont tous du moment que l'on applique le mot comme l'entendent les économistes. Le berger qui fait des cuillères en bois dans les montagnes possède un capital dans son couteau ; la pauvre couturière dans sa mansarde est aussi un capitaliste puisqu'elle possède des aiguilles. Est-ce bien cela ce qu'on entend par les mots *capital*, capitaliste dans l'industrie moderne?

La confusion est à son comble dans les esprits, et les efforts des économistes sont impuissants pour y mettre ordre. Il est de toute nécessité de songer à constituer la science et à préciser le langage. Nous avons mis en relief dans le cours de notre ouvrage les amphibologies auxquelles l'usage des mots *travail, moral, moraux* et autres, donnait lieu. Nous devons déplorer maintenant que l'analyse de la production et l'énumération de ses agents ne soit nullement scientifique.

Il serait long et fastidieux de relever ici toutes les réminiscences des anciennes erreurs que l'on observe dans le langage économique. Ainsi, quand on dit *la terre* ou *les agents naturels*, on substitue des mots vagues, de saveur scolastique, aux faits que la science moderne a démontrés. Depuis que la thermo dynamique et la physiologie ont fait une révolution dans les idées, on ne saurait maintenir les fausses définitions ou les expressions vicieuses que nos pères se virent obligés d'employer faute de mieux. Sans rétablir d'abord la précision dans le langage et la clarté dans les idées,

nous continuerons la dispute des phrases, et la solution des problèmes qui agitent si fortement les sociétés les plus robustes n'avancera guère.

Certes, la correction, ou plutôt l'épuration du langage, exigera du temps, mais plus cette œuvre nécessaire, urgente même, sera retardée, plus la confusion deviendra dangereuse. Le mêilleur moyen pour abréger, c'est de créer et de généraliser la science du travail humain que nous avons nommée *Ponologie.* Ses axiomes et ses démonstrations feront voir clair à travers des malentendus qui semblent des paradoxes, et l'harmonie brillera partout.

C'est ainsi, et seulement ainsi, que la spoliation diminuera et ses restes se cacheront sous des formes de jour en jour plus difficiles. Car la spoliation, sœur rusée du vol, fuit la clarté et vit dans les ténèbres. Faisons de la lumière, c'est la grande auxiliaire de la morale.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs, quant à présent, par de minutieux développements que ne comporterait pas la forme populaire de notre ouvrage. Les savants déduiront eux-mêmes toutes les conséquences sans peine ; les hommes instruits comprendront, par ce que nous indiquons, que la science fondamentale est à faire, et que l'enseignement de son catéchisme dans les écoles pourrait changer la phase des relations entre les grands et les petits travailleurs.

Du moment où l'évaluation du travail humain, fardeau de notre nature, sera bien comprise ; du moment où le secret de notre affranchissement et de la production sans fatigue sera connu dès les berceau ; du mo-

ment où l'on apprendra dès l'enfance la valeur immense des mouvements affectifs pour produire à bon marché avec perfection ; du moment où l'esprit pratique et l'intérêt se persuaderont de la nécessité de régulariser ces mouvements par la loi morale, il est bien sûr que la discorde n'obligera plus les gouvernements à multiplier les ressorts administratifs, à se mêler de l'activité individuelle, ni à dépenser les ressources des administrés pour faire ce que ceux-ci feront bien mieux. Le *laissez faire, laissez passer* des économistes aura un commencement d'application, et la vulgarisation de la science fera le reste.

Sans cette éducation préalable, la spoliation du faible par le fort, du pauvre par le riche existera toujours, *quoiqu'elle soit une spoliation à ricochet :* le riche le fait, croyant exploiter les autres lorsqu'il se vole lui-même. Pour spolier un franc il renonce à en gagner dix ; pour avoir des satisfactions factices, il renonce aux plus nobles, aux plus douces, aux plus précieuses satisfactions.

Citons un exemple frappant et familier pour faire comprendre la portée de nos observations. C'est un exemple vulgaire, mais il est utile parce qu'il se rapporte à l'espèce de spoliation la plus répandue, la spoliation des centimes.

Les écarts du libre arbitre et la faiblesse de la volonté pour résister à « l'appât de la jouissance », ou dominer « la répugnance à la fatigue » ont dénaturé souvent la manière légitime de s'enrichir. Nous avons indiqué déjà, d'une manière générale, les dif-

férents moyens employés par la force ou par la ruse : nous allons nous occuper du travail *ruineux* pratiqué en détail avec une persistance infatigable par le commerce et les intermédiaires.

Pour s'enrichir légitimement, il faut pratiquer le travail productif, il faut produire assez pour satisfaire nos besoins actuels et obtenir en sus un excédant. Mais si l'on trouve le moyen de faire passer dans nos caisses l'avoir, ou une fraction de l'avoir des autres, nous pouvons nous enrichir aussi, Sera-ce légitimement? Notons tout de suite que la société ne s'enrichirait pas avec cette apparente richesse individuelle.

Dans l'état actuel des idées, il n'est pas toujours facile de préciser les procédés légitimes et les procédés illégitimes. La morale étant considérée comme une branche à part de l'économie politique, les esprits sagaces trouvent sans grande peine des accommodements avec la conscience, comme Tartuffe les trouvait avec le ciel. On se dit : « J'ai rendu service, j'ai débattu le prix librement, je n'ai forcé personne à prendre ma marchandise » et, grâce à l'emploi de petites réserves mentales dans le négoce, grâce à une certaine élasticité dans l'appréciation des phrases et des circonstances, plusieurs honnêtes hommes se trompent eux-mêmes en trompant les autres.

Changez la masse d'idées avec lesquelles se pétrit la conscience ; admettez trois ordres de besoins naturels et six espèces d'échanges ; enseignez le rôle du sentiment dans le travail ; faites voir que la morale en est le régulateur ; expliquez les maux que le mal produit

par ricochet, et il est certain que la ruineuse spoliation en détail exercée par l'ignorance s'amoindrira parce que les spoliateurs eux-mêmes ne pourront que la considérer comme une destruction de richesses. Ils comprendront que ceux qui l'exercent sont indignes de la considération de leurs semblables et la société s'en trouvera mieux. Or, la sanction contre ce ver rongeur du bien-être social est plutôt dans la conscience individuelle que dans les règlements de police, et la religion fait bien d'invoquer comme remède la morale personnelle. Malheureusement la morale n'a eu, jusqu'à présent, qu'une sanction pénale que l'on peut éluder dans ce monde, et une sanction problématique dans l'autre vie. Ni l'une, ni l'autre ne seront aussi efficaces que la sanction de conviction par égoïsme, et cette sanction ne peut exister si l'homme n'est pas convaincu de la nécessité de faire de la morale un chapitre de la science du travail et de la production. Comment pourra-t-il acquérir cette conviction si ses notions sur la richesse sont fausses et ses idées sur la production confuses ou embrouillées ?

Nous croyons avoir démontré, dans le cours de cet ouvrage, que le progrès, la liberté, la morale, ne sont que les résultats fatals de l'évolution qui se réalise sans cesse dans la composition du travail humain. Ajoutons maintenant, comme conséquence logique de cette vérité, que, pour juger du degré de liberté et de moralité d'un peuple, il suffira d'apprécier avec justesse les utilités de toute espèce qu'il produit et les moyens qu'il emploie pour les produire.

En d'autres termes, la production totale d'un peuple, si l'on tient compte à la fois des choses produites et de la manière dont elles sont produites, révélera toujours son état physique, intellectuel et *moral* et marquera le degré de sa capacité pour être libre.

Il n'est nécessaire, pour cela, que de donner au mot travail humain la définition qui lui est due, de même qu'à la production celle qui se trouve d'accord avec la réalité des choses.

Nos lecteurs verront dans la quatrième partie de cet ouvrage l'importance hors ligne de cette vérité.

V

LE COMMUNISME.

Combien d'efforts n'a-t-on pas faits, que de talents ont été mis à contribution pour combattre les communistes !

Eh bien, qu'est-ce que c'est que les communistes? Ce ne sont encore que des hommes qui n'ont vu qu'une partie de la vérité.

La transformation du travail humain nous explique comment ce travail peut être composé, dans l'avenir, d'efforts spirituels dans sa presque totalité, et d'une proportion minime d'efforts de nos muscles. Cela veut dire deux choses : premièrement que plusieurs utilités, et surtout les utilités immatérielles deviendront gratuites et se trouveront à la disposition de tout le monde, et, secondement, que les utilités onéreuses, — à l'exception des denrées, — s'obtiendront de jour en jour à meilleur marché et par leur abondance, et par les faci-

lités croissantes de leur fabrication. Donc, le communisme se développe dans le monde et il n'est pas utopique de croire à un quasi-communisme.

Mais cet état de choses, comme toutes les phases du progrès, demande du temps, des efforts et des conquêtes, sans lesquels son avénement est une illusion. Voilà pourquoi tous les essais qui ont été faits depuis les temps les plus reculés pour vivre en plein communisme ont échoué tôt ou tard, car il y a loin du communisme factice, rêvé par les paresseux, au communisme naturel que nous venons d'indiquer.

Nous avons dit déjà, en traitant du salaire, que l'ouvrier de nos jours participe d'un bon nombre de satisfactions dans une parfaite égalité avec les riches de la terre. C'est une vérité qu'on ne saurait trop répéter, puisqu'il importe à tout le monde de convaincre les deshérités de la fortune qu'ils ne le sont pas autant qu'ils le croient. Il faudrait faire le parallèle entre l'homme libre d'autrefois et l'ouvrier honnête et habile de nos pays civilisés, pour comprendre jusqu'à quel point celui-ci jouit de satisfactions que le premier n'a jamais connues. En commençant par la sécurité de sa personne et de son bien, l'on peut demander lesquels des Grecs ou des Romains se trouvaient, autant que les prolétaires modernes, à l'abri de toute violence. Le droit civil et l'organisation sociale, d'un côté, les mœurs et la moralité, de l'autre, garantissent au prolétaire la libre disposition de sa personne aussi longtemps qu'il respecte la liberté de ses semblables.

Supposons maintenant qu'il est menuisier de village :

écoutons Bastiat pour nous rendre compte des satisfactions acquises pour lui par le communisme.

« D'abord tous les jours, en se levant, il s'habille » et il n'a pas fait aucune des nombreuses pièces de » son vêtement. Or, pour que ces vêtements, tout simples qu'ils sont, soient à sa disposition, il faut » qu'une énorme quantité de travail, d'industrie, de » transports, d'inventions ingénieuses, ait été accomplie. Il faut que des Américains aient produit du » coton, des Indiens de l'indigo, des Français de la » laine et du lin, des Brésiliens du cuir; que tous ces » matériaux aient été transportés en des villes diverses, » qu'ils y aient été ouvrés, filés, tissés, teints, etc.

» Ensuite il déjeune. Pour que le pain qu'il mange » lui arrive tous les matins, il faut que des terres aient » été défrichées, closes, labourées, fumées, ensemencées ; il faut que les récoltes aient été préservées avec » soin du pillage; il faut qu'une certaine sécurité ait » régné au milieu d'une innombrable multitude, il faut » que le froment ait été récolté, broyé, pétri et préparé; » il faut que le fer, l'acier, le bois, la pierre, aient » été convertis en instruments de travail; que certains hommes se soient emparés de la force des animaux, d'autres du poids d'une chute d'eau, etc.; » toutes choses dont chacune, prise isolément, suppose » une masse incalculable de travail mise en jeu, non-seulement dans l'espace, mais dans le temps.

» Cet homme ne passera pas sa journée sans employer un peu de sucre, un peu d'huile, sans se servir de quelques ustensiles.

» Il enverra son fils à l'école, pour y recevoir une » instruction, qui, quoique bornée, n'en suppose pas » moins des recherches, des études antérieures, des con- » naissances dont l'imagination est effrayée.

» Il sort, il trouve une rue pavée et éclairée.

» On lui conteste une propriété; il trouvera des avo- » cats pour défendre ses droits, des juges pour l'y » maintenir, des officiers de justice pour faire exécuter » la sentence, toutes choses qui supposent encore des » connaissances acquises, par conséquent, des lumières » et des moyens d'existence.

» Il va à l'église : elle est un monument prodigieux » et le livre qu'il y porte est un monument peut-être » plus prodigieux encore de l'intelligence humaine. On » lui enseigne la morale, on éclaire son esprit, on » élève son âme ; et pour que tout cela se fasse, il faut » qu'un autre homme ait pu fréquenter les bibliothè- » ques, les séminaires, puiser à toutes les sources de la » tradition humaine, qu'il ait pu vivre sans s'occuper » directement des besoins de son corps.

» Si notre artisan entreprend un voyage, il trouve » que, pour lui épargner du temps et diminuer sa » peine, d'autres hommes ont aplani, nivelé le sol, » comblé des vallées, abaissé des montagnes, joint les » rives des fleuves, amoindri tous les frottements, placé » des véhicules à roues sur des blocs de grès ou des » bandes de fer, dompté les chevaux ou la vapeur, etc.

» Il est impossible de ne pas être frappé de la dis- » proportion, véritablement incommensurable, qui » existe entre les satisfactions que cet homme puise

» dans la société et celles qu'il pourrait se donner s'il
» était réduit à ses propres forces. J'ose dire que, dans
» une seule journée, il consomme des choses qu'il ne
» pourrait produire lui-même dans dix siècles.

» Ce qui rend le phénomène plus étrange encore,
» c'est que tous les autres hommes sont dans le même
» cas que lui. Chacun de ceux qui composent la société
» a absorbé des millions de fois plus qu'il n'aurait pu
» produire; et cependant ils ne se sont rien dérobé
» mutuellement. »

Nous citons *in extenso* ce passage des *Harmonies* de Bastiat, parce qu'il a été signalé au clergé et au peuple de Pérouse comme *une merveille digne d'être admirée* par le cardinal Joachim Pecci, aujourd'hui le pape Léon XIII, dans sa pastorale pour le carême de 1877.

Ajoutons à cette magnifique énumération des bienfaits de la sociabilité et *de la civilisation* que les plus humbles artisans, comme les riches, disposent à toute heure et moyennant une fraction de leur salaire, des moyens d'envoyer leurs désirs ou leurs pétitions par la poste ou par le télégraphe, ainsi que de se faire transporter avec une rapidité qui allonge leur existence. Des serviteurs, dont César ou Charlemagne auraient payé les services à poids d'or, attendent leurs ordres nuit et jour comme s'ils étaient des souverains.

Y a-t-il une comparaison possible entre la jouissance de cette richesse et la répartition de la richesse matérielle, solution grossière et stupide des communistes modernes ? Si l'on avait réalisé les utopies banales des faiseurs de systèmes artificiels dans les différentes épo-

ques de leurs apparitions et réapparitions depuis les esséniens jusqu'à l'Internationale, les prolétaires de notre temps jouiraient-ils de cette incommensurable richesse gratuite qui vient du communisme naturel ?

On raconte qu'un financier célèbre, ennuyé de ce qu'un journaliste discutât chaque jour sa fortune, le fit venir auprès de lui, et lui dit : « Vous avez tort, mon » cher ami, de me traiter comme vous le faites. Je suis » communiste autant que vous, et pour vous le prouver » en confrère, je vous dirai que je suis décidé à répartir » ma fortune entre tous mes concitoyens. Vous avez bien » calculé en affirmant que je possède trois cents millions » de francs. Cette somme répartie entre trente millions » de Français nous donne dix francs pour la part de cha- » cun. Je commence par vous. Prenez deux pièces de » cinq francs, nous sommes quittes et maintenant vous » n'avez plus le droit de me discuter. »

Voilà bien démontrée pratiquement l'inanité des procédés communistes. Si tous les capitaux se répartissaient par tête, la richesse qui reviendrait à chaque personne le ferait vivre quelques mois ; mais en échange il perdrait sa part dans l'immense richesse gratuite où il puise un nombre infini de satisfactions et qui ne peuvent exister sans l'accumulation des capitaux.

Et pourtant, les ouvriers manuels ont raison de se plaindre et de réclamer quelque chose qui devrait leur appartenir et qu'ils désirent posséder. Quelle est cette chose? Ecoutons M. Charles Robert à son tour.

« Le capital argent, dit-il dans *la suppression* » *des grèves*, on ne le prête qu'à bon escient, on le

» protége contre les voleurs ou l'incendie par une
» caisse bien close ou par l'assurance. Les machines à
» vapeur, on les entretient avec soin comme un objet
» d'art. Dans mainte usine, ces magnifiques engins,
» logés dans une chambre parquetée et cirée, brillent
» d'un éclat extraordinaire. On n'épargne rien pour
» les tenir luisants et propres, on les répare, on les
» surveille, on les alimente. On montre la même solli-
» citude pour la bête de somme, et rien n'est plus
» simple; mais quand on arrive à l'ouvrier libre,
» quand on se trouve en présence de l'agent indus-
» triel qui possède des bras, une intelligence, une
» volonté, une âme, le problème se pose dans toute sa
» difficulté. Suffira-t-il, pour que tout aille bien, de
» donner à cet agent, esclave autrefois, libre aujour-
» d'hui, le manger, le boire, le vêtement, un gîte ou le
» salaire strictement nécessaire pour obtenir tout cela?
» S'agit-il d'un élément producteur régi, comme le
« bois, le fer et l'acier, par des lois mathématiques et
» physiques, régulières et fatales? Cet homme, âme
» vivante, époux et père, n'a-t-il pas d'autres besoins?
» n'a-t-il pas en lui-même, à côté de la force de ses
» muscles, un ressort *moral* (sentimental selon nous)
» qui peut se détendre ou se rompre? n'est-il pas
» tour à tour, ombrageux, susceptible, défiant, ou
» patient, plein de confiance, chevaleresque, dévoué
» jusqu'à l'héroïsme, facilement gagné par des façons
» cordiales, mortellement froissé par la morgue, la
» roideur ou le dédain? ne peut-il pas devenir la proie
» de la débauche ou des passions violentes? Au lieu

» d'être le grand moteur de l'industrie, ne peut-il pas » provoquer les perturbations les plus terribles ? son » éducation morale, l'instruction qu'il peut recevoir, » sont-ce là des choses indifférentes ? Le gain obtenu par » une réduction excessive du salaire ne sera-t-il pas » compensé par la négligence ou dévoré par la grève ? » Découragé, soucieux, inquiet pour les siens, le serf » du moyen âge n'effleurait qu'à regret le sol dont les » fruits devaient lui échapper. Apte au travail, joyeux, » remplissant l'air de son chant matinal, le paysan » propriétaire marche triomphant derrière sa charrue » et ses bœufs. »

Ce tableau est fidèle, mais froid et sombre. Quel est l'agent dont l'intervention pourrait lui restituer la chaleur, la lumière et le charme ? C'est le sentiment et ses échanges. Ce sont ces échanges que les économistes s'entêtent à mépriser comme n'ayant aucune valeur, qu'ils déguisent sous le nom de mouvements sympathiques, et qu'ils dénaturent, en les disant *moraux*, par la plus fâcheuse des amphibologies.

Que les riches et les heureux commencent par apporter dans leur travail une proportion plus forte de l'élément sentimental, qu'ils comprennent enfin que le sentiment n'a pas été donné à l'homme pour en faire des passions égoïstes et vicieuses, mais pour alimenter son activité utile, et les ouvriers ne tarderont pas à apporter de leur côté ce même élément affectif indispensable pour constituer le travail vraiment fructueux.

En outre, que les capitalistes n'oublient pas que l'apport de cet élément demande une rétribution. Plus tôt

ou plus tard, bon gré mal gré, cette rétribution devra être concédée. Qu'elle le soit par conviction et le monde en profitera grandement.

Ce jour-là, le communisme aura fait un pas de géant, et la grande solution du Christ sera près de se réaliser: *Aimez vous les uns les autres.*

VI

PROTECTION ET LIBRE-ÉCHANGE.

Peu de problèmes ont préoccupé plus vivement l'attention publique dans ces derniers temps que ceux suscités par les sectaires du libre-échange et de la protection. Pour les premiers, le *laissez faire, laissez passer* des économistes n'admet pas de restrictions, sauf les droits fiscaux, en vue des nécessités du budget; pour les seconds, l'industrie d'un pays a besoin à tout moment de la protection officielle pour se développer et pour vivre. Les uns et les autres, poussés par des intérêts rivaux, exagèrent leurs arguments, car il n'y a rien d'absolu dans l'œuvre humaine.

Nous avons l'intention de démontrer que la solution de ces problèmes dépend de la définition du travail humain et de la notion scientifique des échanges telle que nous l'avons présentée en exposant les principes de ce travail.

Il est évident qu'une nation étant un organisme,

dont les parties sont les hommes, aura les mêmes besoins et cherchera les mêmes satisfactions qu'un individu quelconque. Les peuples ont des besoins matériels, intellectuels et affectifs, et il peut exister entre eux six espèces d'échange, selon leur état du moment et la gêne qu'ils se proposent d'apaiser. Et de la même façon qu'un individu donne des utilités matérielles pour des services ou des idées, ou bien qu'il échange son savoir et sa richesse pour calmer un sentiment, ainsi une nation échangera également des utilités matérielles ou immatérielles contre d'autres utilités matérielles ou immatérielles dont elle sentira le besoin.

En outre, la situation de l'individu, sa pauvreté ou sa détresse, son ignorance ou son état affectif ne manquent pas d'influer sur son choix, quand il s'agit d'échanger, et surtout sur les conditions des échanges qu'il réalise. C'est une loi générale de propre conservation que tous les êtres s'efforcent de satisfaire les besoins les plus pressants. L'individu par exemple qui sentira en même temps les besoins de se nourrir et de s'instruire se verra obligé de donner la préférence au besoin physique sur le besoin intellectuel, car la force même des choses lui fera comprendre qu'il faut manger pour penser. Ce même individu aussitôt qu'il aura assuré son existence même de la manière la plus modeste ou aléatoire, pourra préférer les échanges intellectuels aux échanges qui augmenteraient sa richesse matérielle, si son but est de devenir savant, ou si son tempérament nécessite des satisfactions spirituelles plutôt que des jouissances physiques.

Pour l'individu, les moyens d'échanger, suivant sa volonté ou d'après sa situation ou son état, sont excessivement simples: il n'a qu'à refuser tel échange et qu'à accepter tel autre. Lorsqu'il s'agit d'un organisme plus complexe, de l'organisme peuple ou d'une nation, il devient plus difficile de déterminer avec une rigoureuse exactitude les échanges qui lui conviennent pour le moment, et ce moment dans la vie des nations est toujours une période de quelques années. Il faut alors consulter la statistique et l'opinion du plus grand nombre; examiner si cette opinion est légitime et fondée et recourir en dernier lieu aux dispositions législatives pour restreindre des échanges déterminés et faciliter ceux qui intéressent davantage le développement harmonique du corps social.

Voilà pourquoi toutes les nations ont employé la protection à certaines époques. Aussi souvent que les intelligences éclairées et les cœurs droits d'un pays ont compris que leurs concitoyens se livraient au luxe et qu'ils exportaient des utilités propres à satisfaire des besoins légitimes pour payer l'importation d'objets ne servant qu'à la satisfaction de besoins factices, ils ont eu raison d'user des restrictions douanières pour éviter l'appauvrissement total de leur nation. Aussi souvent qu'un peuple a compris la nécessité de l'instruction et du savoir pour soutenir la lutte de la vie contre les autres peuples, il a agi sagement en favorisant les échanges intellectuels même aux dépens des échanges matériels, ou de l'idéal de justice, par le moyen de la protection. Puis, toutes les nations, comme organismes, ont des

besoins affectifs plus ou moins éclairés qu'elles s'efforcent de satisfaire tout aussi bien que les individus, et forcément la satisfaction du sentiment public impose à la communauté des sacrifices de richesse matérielle, auxquels elle se résigne de bonne volonté par un mouvement instinctif plus puissant que tous les autres.

Quelle a été l'origine des exemptions et priviléges des corporations savantes dans les principales nations, sinon la nécessité de sacrifier même une partie du droit commun pour acheter les efforts intellectuels dont elles avaient besoin ? Quelle fut, au premier début, la raison d'être du clergé et des ordres monastiques, avec leur prééminence, sinon le besoin d'efforts sentimentaux, visant à la morale, que la société ressentit dans ses jours d'amertume et de douleur?

Malheureusement il n'y a pas de système, auss logique et convenable qu'il soit, qui ne se prête à des abus de la part de ceux qui en profitent. Veut-on développer le travail national en obligeant les regnicoles à tisser la laine du pays ou à utiliser la houille ou les minérais du sol dans la fabrication du fer ? Rien de plus légitime que de placer pendant un certain temps les industriels dans une position favorable pour augmenter l'activité du pays sans se ruiner. Mais aussitôt qu'on prend des mesures dans ce sens, l'égoïsme individuel mal entendu commence à exploiter le privilége frauduleusement. On ne comprend pas que le sacrifice imposé aux consommateurs doit être le prix d'une aptitude ou des connaissances techniques que la nation ne possède pas. Quelques individus se font contrebandiers, d'autres se

font industriels de mauvaise foi. L'inclination commune à tous les ignorants, — l'attrait pour la satisfaction, la répugnance pour l'effort, — poussera les plus sagaces à profiter de la restriction par la force ou par la fraude.

C'est alors que l'on voit surgir les monopoles ; c'est alors que les penseurs généreux indignés contre l'exploitation du consommateur par la ruse, chercheront un remède au mal dans le système contraire et proclameront les excellences du libre-échange absolu. Ils font un grand bien à leurs semblables avec leurs prédications, — comment pourrait-on soutenir le contraire ? — mais, en définitive, ce n'est que la répétition d'un phénomène naturel, provoqué par la loi de l'action et de la réaction qui s'est vue si souvent dans l'histoire. Contre les abus de la théocratie on a prêché le libre examen, même des imbéciles et des idiots ; contre l'absolutisme des rois on prêcha une liberté absolue qui devait guérir ses propres blessures comme la lance, d'Achille. Et pourtant ni l'homme, ni le peuple qui ne se sont mis par leurs conquêtes sur la nature et sur eux-mêmes en condition d'être libres ne jouiront qu'en apparence des bienfaits de ces deux idéals. Tout au plus ils vivront dupes d'une série de mystifications.

Aujourd'hui comme tant de fois, une école généreuse nous dit que le seul antidote contre la corruption et le monopole est le libre-échange. Si elle veut signifier par cela que le terme, le résultat de l'illustration des monopolés et de la moralisation des monopoleurs sera le libre-échange, nous n'avons rien à redire ; mais si, imitant les écoles libérales des temps passés, elle nous si-

gnale le libre-échange comme un *moyen* et non comme un *but*, nous nous permettrons de dire qu'elle commet une grande erreur.

En premier lieu, nous avons vu dans le cours de cet ouvrage que notre seul moyen de vivre, de progresser, de nous affranchir des efforts musculaires et de la fatigue animale, c'est le travail, mais entendez-le bien : *le travail harmonique.* Si vous ne faites pas en sorte que la collectivité se développe harmoniquement, que ses efforts corporels s'amoindrissent, que ses efforts intellectuels se concentrent pour embrasser l'univers dans un nombre fort réduit d'idées, que ses efforts affectifs se trempent dans l'harmonie de l'utile et du bon, elle restera stationnaire vis-à-vis des autres collectivités, et vous en savez la conséquence : dans la lutte pour la vie, les organismes inférieurs succombent.

Or, l'évolution de la vie des nations comme de la vie de l'individu se compose toujours des mêmes termes : *sentiment,— besoin,— effort,— échange,— satisfaction*, plus ou moins dénaturés, mais dénaturés toujours par la force ou par la fraude. Pour que ces termes,— les échanges surtout,— se réalisent, il est indispensable que les parties échangeantes vivent en bonne harmonie, se conduisent mutuellement dans des conditions d'association ou de sociabilité. Du moment que la guerre est possible entre elles, le plus faible tâchera de se prémunir contre cette éventualité en se procurant, coûte que coûte, les éléments de résistance nécessaires. S'il lui faut des armes et des navires cuirassés, elle fabriquera du fer quand même, et on aura

beau lui dire qu'elle peut avoir ce métal à meilleur marché en cultivant des oranges. La nécessité probable de se suffire à elle-même, sous peine d'anéantissement, pèsera plus dans son esprit et dans son cœur que les vérités abstraites des plus nobles et plus attrayantes théories.

En second lieu, la science nous a appris, il n'y a pas longtemps, que le sol devient stérile au fur et à mesure qu'on lui ravit certains éléments indispensables à la formation des plantes. Chaque récolte appauvrit la terre si on ne lui fait pleine restitution des matières fertilisantes. En vertu de cette vérité si simple, les grands empires qui fleurissaient il y a trois mille ans en Asie, ont disparu sans laisser d'autres traces que les ruines grandioses de leurs cités. L'Espagne est un exemple éloquent de cette cause de déchéance. Elle alimentait quarante millions d'habitants sous l'empire romain, trente millions sous le califat de Cordoue : elle n'en comptait que six millions en 1700 sous Charles II.

Eh bien, si les échanges se faisaient comme le veulent les généreux partisans de la liberté commerciale, quel en serait le résultat, à la fin, pour les pays appelés par la Providence à être agricoles, s'ils se fiaient à leurs bons voisins pour avoir du drap, des toiles, du fer et les objets manufacturés de tout genre ? En leur cédant les éléments productifs de leur sol en échange de ces objets, est-ce qu'ils ne ruineraient pas leur pays avec le temps ? En travaillant dans une seule industrie, en se développant dans un seul sens, est-ce qu'ils progres-

seraient comme les pays qui exerceraient leurs efforts dans toutes les directions?

Sous ce rapport au moins, il paraît qu'il est prudent d'admettre quelque restriction à l'exportation des denrées; il paraît qu'on pourra les exporter aussi longtemps que la population d'un pays aura les moyens de restituer au sol le nécessaire, au moins, pour assurer son alimentation. Hors de là il nous semble que la liberté pourrait lui coûter l'existence.

Et, où est le mal? nous demanderont les libres-échangistes à outrance. Que les principes se sauvent, et l'humanité en général y gagnera.

Nous ne dirons pas le contraire. Soit; mais alors effacez toutes les frontières, confondez toutes les langues, supprimez les affections des cœurs, ôtez aux organismes qu'on nomme nations tout sentiment individualiste et faites de la planète, malgré ses régions et ses climats, une demeure d'une homogénéité absolue, où tous les hommes se meuvent, pensent et sentent à l'unisson. Jusqu'à ce que vous fassiez cela, il existera toujours de grandes individualités qui échangeront de la matière, des idées et des sentiments et qui appliqueront aux échanges les restrictions casuistiques que la loi de leur propre conservation leur imposera. Si, à l'ombre de ces restrictions, il se présente des monopoles ou des spoliations, que les spoliés ou monopolés les évitent et les combattent. Si la restriction devient inutile, qu'ils l'abolissent, mais quand elle ne représentera que le prix d'une satisfaction immatérielle de grande valeur, qu'ils se résignent à la tolérer jusqu'au moment d'obtenir leur but.

Il nous convient de faire remarquer à nos lecteurs une harmonie fort intéressante à propos des échanges. Lorsqu'un peuple barbare donne librement de l'or pour des bagatelles, lorsqu'un pays arriéré se voit soumis à la protection et à ses abus pour s'instruire et se moraliser, ils ne font que payer dans un temps bref une partie du prix qu'ils devraient avoir payé pour arriver au point où ils veulent aboutir. La distance qui les sépare dans le temps agit sur la valeur des utilités, comme la distance qui les séparerait d'elle dans l'espace : elle les renchérit.

Il paraîtrait que le prix de chaque progrès devra se payer quand même : soit que l'on adopte le libre-échange prématurément, en payant cher, avec une partie du capital possédé, les utilités immatérielles qu'on n'a pas su conquérir encore ; soit que l'on résiste à faire ce sacrifice dans l'espoir de progresser, en s'imposant des surcharges qui augmenteront le prix des chose artificiellement.

Nous pourrions multiplier les raisons qui prouven que le libre-échange est un but comme la liberté, comme la morale, et que toutes les restrictions ne sont que les étapes inévitables pour y arriver. Celles-ci sont des maux inhérents à notre nature, inséparables de la loi de notre développement, mais aussi, et par cela même, *des biens en préparation.*

La vraie méthode pour abréger la durée des restrictions consiste dans le développement incessant du travail humain en ayant soin de ne jamais rester inférieurs à ses voisins. Dès qu'on est arrivé à pouvoir tra-

vailler avec le cerveau et le cœur plus et mieux que tous les autres, on est en mesure de se montrer libéral et généreux.

La liberté dans les échanges demande l'égalité dans les conditions d'existence et de travail, la connaissance des lois de l'évolution ponologique et l'épuration des rentiments mutuels.

Le libre-échange deviendra possible, quand une mosale internationale se sera formée.

VII

LA PARTICIPATION DES TRAVAILLEURS.

Quoique nous ayons fait voir dans un chapitre antérieur que les éléments qui concourent à la production sont bien la matière, la force et le travail humain, nous rentrerons ici dans le langage ordinaire pour traiter avec clarté et d'après notre doctrine l'éternel problème social : la part qui doit revenir à chacun dans le festin de la vie.

Prenons d'abord le cas le plus saillant de l'industrie moderne, celui qui donne lieu à tout moment aux discussions et aux conflits.

Dans l'industrie moderne, la production se réalise au moyen de deux organismes apportant chacun une partie des éléments indispensables. Vis-à-vis de l'*entrepreneur capitaliste,* il y a les *ouvriers salariés.*

Voyons ce que chacun de ces organismes apporte à la production et aussi ce qu'ils en retirent.

Si nos lecteurs n'ont pas oublié ce que nous devons entendre par le travail humain, s'ils sont bien persuadés de sa composition *qualitative*, ils verront de suite que l'ouvrier n'apporte à la production qu'une partie de ce travail. Il travaille bien avec ses muscles et quelque peu avec son intelligence, mais la plus grande partie du pouvoir dynamique, aussi bien que les meilleurs efforts intellectuels, ne lui appartiennent pas. Quant aux efforts affectifs, il est rare que les ouvriers manuels en apportent de bien utiles, car en général, c'est tout le contraire qui arrive : s'ils y mettent des mouvements affectifs *par la force même des choses,* ce ne sont que ceux inspirés par un égoïsme aveugle, hostiles au patron pour la plupart, et partant nuisibles à la production.

L'entrepreneur ou le patron, au contraire, apporte à la production une part très-minime du travail manuel, il est vrai, mais en échange il y met personnellement les principaux efforts intellectuels sous la forme de science, d'expérience, de savoir-faire, et presque tous les mouvements affectifs comme énergie, dévouement, vigilance, prévision. Il y met, en outre, la presque totalité de la *force* mécanique commandée par son *capital* et toute la *matière* que son *capital* fournit aussi à l'entreprise.

On voit bien au premier coup d'œil que les apports des deux organismes sont tout à fait inégaux.

Une fois ces prémisses bien établies, comment et dans quelles proportions sera-t-il juste de distribuer les bénéfices de la production? Pour que les deux parties touchassent une part égale, il serait nécessaire que

chacune d'elles apportât à la production une part, égale aussi, des éléments indispensables; il faudrait que les ouvriers et le patron travaillassent avec leur corps, sinon de la même manière, tout au moins autant; que les efforts intellectuels des ouvriers eussent la même valeur que ceux du capitaliste, et que tous deux fissent intervenir au profit de la production leurs meilleurs sentiments.

Même après cela, ils devraient apporter une part égale *du capital,* c'est-à-dire de matière et de force appropriées, et, comme telles, onéreuses. Ces deux éléments de la production pouvant s'obtenir avec *du capital*, moyennant les échanges et l'équivalence universelle de la monnaie, c'est au capital à réclamer une part des produits qui jamais n'auraient existé sans son concours.

Quant aux utilités gratuites, quant à la force et à la matière que la nature nous fournit gratuitement, on ne saurait leur attribuer aucune participation sans injustice. Elles appartiennent à tout le monde. Exiger quelque rétribution pour leur possession équivaudrait à usurper des droits que nul homme ne peut invoquer. Néanmoins cet acte d'immoralité est encore et fort souvent une source de richesse pour ceux qu'un heureux hasard place dans des conditions exceptionnelles.

Nous faisons encore la même observation à propos des inventions, des découvertes, de la science, de la morale et, en un mot, de toutes les utilités spirituelles qui nous ont été léguées gratuitement par les générations antérieures.

Cela posé, il nous semble que la question se trouve résolue quant au droit : le travail *actuel*, — efforts physiques, intellectuels et sentimentaux des ouvriers et des entrepreneurs, — doit avoir une participation dans la jouissance des produits, et le travail *passé*, accumulé dans le capital, a le droit aussi de réclamer sa part. Quelle devra être cette part?

Commençons par faire remarquer que, du moment où le capital est tenu pour ce qu'il est, — un instrument de production comme un atelier ou un outil, — personne ne contestera la justice de sa participation aux bénéfices. Ce serait nier le droit de celui qui rend service en louant un instrument de production, à recevoir un loyer de celui qui s'en sert. Toute la difficulté consiste en ce que le montant de ce loyer est nommé *intérêt*, lorsqu'il s'agit d'un capital en argent, que l'intérêt est variable avec l'état de l'évolution ponologique et qu'en sus, le taux est déterminé par la loi de l'offre et de la demande. Si les capitaux abondent, l'intérêt baissera en proportion de leur abondance; si les capitaux sont rares, le taux de l'intérêt s'élèvera au point de devenir exorbitant; s'ils n'existaient pas, le travail *industriel* serait impossible.

Donc, à ce point de vue, les prolétaires devront désirer que le nombre et la grandeur des capitaux croissent sans mesure.

Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'un ouvrier est appelé à faire une besogne, il examinera la nature de l'ouvrage qu'on lui propose, et s'il la trouve dangereuse ou malsaine, il demandera avec pleine justice l'augmentation de son salaire, car il peut s'y trouver un *risque* pour sa

santé, sa force ou sa vie, pour son *capital* enfin. Par quelle raison, ce même ouvrier dénierait-il une augmentation semblable au capitaliste dont le capital peut courir *des risques* dans une entreprise?

Or de tous ces risques, les plus difficiles à prévoir, les plus redoutables et pernicieux, ce sont ceux dont les ouvriers, par leur sentiment hostile, menacent la production à la sourdine. Combien d'établissements auraient pu être sauvés, dans ce monde, si l'organisme *travail manuel* avait témoigné envers l'organisme *entrepreneur capitaliste* des sentiments ou plus généreux, ou plus dévoués !

Donc la prime d'assurance du capital qui s'ajoute constamment à l'intérêt de l'argent quand il s'agit de produire diminuera et disparaîtra même, aussitôt que les ouvriers apporteront à la production leurs bons mouvements affectifs.

Après cette analyse sommaire des droits du travail humain (sous toutes ses formes) à participer aux bénéfices résultant de la production, examinons un peu quelle serait la quotité la plus juste de cette participation pour chacun des coopérateurs. — Ne reconnaissez-vous pas là la grande thèse sociale actuelle? — Quel est l'état des choses aujourd'hui? — Quelle pourrait être la répartition des produits entre les différents travailleurs?

Faisons tout simplement le compte des ouvriers et de l'entrepreneur dans n'importe quel établissement industriel.

Voici une usine au capital de deux millions, qui a

besoin du travail de mille ouvriers de différentes catégories. Il y a des manœuvres, des contre-maîtres et des employés. Leurs salaires montent à quatre mille francs par jour. C'est la journée de l'organisme ouvrier, quoique la journée moyenne d'un des individus qui compose cet organisme soit de quatre francs seulement.

En échange de cette journée de quatre mille francs, l'organisme ouvrier apporte à la production :

1° Un dixième de la force nécessaire en efforts musculaires ;

2° Les efforts intellectuels de détail, ou analytiques ;

3° Les efforts sentimentaux justement indispensables pour conserver leur place et justifier leur salaire.

L'organisme entrepreneur capitaliste apporte à la production de l'usine :

1° Toute la matière nécessaire à la production ;

2° Neuf dixièmes de la force nécessaire, qui est produite par ses machines.

3° Les efforts intellectuels synthétiques du travail humain ;

4° Presque tous les efforts sentimentaux sans lesquels l'industrie périrait à coup sûr.

Comme rémunération de tout cet apport, l'organisme entrepreneur, — que ce soit un individu, ou une association, — touche, par chaque jour de travail, 700 francs de bénéfices, 210,000 francs pour 300 jours de travail, c'est-à-dire 10 0/0 du capital engagé. Est-ce bien une énormité en vue de son apport ? Mais alors comment qualifier la journée de l'organisme ouvrier qui est de *quatre mille francs* ?

Et pourtant les ouvriers disent qu'ils sont exploités ! Quelle peut être la raison de leurs plaintes continuelles? La voici :

Chaque ouvrier compare son salaire au profit journalier dufabricant, tandis qu'il devrait comparer la journée de l'organisme ouvrier avec celle de l'organisme fabricant. Le premier est une réunion de bras, d'intelligences et de cœurs qui ne font ensemble qu'un *travail* où il entre des efforts musculaires équivalents à un dixième de la force totale, des efforts du cerveau d'un ordre bien inférieur, incapables de rien produire avec unité et permanence, et des efforts affectifs toujours nonchalants et souvent nuisibles. Pour ce travail il retire tous les jours, avec pleine sécurité et sans courir aucun risque, *quatre mille francs.* Le second, organisme n'est souvent qu'une seule personne qui apporte, grâce à son capital, grâce au travail de ses aïeux, toute la matière onéreuse, les neuf dixièmes de la force totale, les idées larges d'un cerveau supérieur et les élans énergiques du cœur pour donner l'impulsion à l'ensemble, le diriger et réussir ou se ruiner.

Serait-ce la faute du capitaliste si les ouvriers n'apportent à la production qu'une partie minime des éléments qu'elle demande telle qu'elle est constituée? Serait-ce sa faute si l'évolution du travail humain n'est pas encore aussi avancée pour les dernières classes sociales comme elle l'est pour les premières? Le capital serait-il l'origine de l'impuissance du pauvre, ou a-t-il été la cause unique des progrès et des libertés à l'aide desquelles le prolétaire a pu se plaindre et discu-

ter? Les choses iraient-elles mieux si les prolétaires d'aujourd'hui s'emparaient du capital, des propriétés, des machines?

Pour mettre en évidence l'absurdité de la propriété collective, supposons que l'entrepreneur capitaliste de notre exemple antérieur, fût réduit à la condition d'administrateur. Car enfin on ne poussera pas l'utopie jusqu'à prétendre que la société collective peut se passer d'une direction.

Supposons en outre que cet administrateur modèle apportât à la direction tous les meilleurs efforts de son intelligence et de son cœur, avec le même dévouement que lorsqu'il travaillait pour lui et pour les siens; quels seraient, pour les ouvriers, les avantages de la nouvelle situation? Les 700 francs par jour seraient distribués entre les mille ouvriers de l'usine, leur journée se trouverait augmentée de 70 centimes, mais cet accroissement de bien-être, qui se réduirait probablement à boire une bouteille de plus, serait payé par le risque de voir disparaître l'usine au premier contretemps, à la première crise commerciale, pour se trouver sur le pavé, *sans le moindre espoir de découvrir un riche, un capitaliste* en état de leur payer leur travail.

Ce qu'il y a de bien sûr dans l'utopie de la propriété collective, c'est qu'avec ce système, au bout de dix ans, l'égalité serait complète..... dans la misère.

Disons, en passant, que c'est là précisément la grande difficulté des sociétés *coopératives pour la production*. Elles ne peuvent réussir si les efforts *sentimentaux* de

la direction leur manque, et il est dans la nature des choses de ce monde que ces efforts éminemment personnels, ne se font pour autrui que par les âmes d'exception.

On pourrait encore concevoir la réussite d'une ou de deux sociétés *coopératives pour la production*, vivant dans l'atmosphère de l'organisation naturelle et peut-être à ses dépens; mais quant à généraliser la coopération, il faudrait auparavant changer la nature de l'homme et détruire les éléments qui constituent sa personnalité et qui donnent lieu aux manifestations de son activité que nous appelons son travail.

En somme, rien ne peut être substitué aux lois naturelles qui sont supérieures à notre vololonté, et le seul moyen d'améliorer la condition des prolétaires n'est autre que de hâter l'évolution fatale qui nous conduit au bien-être par la discipline et la morale, en évitant toute lutte avec ces lois. Que les ouvriers améliorent le travail qu'ils apportent à la production : 1° en s'instruisant pour que leurs efforts intellectuels valent autant que ceux de leurs patrons; 2° en combattant les mauvaises passions pour travailler de cœur et respecter les lois de la nature; 3° en pratiquant l'épargne pour apporter à leur tour leur part du capital. Hors de cela, il n'y a que le mal et le désespoir. L'ouvrier moderne est loin de l'ancien esclave. Pourquoi se méfier de l'évolution qui l'a transformé et émancipé?

C'est un fait connu de tout le monde que le salaire des ouvriers industriels croît dans tous les pays de l'Europe avec l'introduction des machines; cela veut

dire que, par la force des choses, on commence à tenir compte à l'ouvrier des efforts intellectuels qu'il apporte au travail. Lorsqu'il travaillait presque exclusivement avec ses muscles, on lui payait la somme rigoureusement nécessaire pour l'entretien de son corps ; maintenant qu'il travaille beaucoup moins physiquement, il reçoit une récompense plus considérable qui ne peut s'expliquer que par l'existence en lui des besoins immatériels, pour la satisfaction desquels il réclame avec justice un surcroît de salaire. Qu'il continue à s'insstruire, qu'il apporte à la production une somme telle d'efforts intellectuels qui rende inutile la plus grande part de l'intelligence de son patron, et il en profitera dans une proportion plus considérable et plus sûre qu'avec tous les systèmes artificiels qui le séduisent et l'égarent.

Mais il y a encore un autre élément de grande valeur que l'ouvrier peut et doit apporter à la production ; cet élément est le troisième en ordre de priorité, non pas en ordre d'importance, selon la définition du travail humain offerte à nos lecteurs. Aucun écrivain n'a compris plus clairement l'importance de ce troisième élément que le Dr Jules Guyot. Dans son ouvrage intitulé : *Études des vignobles de France*, il dit à la page 596 du premier volume :

« Pour que le travail de l'homme comporte les trois » conditions d'énergie, d'intelligence et de dévouement » qui le rendent si puissant, il faut que l'ouvrier ait » un salaire assuré, un profit éventuel ; le salaire achète » sa main-d'œuvre et lui fournit l'existence maté-

» rielle strictement nécessaire pour lui et sa famille;
» l'éventualité du profit achète son intelligence active
» et lui donne l'espérance de la rédemption : il ne lui
» manque plus alors, pour se dévouer corps, tête et
» cœur à l'agriculture, et pour lui prodiguer tous les
» éléments du travail humain, que de trouver des
» maîtres qui lui inspirent l'amour et le respect par
» leur justice, leur bonté, mais surtout par leur capa-
» cité supérieure à la sienne; qui le guident dans le
» progrès; qui le redressent dans ses erreurs; qui le
» répriment dans ses écarts, le comprennent et l'ap-
» précient dans ce qu'il a de bon et dans ce qu'il fait
» de bien. »

D'accord avec le Dr Guyot sur le fond de la question, nous ne le sommes pas quant aux moyens les plus propres à déterminer l'ouvrier, à prodiguer *tous les éléments* du travail humain à son ouvrage. Le salaire doit lui assurer non-seulement l'existence matérielle, mais aussi la satisfaction des besoins intellectuels que les exigences de la manière de travailler font naître en lui. L'augmentation du salaire en faveur de certaines classes d'ouvriers industriels n'a d'autre raison d'être que la nécessité ressentie par ces ouvriers de connaître les éléments de quelques sciences et de posséder les livres, les instruments et les loisirs indispensables pour cultiver leurs aptitudes. Ce que l'on n'obtiendra jamais au moyen d'un salaire fixe, c'est l'intérêt affectif, à cause de sa nature éminemment personnelle.

Il est nécessaire pour décider tout homme à agir dans une entreprise collective, comme si elle était exclusive-

ment à lui, que la volonté soit guidée par l'espoir du gain, et le seul moyen d'y parvenir, c'est de lui offrir un profit éventuel. Le respect ou la sympathie pour ses supérieurs ajoutent beaucoup de force à tous ses mouvements affectifs, mais il nous semble que les efforts de cette espèce seront toujours passagers si on ne les appuie pas sur l'intérêt personnel. D'ailleurs c'est une question d'équité ou de justice, car il est évident que le travail qui apporte à la production plus d'éléments propres à la faire réussir a le droit indubitable de retirer une plus forte part ou d'être participant dans ses bénéfices.

L'apport des efforts sentimentaux de la part de l'ouvrier peuvent augmenter indéfiniment le profit du patron : comment pourrait celui-ci se refuser à céder à l'ouvrier dévoué quelque participation dans cette augmentation de profit ?

Les anciens moralistes, ceux appartenant à des écoles mystiques surtout, avaient compris déjà le phénomène que nous discutons et s'efforçaient d'obtenir les résultats voulus par des moyens qui révèlent leur ignorance de la nature humaine. Voyant que tout dépendait de la volonté, ils ont cru qu'on pouvait la façonner capricieusement par l'éducation. Ils agissaient comme si le sentiment, qui est fatalement le moteur de notre activité, était un élément contingent ou conditionnel ; de là la doctrine et les théories morales *a priori* et la conviction que l'homme naissait avec un critérium fixe du mal et du bien. Pendant deux ou trois mille ans on a essayé de persuader à l'humanité qu'elle encourrait des châtiments éter-

nels si elle n'apportait à chaque œuvre tous ses mouvements affectifs les plus dévoués. On voulait arriver au résultat prématurément et quand même; c'est pour cela qu'on a eu beau prêcher; les ouvriers se sont conduits, comme il convenait à leur intérêt et à leur nature dans la lutte pour la vie, sauf toujours les exceptions, qui se présentent à toute époque, des caractères et des âmes d'élite. Heureusement les lois de notre développement, agissant sans cesse et amenant le progrès moderne, ont enfin éclairé la question, et tout le monde aujourd'hui fixe son attention sur cette grave parole de Montesquieu, dans son *Esprit des lois* : « Il n'y a qu'une société de perte et de gain qui puisse réconcilier ceux qui sont destinés à travailler avec ceux qui sont destinés à jouir. »

Il est fort curieux de remarquer comment le bon sens des hommes pratiques résolvait les questions du travail, même dans l'antiquité, quand ce travail exigeait précisément l'apport des trois éléments du travail humain; non-seulement les entrepreneurs guerriers, mais aussi les pêcheurs des côtes cédaient à leurs serviteurs une part dans le butin de la pêche, outre un salaire convenu d'avance. Les Chinois connaissent et pratiquent le même système; les pêcheurs de sardines de la partie occidentale de l'Espagne ne travaillent qu'avec une participation, et, dans tous les pays, la terre se cultive par des contrats analogues quand on ne peut pas décider le fermier à courir tous les risques de l'entreprise agricole.

Il s'ensuit de cette exposition de faits que la science

du travail humain, tel que nous l'avons exposée dans les deux premières parties de notre ouvrage explique, avec une grande simplicité, non-seulement les événements historiques et les causes occasionnelles des systèmes sociaux ou politiques, mais encore la marche à suivre pour atteindre la perfection relative et le bien-être possible dans ce monde, et les conditions de justice, du droit, de la législation et des mœurs à chaque époque. Déterminez avec impartialité et avec exactitude quel est le travail du citoyen dans l'œuvre de l'humanité et vous aurez déterminé en même temps quels sont ses droits et ses devoirs. « A chacun suivant ses mérites », voilà la justice fatale de la nature.

Au début, l'homme ne travaillait qu'avec son corps et il ne recevait qu'un mesquin salaire. Il n'était qu'une machine et on lui allouait le strict nécessaire pour entretenir cette machine. Par la transformation d'une partie du travail physique en travail spirituel, grâce à la conquête de ses serviteurs, son salaire s'accrut pour pourvoir aux nouveaux besoins de son intelligence. Maintenant que l'on aspire à s'emparer des efforts de son cœur, il devient plus clair de jour en jour que le seul moyen d'y réussir, c'est de soutenir son espérance en lui cédant la part équitable qui doit lui revenir en juste proportion de son apport.

On espère des miracles du principe de la coopération. Certainement, puisque la vie sociale n'est que les métamorphoses de la coopération. Dans l'état politique et social de l'Europe moderne, on fait bien de chercher des formes nouvelles d'association, soit pour supprimer

les intermédiaires afin de faciliter la consommation, soit pour construire des logements, se cotiser et pratiquer le crédit mutuel, ou pour s'aider et se rendre service *en mettant le sentiment à l'unisson et en faisant avec de petites forces motrices affectives une force irrésistible sentimentale.* Pour exercer la sympathie et l'amour, les moyens propres à décider la volonté et à la faire agir peuvent varier indéfiniment, car toutes ces formes d'association n'ont trait qu'au contingent, au variable, à tout ce que l'homme peut commander et modifier.

Si, en s'associant pour devenir plus fort, il attaque une loi naturelle, l'association ne sera qu'un mal; si, au contraire, le nouvel organisme obéit à un esprit éclairé et se meut par la force associée à un sentiment pur, ses efforts faciliteront et hâteront le développement de l'évolution du travail en général. Mais dès qu'il s'agit *de produire* et de distribuer, d'atteindre *le but définitif* de l'activité humaine, le problème est bien autre et la marche à suivre est presque tracée d'avance. Dans ce cas, ce n'est plus le contingent, mais le fatal qui intervient et la question, d'empirique, devient scientifique. Elle renferme les plus hauts problèmes du droit naturel, elle est le dernier mot de notre savoir sur les lois harmoniques de ce monde et sur la justice distributive.

Voilà pourquoi nous avons déploré, dans notre avant-propos, la confusion qui existe dans les esprits par suite du peu de soin que l'on met dans l'instruction pour faire comprendre aux hommes, dès leur enfance,

la différence immense entre ce qui est de l'ordre humain, volontaire ou imaginatif, et ce qui est de l'ordre naturel, positif, fatal.

Les sociétés coopératives de production sont appelées à résoudre l'éternel problème social, à réaliser l'accord entre le riche et le pauvre, entre le capital et le travail. Il ne faut pas se tromper néanmoins. L'organisation de ces sociétés ne s'improvisera jamais. Elle ne peut être que l'œuvre du temps et de l'évolution. Toutes les diverses associations *contingentes* pourront aider ou entraver l'action des lois naturelles : la marche à suivre pour transformer le salariat en un état plus parfait de rémunération du travailleur est facile à déduire de notre doctrine et de nos raisonnements.

Sous l'impulsion irrésistible de l'ordonnance providentielle, le capital s'est formé ; la force cosmique s'est substituée à la force musculaire; la science nous a révélé l'harmonique simplicité de l'univers; l'énergie du sentiment moteur s'est concentrée dans le patron. L'association est possible, parce que l'évolution du travail en a préparé la tête et le cœur. Tout est prêt pour transformer *graduellement* le sentiment individuel en sentiment collectif, et le salariat en coopération. La plus grande difficulté des sociétés coopératives de production est bien certainement l'unité d'une direction loyale et dévouée. Eh bien, l'évolution du travail a créé l'entrepreneur capitaliste moderne, l'usine moderne, la législation commerciale et les habitudes de discipline et de subordination. Il n'y a plus qu'à observer et à se soumettre. Plusieurs industriels ont déjà

commencé à ajouter au salaire une participation dans les bénéfices. Il ne reste qu'à étudier et essayer les *formes*, qu'à mettre, en chaque cas, les concessions en harmonie avec les rapports des ouvriers manuels, et les grandes questions sociales se résoudront d'elles-mêmes avec le temps.

Après avoir bien compris notre analyse du travail humain, relisez, dans l'ouvrage de Jules Simon, le magnifique exposé des obstacles que les sociétés de production rencontrent dans leurs tentatives, et vous verrez à chaque ligne la vérité de notre doctrine.

L'esclavage a préparé les serfs; dans les écoles du servage et des corporations, les serfs se firent dignes du salaire libre. C'est moyennant le salariat et la grande industrie moderne que la participation éventuelle est déjà possible. Aussitôt que l'expérience et l'étude auront éduqué et ouvriers et patrons, le système de participation pourra *se transformer* NATURELLEMENT en association coopérative pour produire, car les pièces nécessaires à cet organisme se trouveront prêtes.

Ayons confiance dans les lois de notre nature. C'est la seule consolation qui peut calmer l'inquiétude qui nous domine. Pour l'obtenir, le meilleur moyen sera de nous connaître nous-mêmes, de fixer la science de notre activité, et de nous rendre son étude obligatoire comme celle du plus utile et du plus moral des catéchismes.

VIII

LE TEMPS ET L'ESPACE.

Le temps et l'espace sont deux entités sur lesquelles on a écrit des pages fort éloquentes. Quand la métaphysique ou l'imagination s'en mêlent, elles deviennent un thème inépuisable. Notre but n'est pas aussi sublime. Comme des créatures finies, raisonnant sur l'activité des créatures finies, le temps, pour nous, ne sera que la succession des événements dans le cadre tracé par une révolution de la terre sur son axe, ou par une de ses révolutions autour du soleil. L'espace se limitera aussi aux dimensions de notre planète, qui nous permettent de faire quelques millions de pas sur sa surface, de descendre dans son sein ou de nous élever dans son atmosphère quelque mille fois notre taille.

Ainsi considérées, ces deux entités sont deux facteurs inséparables du travail humain et leur influence sur ses résultats est incalculable. Le temps est ce qu'il

y a de meilleur marché en apparencc, mais en réalité, c'est tout ce qu'il y a de plus cher relativement à la production. Il entre tellement dans la composition de toute utilité onéreuse que le prix de ces utilités dépend presque toujours de la durée que sa production a exigée. Pour nous en faire une idée, calculons ce que vaut le temps d'un simple cloutier; s'il a besoin d'un kilogramme 500 grammes de pain pour vivre, ou de l'équivalent, il dépensera un gramme à peu près de pain dans chacune des mille quatre cent quarante minutes qui font la durée d'un jour. Maintenant, s'il fait mille quatre cent quarante clous par jour, le coût de sa main-d'œuvre sera la valeur d'un gramme de pain pour chaque clou; si, par des moyens auxiliaires ou par le perfectionnement de son adresse, il arrive à fabriquer le double ou le triple, la main-d'œuvre de chaque clou diminuera dans une proportion inverse et sera la moitié ou le tiers de ce qu'elle était au début. On voit, par cet exemple, que même l'homme nu et sans d'autres besoins que la nourriture la plus frugale n'échappe pas à l'influence du temps dans le prix de ses efforts.

La même chose arrive quant à l'espace; si le cloutier dont nous venons de parler, place son enclume à quatre mètres de son feu au lieu de le placer à un mètre ou, plus près encore s'il est possible, il dépensera en pure perte des efforts pour transporter son corps et ses outils entre ces deux points, et nous savons déjà que ces efforts se traduisent par une consommation stérile de ses aliments.

L'opposition que font encore à l'emploi des machines les adversaires de tout perfectionnement est due à leur ignorance des principes les plus simples comme ceux que nous venons d'indiquer. Ces principes et l'accumulation gratuite des connaissances et des découvertes expliquent aussi un paradoxe qui a frappé l'attention de bien des économistes. Ce paradoxe est le bon marché des produits en même temps que la hausse des salaires et la valeur croissante des matières premières.

En effet, par l'affranchissement de son travail manuel, par la substitution des mouvements des machines à ses efforts musculaires, l'homme a obtenu les avantages suivants : 1° une continuité d'efforts qu'il n'est pas dans sa nature de soutenir pendant vingt-quatre heures; 2° une augmentation indéfinie des mouvements dans un temps donné; 3° une économie dans l'extension des mouvements en réduisant au *minimum* l'espace parcouru ; 4° une égalité parfaite des efforts successifs et par conséquent une grande perfection dans l'ouvrage ; 5° une obéissance passive sans limite.

Pour bien comprendre quelques-uns de ces avantages, nous citerons comme exemple la machine à coudre. Avant son invention, la couture se faisant toujours à bras, l'ouvrière devait mouvoir à chaque point tout le poids de son bras depuis la couture jusqu'à la tension du fil, et cet espace peut se calculer en moyenne à trente centimètres. Avec les machines à coudre, elle dépense tout juste la force pour faire osciller une pièce de la machine beaucoup plus légère que son bras dans une ligne longue du dixième; ces deux circons-

tances lui permettent d'imprimer à l'aiguille une vitesse vingt fois plus grande et l'économie de temps et de force qui en est la conséquence nous offre une compensation supérieure à la hausse des matières premières, tout en rétribuant l'ouvrière avec plus d'équité.

La diminution du temps nécessaire pour l'exécution des travaux en général est un signe infaillible de la transformation du travail physique en travail spirituel.

En somme, tout cela prouve la profondeur de ce mot de saint Thomas d'Aquin : « La vie est un mouvement fécond. » L'homme n'apporte à la production que des mouvements matériels et immatériels; plus il étend ces mouvements, plus il les multiplie dans un espace de temps, plus il a vécu pour lui et pour les autres.

La distance qui sépare deux producteurs dans le temps ou dans l'espace agit de la même manière sur le prix des choses échangées : elle les renchérit. Nous avons déjà eu occasion de remarquer qu'un peuple arriéré paie toujours d'une façon ou d'une autre aux producteurs plus avancés le coût des efforts qu'il aurait dû faire par lui-même pour arriver à produire aussi bien qu'eux. Ajoutons ici que cette loi reste vraie vis-à-vis des individus. Vivre éloigné dans le temps ou dans l'espace, c'est se trouver dans une condition d'infériorité par rapport aux autres, et l'être inférieur sera toujours dominé, — exploité, si vous voulez, — par l'être supérieur.

C'est une loi, — loi fatale, — parce que c'est un fait constant.

IX

L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE.

Quoique l'industrie humaine soit essentiellement une, l'usage a consacré une division sous le point de vue objectif qui se revèle dans l'expression *l'agriculture*, l'*industrie* et le *commerce*.

Effectivement, si l'on cherche à classer le travail selon l'objet auquel il s'applique, on remarque d'abord de grandes différences entre les moyens et les procédés employés pour cultiver la terre, les moyens et procédés à l'aide desquels on transforme les matières premières en utilités onéreuses et les moyens et procédés dont les hommes se servent pour échanger les denrées et les produits.

La théoric du travail humain s'applique comme nous avons vu à n'importe quelle espèce de travail classé, soit au point de vue objectif, soit au point de

vue subjectif. Nous voulons démontrer encore une fois que les différences apparentes entre toutes les espèces de travaux n'infirment aucunement la solidité de nos principes et de nos déductions.

Le besoin auquel nous avons accordé l'importance de la priorité est le besoin physique de la nourriture, et la culture du sol, sous ce point de vue, est une industrie sans laquelle l'existence des pays civilisés serait impossible. C'est pour cette raison que, dans nos observations sur le libre échange, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur une mesure de prudence qui mérite d'être étudiée : les règles à observer dans l'exportation des denrées. Après le travail de la femme comme mère, il n'y en a pas d'autres qui puisse se comparer avec celui de l'agriculteur ; ce sont les champs et leurs récoltes qui soutiennent la population ; et c'est à la campagne surtout que vit et se développe ce que nous avons appelé la molécule sociale, et que le Dr Jules Guyot appelle « l'unité du genre humain ». Citons encore à ce propos un passage fort remarquable de son ouvrage intitulé *Étude sur les vignobles de France :* « Mais pour coloniser, dit-il à la page 110
» de son premier volume, il faut des unités de coloni-
» sation *des unités du genre humain*, c'est-à-dire des
» unités complètes et reproductrices de l'humanité. On
» a trop oublié cette question, ou plutôt elle n'a point
» été étudiée : un garçon n'est point cette unité, une
» fille n'est point cette unité ; l'unité n'est constituée
» que par l'union légitime et indissoluble d'un garçon
» et d'une fille, qui, époux et épouse, contiennent leurs

» enfants dans leur sein, et l'unité ne sera active et
» complète que par l'évolution de ces enfants et par la
» réalisation de la synthèse, *paternité*, *maternité* et *filia-*
» *tion*; l'unité de la colonisation, c'est la *famille*, en
» puissance et en fonction de *reproduction* : le garçon
» seul n'est qu'un être impuissant à coloniser; une fille
» seule de même. Ils peuvent aider, servir la colonie
» pendant leur existence limitée; mais ils en sont les
» mulets et les mules, ni plus ni moins, sauf leur qua-
» lité de fraction d'homme. ».

« C'est là une grande vérité que je rappelle à toute
» la France comme à la Corse, vérité qu'il faut mettre
» en pratique, qu'il faut mettre en lumière pour en
» faire la mesure et l'estime des droits et des de-
» voirs de chacun: aucun garçon ne doit rester garçon
» à moins d'infirmité ou de vocation spéciale, reli-
» gieuse ou militaire. Quelle que soit la situation de
» dénuement, d'aisance et de fortune, tout garçon
» adulte doit se marier ou chercher à se marier, sous
» peine de déchéance aux yeux de tous et dans sa
» propre conscience. En effet, rien ne peut l'autori-
» ser à ne pas compléter l'unité humaine et à ne pas
» obéir à la loi de *perpétuation* : il se doit à une
» autre moitié; il doit la vie à ses enfants selon les
» lois religieuses et civiles; s'il se refuse à prêter ses
» forces à une épouse, à une mère, pour produire et
» élever leurs enfants, c'est un être dépravé et dégradé,
» parce qu'il refuse de remplir le premier et le plus
» saint des devoirs de l'homme, à l'état sauvage comme
» à l'état civilisé. Plus il a de force, plus il a d'ai-

» sance, plus il a de fortune, plus son obligation » devient pressante, et plus son abstention devient cou- » pable. »

Il est évident, d'après le contenu de ce passage, que le Dr Guyot donnait une importance de premier ordre aux efforts affectifs régularisés par la loi morale, et il saute aux yeux qu'il avait raison pour peu que l'on estime l'existence et la prospérité des peuples.

Voilà donc un homme de mérite qui a entrevu, dans plusieurs endroits de son ouvrage, notre théorie du travail humain en prenant en compte les efforts sentimentaux, qu'il considère comme le plus énergique des stimulants. Plusieurs écrivains, depuis Dunoyer, avaient entrevu le rôle de cet élément dans la production industrielle, mais aucun d'eux ne l'a exprimé avec autant de clarté et de précision. C'est que, dans l'agriculture, il se maintient plus de simplicité dans les relations sociales, moins de complications dans les rapports entre le travail de l'homme et le but de son travail. C'est que, dans l'agriculture, la transformation du travail humain ne s'est pas encore réalisée au même degré que dans l'industrie; nous pouvons donc observer le travail humain dans l'une de ses premières étapes et sa composition se manifeste dans un état plus pur et plus primordial.

Est-ce à dire que l'industrie agricole n'offre pas les mêmes avantages pour la transformation du travail physique en travail spirituel? Loin de nous cette pensée. Nous croyons que l'affranchissement de l'homme de la peine animale se complétera dans toutes

les branches de son industrie, et les perfectionnements quotidiens qui s'opèrent sous nos yeux soutiennent la validité de cette supposition. Il y a encore bien des difficultés à vaincre, bien des progrès à généraliser : l'esprit du siècle ne reculera pas devant les difficultés de second ordre, et sans qu'il soit possible d'indiquer tous les détails, dès à présent, il est certain que l'évolution se fera.

L'application du système industriel tel que nous le connaissons dans les grands établissements ne paraît pas être le plus propre à résoudre le problème dans l'agriculture, mais il faut attendre les résultats des quelques entreprises qui sont en voie d'exécution pour se prononcer définitivement sur ce point. Citons encore à ce propos un autre passage du premier volume du Dr Guyot; c'est à la page 494 qu'il dit : « Dans ce qu'on nomme la grande culture à vastes » terrains tenus par des agriculteurs disposant de grands » capitaux, il existe une tendance manifeste à considé- » rer la terre comme une fabrique de denrées et à » l'exploiter industriellement. En conséquence de ce » principe, la culture y est dirigée exclusivement dans » le sens du plus gros bénéfice possible de l'industriel, » sans aucun souci ni du bien-être de l'ouvrier rural, » ni de sa reproduction, ni de l'intérêt général de la » société : ce dernier intérêt, qui se traduit par la » somme du produit brut, est évidemment d'obtenir » en tous temps les denrées de première nécessité et les » matières premières des principales industries dans des » conditions abordables pour tous les consommateurs :

» car chaque classe de producteurs dont se compose la » société a sa tâche assignée, son ordre de devoirs à » remplir, de même que chaque produit nécessaire à la » vie sociale a sa valeur absolue représentée par le tra- » vail utile qui le crée. »

« Vivre d'abord, puis faire vivre le plus de consom- » mateurs possible de ce produit, tel est le premier » problème à résoudre par l'agriculture. Le rôle de ces » consommateurs est de rendre aux agriculteurs les né- » cessités complémentaires de leur existence par d'au- » tres productions équivalentes en travail utile, c'est-à- » dire en valeurs. »

« Le second problème dévolu à l'agriculture, domi- » nant comme le premier toute la vie sociale, c'est celui » de la reproduction, de l'entretien et de l'accroisse- » ment de la population. La culture industrielle ne ré- » sout aucun de ces deux problèmes; elle considère le » travailleur agricole comme un instrument, le plus » incommode de tous, qu'il faudrait, s'il était possible, » éliminer à tout prix. Faire exécuter à l'aide de ma- » chines perfectionnées toutes les opérations de culture » avec le plus petit nombre possible d'hommes, c'est là » l'idéal de la culture industrielle; la manufacture des » denrées tend évidemment à réduire le plus possible » l'emploi de la main-d'œuvre, à la supprimer tout à » fait s'il y avait moyen. Pratiquer l'agriculture dans » ce sens et à ce point de vue, c'est méconnaître son » principe fondamental. Il appartient à l'agriculture, et » à elle seule, de reformer incessamment la population » continuellement dévorée par l'armée, la marine, le

» travail des mines, les professions insalubres qui cons-
» tituent la grande industrie. Sans la famille agricole,
» qui seule élève des enfants robustes, le pays se dépeu-
» plerait. »

Nous ne partageons pas tout à fait les craintes du Dr Guyot. Aussi longtemps que la production agricole se destine à alimenter la population et que les denrées arrivent aux consommateurs à meilleur marché, nous ne voyons pas de motif de s'alarmer, quoiqu'il soit constant que le sol se cultivera toujours d'autant mieux qu'on apportera au travail qu'il exige plus de dévouement, plus d'efforts affectifs. Il reste à savoir si une population industrielle qui n'habiterait pas les champs, qui ne respirerait pas leur air pur et embaumé, qui ne se développerait pas sous l'action vivifiante du soleil, ne deviendrait pas faible et rachitique ou ne perdrait pas la vigueur et la vitalité si nécessaires pour produire même les œuvres de l'esprit. Les dernières découvertes en physiologie nous autorisent à soupçonner ce dernier résultat. Comment donc harmoniser la tendance industrielle de notre époque avec les exigences de la première des nécessités et de la première des industries? Il nous semble que le système de coopération, qui trouve bien des difficultés parmi les ouvriers des grandes villes, trouvera peut-être une solution favorable dans l'application de certaines machines aux travaux de l'agriculture. Les petits agriculteurs, les unités du Dr Guyot, ou nos molécules sociales, pourraient s'associer pour l'achat et l'ex-

ploitation des machines à labourer, à battre et autres, mues par la vapeur ou autrement.

Dans ce cas, il tombe sous le sens que les agriculteurs s'affranchiront d'une bonne part de leur labeur fatigant à la condition de travailler beaucoup plus qu'ils ne font maintenant avec leur cerveau et leur cœur. Ils s'associeraient pour penser et pour sentir et la transformation du travail agricole serait possible sans affaiblir ou diminuer le nombre des habitants des campagnes.

On voit donc que la théorie du travail humain, sans laquelle le progrès serait incompréhensible, reste vraie et évidente, qu'on l'examine sur le terrain industriel, sur le terrain commercial ou sur le terrain agricole.

L'unité de l'activité est une conséquence logique de l'unité de l'être.

X

L'ART ET LA MORALE.

Il suit de notre analyse du travail humain que les travaux d'art ne sont pas une chose à part des travaux dont l'objet est l'utile ou le vrai, comme la morale n'est que la loi modératrice d'une force libre, spontanée, énergique, de notre nature : de la force du sentiment. La manie de croire à un sixième sens *naturel* de l'homme, au sens moral, l'ancienne erreur de mutiler l'homme pour se donner le plaisir de trouver des discordances imaginaires, ont enraciné dans les esprits tant de notions fausses que la vérité lutte dans la plupart des intelligences avec de très sérieuses difficultés. Comme Eider, cité par Littré, le dit : « Croire avec Hutchinson, Smith et tant d'autres que nous ayons un sens moral (synonyme de conscience) pro-

pre à discerner le bon et le beau, c'est une vision dons la poésie peut s'accommoder, mais que la philosophie rejette. »

Dans l'impossibilité de nier l'intervention et l'influence de l'art dans la production moderne, dans l'impossibilité de méconnaître la part que l'art prend dans l'activité totale, les écrivains, comme Jules Simon, nous disent, « qu'il est constant que l'artiste augmente de deux façons la richesse totale : en produisant une chose belle et en s'améliorant lui et tous ceux qui sont mis en communication avec son œuvre (1) ». Mais ensuite ils ajouteront : « Le calcul ne peut s'attacher à l'art sans l'avilir. »

Entendons-nous une fois pour toutes. Trêve aux belles phrases ! De quel calcul veut-on parler ? Serait-ce du calcul que l'être fait quand il sent le besoin de se développer et qu'il calcule consciemment ou inconsciemment les moyens les plus propres à son développement ? Dans ce cas, nous croyons qu'il est puéril de vouloir supprimer le calcul, parce que ce calcul n'est que la liberté de nous déterminer et il n'est pas dans notre pouvoir de modifier ce fait naturel. Ce calcul n'avilit pas, car l'exercice d'une de nos facultés ne saurait nous avilir.

Voudrait-on parler du calcul économique qui détermine la *valeur* relative des produits ? Alors on voit plus clairement que d'habitude l'influence de l'élément sentimental dans le travail, dans la production

(1) *Le Travail*.

et dans les échanges. Les utilités matérielles, les plus grossières même, sont sujettes à cette influence. Ce que tous les peuples appellent le goût n'est que la manifestation de l'élément affectif. S'agit-il de boire, de manger, de la chaussure, de l'habillement, de la demeure? L'état du sentiment individuel ou collectif nous expliquera la hausse et la baisse des prix, l'offre et la demande, les caprices du luxe ou du sybaritisme.

Quand l'élément sentimental du travail humain prédomine tellement dans sa composition que les éléments, matériel et intellectuel, disparaissent en apparence, le travailleur devient artiste, ses productions sont des chefs-d'œuvre et leur prix se détermine par l'émotion qu'ils produisent sur la partie la plus incoercible de notre être. Nos besoins affectifs n'ayant ni poids, ni mesure, leur satisfaction n'est sujette à aucune autre restriction que celle de la volonté. Si elle est morale, elle connaîtra des limites; si elle dépasse toutes les bornes, elle est l'esclave du sentiment.

Ainsi donc, l'art et ses œuvres rentrent dans la doctrine du travail humain tel que nous l'avons exposée; il n'est pas une chose à part, mais une de ses formes infinies. De même que tout autre travail, il est un terme intermédiaire de l'évolution fondamentale entre le besoin et la satisfaction, il provoque des échanges immatériels d'une valeur incalculable, et il calme la gêne la plus personnelle, la plus intime et sublime de l'être, d'après les mêmes lois que les efforts dont la composition est différente. Les prix qu'on donne à

quelques-uns de ses produits prouvent que, dans la notion de la *valeur relative* des choses' il entre un élément affectif, outre l'utilité et la rareté, comme le veulent les économistes. La cuisinière qui va au marché pour acheter une volaille met dans son choix un petit grain du beau et · prend en considération les exigences artistiques de son sentiment avant d'accorder le prix qu'on lui demande. Elle préfère la plus *belle.*

En ce qui regarde la morale, il est aussi nécessaire de la faire rentrer dans le cadre général de notre activité, si l'harmonie y doit régner. Elle y entrera comme force *modératrice,* mais quel est l'organisme ou le mécanisme qui n'a pas besoin d'une force régulatrice de ses mouvements? Supprimez les freins régulateurs et l'ordre devient le chaos.

Par une routine obéissante aux vieux préjugés, Bastiat a créé la morale économique au-dessous de la morale religieuse ou philosophique. Dans son charmant chapitre intitulé: *Deux Morales*, il a bien vu qu'il y avait une » force naturelle et providentielle dans la société, une » loi qui fait reculer de plus en plus le principe de l'ini- » quité et réalise de plus en plus le principe de la justice »; il n'a pas osé dire que cette force ou cette loi, embellie et exagerée par le sentiment délicat et l'imagination ardente des hommes d'élite, avait formé la morale philosophique ou religieuse.

Chez les peuples, comme chez les individus, l'imagination et le sentiment dominent pendant la jeunesse. A cet âge, on rêve l'idéal, et l'amour de l'idéal tient

lieu de conviction. Après la jeunesse vient l'âge viril, où les hommes agissent par conviction. S'ils ne sont pas convaincus de la nécessité et de l'avantage d'un système de conduite on aura beau leur dire : « Corrige-toi; épure-
» toi; cesse de faire le mal; dompte tes passions; sacrifie
» tes intérêts; n'opprime pas ton prochain que ton devoir
» est d'aimer et de soulager; sois juste d'abord et chari-
» table ensuite. » L'ignorant continuera à être ce que la nature l'a fait. S'il a un cœur tendre, un sentiment élevé, il compatira aux maux de son semblable et se conduira honnêtement, généreusement. S'il est insensible ou féroce, il pratiquera un égoïsme brutal sans se douter des douces satisfactions auxquelles il renonce. Ses besoins n'étant point développés, ni épurés par la raison, il n'obéira pas au frein salutaire qui, en régularisant son activité, lui ferait prendre la direction d'autres jouissances aussi profitables qu'exquises.

Il se peut que la morale dogmatique « soit éternel-
» lement la plus belle, la plus touchante, celle qui mon-
» trera la race humaine dans toute sa majesté ; qu'elle
» se prêtera le plus aux mouvements de l'éloquence et
» qu'elle excitera le plus l'admiration et la sympathie des
» hommes. » C'est naturel, parce qu'elle est un idéal. Comme hommes de science, n'oublions pas néanmoins les résultats que son enseignement a donnés après deux mille ans. Sans la robuste organisation sociale des pays civilisés, sans les moyens de répression fournis par les découvertes matérielles, sans le lien des intérêts créés par l'évolution du travail, le monde serait-il aujourd'hui beaucoup meilleur qu'au temps de Jésus-Christ?

Des événements récents dans les pays où la discipline sociale s'est affaiblie pendant un certain temps nous permettent d'en douter. Par contre, la statistique accuse une moralité plus grande et plus générale là où les sciences ont fait plus de progrès, chez les nations qui commencent à avoir des vues scientifiques sur l'univers et ses harmonies, et dans lesquelles l'éducation du sentiment est plus vaste et plus libre.

En outre, les prétentions des défenseurs de la morale absolue ont contre elles l'hypocrisie qu'ils ont développée. Les oppresseurs recommandent le dévouement, l'humilité, l'obéissance, le sacrifice, tandis que les opprimés se voient exploités par l'orgueil et l'égoïsme d'autant plus, et d'autant plus sûrement qu'ils sont plus humbles et plus dévoués. Ils comprennent enfin que la morale qu'on leur prêche est en contradiction avec ses propres maximes et avec les lois du monde, puisqu'en promettant des châtiments et des récompenses pour les induire à pratiquer le bien, elle laisse les récompenses pour une vie problématique, quand les amertumes et la souffrance ne peuvent manquer dans celle-ci. Alors, sans la moindre foi dans la doctrine, on fait semblant de s'en accommoder pour mieux exercer la fraude, et le résultat en est une immense hypocrisie en haut et en bas. *Tartuffe* ne veut pas se corriger, et *Orgon* feint d'être niais pour se défendre. Le remède est de déniaiser et *Orgon* et *Tartuffe*. Aussitôt qu'ils comprendront tout ce qu'ils ont à gagner avec la pratique du travail dans toute son intégrité, ils ne repousseront pas la force modératrice qui nous récompense dans ce monde

par un accroissement de bien-être et par une rédemption indéfinie de la fatigue corporelle et de la gêne de l'avilissement.

Què les moralistes généreux se vouent à un travail esrentiellement sentimental, qu'ils offrent aux regards des travailleurs un idéal comme terme de l'évolution humaine, mais en attendant qu'elle se réalise, faisons connaître aux hommes l'origine et la nécessité d'une morale relative à chaque époque, et décidons-les à coopérer au triomphe de l'idéal par leur résistance éclairée aux monopoles et aux spoliations, à la tyrannie et à l'injustice.

Jamais aucun abus s'exerçant sur une vaste échelle n'a disparu par la renonciation volontaire de ceux qui en profitaient ; tous ont cédé avec le temps à l'énergique résistance des victimes.

Empiriquement parlant, il y aura toujours une morale comme il y aura toujours des règles pour diriger une force dans le sens voulu ; cette morale sera de nécessité naturelle pour le développement harmonique de notre être, pour nous acheminer au bien, mais comme elle est l'œuvre de la volonté de l'homme, en tant qu'il y peut renoncer, elle ne fait pas partie du travail humain, elle n'est une condition *sine qua non* de notre activité, qu'aussi longtemps que nous cherchons à fuir le mal *consciemment*.

Il suffit de lire les différentes définitions de la morale données par les premiers moralistes pour comprendre qu'elle ne peut se former qu'*a posteriori* et qu'elle ne saurait se confondre qu'avec un *élément* naturel et spontané.

XI

LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE.

La science et la philosophie ne devraient être qu'une seule et même chose. Pourquoi sont-elles deux branches séparées ? Pourquoi se considèrent-elles encore comme des adversaires, sinon comme des ennemies?

Les raisons de cette dissidence résident dans l'ignorance des lois qui régissent l'évolution de l'activité humaine, ou plutôt elle est due à l'erreur d'admettre une dualité et un antagonisme dans nos deux modes d'être, organique et psychologique ; ces deux modes ne formant en réalité qu'une unité substantielle qu'on ne saurait ni mutiler, ni détruire.

Si la philosophie est « l'étude des principes et des causes », si elle est « le système des notions générales sur l'ensemble des choses », il paraît logique de conclure qu'il ne devrait y avoir qu'une philosophie.

Néanmoins nous en avons plusieurs. Est-ce que la raison humaine serait incapable de reconnaître la vérité ?

Quand il s'agit de la philosophie naturelle, la raison commande, l'imagination obéit, l'intelligence travaille et fait travailler, le sentiment coopère, mais il ne raisonne pas, car sa mission est de faire sentir. Quand il est question de philosophie morale, de religion ou de métaphysique, la direction de l'activité appartient à l'imagination surexcitée par le sentiment, et l'intelligence et la raison se placent à leur service

De là deux méthodes différentes pour arriver à des conclusions définitives : la méthode *a posteriori* et la méthode *a priori*, l'induction et la déduction.

Dans le premier cas, l'intelligence et la raison, stériles pour inventer, ne peuvent qu'observer et après avoir observé les phénomènes, elles ont recours à l'imagination pour expliquer les relations, et formuler les lois. Voilà pourquoi l'homme de science qui ne possède pas une imagination féconde, qui n'a pas les conditions d'artiste, comme disait Liebig, n'avancera pas la branche des connaissances qu'il cultive, ne fera pas de découvertes.

Dans le second cas, le philosophe doit avoir une imagination créatrice il formulera une synthèse des connaissances qu'il aura sur l'univers et sur ses créatures, et en vertu de cette synthèse il établira un principe. Puis, s'aidant d'une dialectique plus ou moins souple et ingénieuse, se servant d'une logique plus ou moins rigoureuse, il expliquera le monde et arrivera, de *déduction* en *déduction* jusqu'aux dernières consé-

quences. Est-ce bien là de la science? Non, c'est de la philosophie. Mais nous osons demander: quelle différence y a-t-il entre cette philosophie et ce que nous appelons de la poésie? Existe-t-il, est-ce qu'il a jamais existé une intelligence assez vaste pour dominer tout le savoir humain afin de formuler un principe sans rien omettre de ce qui pourrait le modifier? Cette méthode d'investigation, n'est-elle, après tout, une *pétition de principe?* Ne pose-t-on *en fait* la chose même qui est *en question?*

Tous les efforts spirituels des hommes abandonnés à leurs propres ressources *avant que l'évolution du travail humain ne soit terminée*, sont impuissants pour nous fournir autre chose que des poëmes. Des poëmes fort beaux, fort utiles même pour soutenir et retremper le sentiment, mais des poëmes enfin, qui doivent se classer parmi les œuvres de l'imagination. Ils pourront tenir lieu de la science pendant la jeunesse; ils ne servent qu'à nous délasser dans l'âge viril.

Ce qu'il y a de curieux dans tout ceci, c'est que la poésie philosophique qui se donne des airs de travailler *a priori*, ne travaille après tout qu'*a posteriori*. L'histoire de la philosophie nous démontre cette vérité d'une manière concluante. Dès ses premiers pas, nous observons qu'elle adopte l'idée vulgaire de la dualité de l'être, et se divise en deux écoles: *le spiritualisme* et *le matérialisme*, dont les méthodes diffèrent selon que les philosophes s'arrêtent sur le mode d'être organique (*sensualisme*), ou sur le mode d'être psychologique (*idéalisme*). Après les affirmations dogmatiques

des uns et des autres, les disputes et les opinions se multiplient jusqu'au point de reproduire le spectacle de la tour de Babel. Cet état de choses ne menant à rien d'utile, les hommes de bonne volonté s'en mêlent pour mettre d'accord les deux camps. Ils avouent que tous les deux possèdent une part de la vérité et s'efforcent de fondre les deux doctrines (*syncrétisme*), d'en faire une nouvelle doctrine plus vraie avec ce que les autres ont de mieux (*éclectisme*) ou d'harmoniser toutes les opinions dans une vérité supérieure (*harmonisme*). La confusion devient extrême et on finit par se réfugier dans une foi inconditionnelle (*mysticisme*) ou par douter de tout (*scepticisme*).

Aussitôt que toutes ces étapes d'un cycle ont été parcourues, d'autres philosophes se présentent qui, honteux du désacord de leur *science* avec les conquêtes *dues à l'évolution du travail humain*, comprennent la nécessité de renouveler un outillage vieilli et suranné, et les philosophies critiques recommencent l'œuvre pour suivre les mêmes errements et terminer d'une manière identique.

Après tant de philosophes grecs, Socrate; après les philosophies d'Alexandrie, du christianisme et du moyen âge, Descartes; après Spinosa et Malebranche, après Locke et Leibnitz, après Berkeley et Hume, Kant.

Ce grand *refaiseur* de l'outillage philosophique paraissait avoir dit le dernier mot avec sa *Critique de la raison pure*, et pourtant les découvertes *scientifiques* qui suivirent la publication de cet ouvrage provo-

quèrent un nouveau cycle dans lequel Fichte, Schelling et Hegel continuent l'éternelle évolution.

Tous ces penseurs, avec l'enthousiasme des vrais poëtes, se sont imaginés qu'ils dictaient des vérités fondamentales tirées de leur cerveau créateur, tandis qu'ils ne faisaient qu'obéir à l'évolution du travail de l'humanité en formulant, fort incomplétement, une partie de la vérité relative, découverte par les travailleurs, chacun selon son rang.

Enfin l'élément scientifique commence à prédominer, Auguste Comte ébauche la philosophie positive, ou plutôt il change les centres des recherches philosophiques. Naguère toute la machine idéologique tournait autour de l'imagination et de la philosophie *morale*; dès aujourd'hui, elle s'appuiera sur la raison et partira de la philosophie naturelle. Peut-être la pensée humaine verra son vol rabaissé d'abord, mais ce sera pour remonter ensuite.

A la hauteur où nous sommes arrivés, ou bien la philosophie devient *une science*, et alors la philosophie dite naturelle embrasse à la fois et le mode organique et le mode psychologique, ou bien la philosophie continue à n'être qu'un grand *poëme*, et pour cela, il lui faut un nouveau *criticisme* qui, profitant des dernières et importantes découvertes de la physique, de la chimie et de la physiologie, remettra son outillage spirituel à neuf.

Néanmoins, l'histoire de la philosophie nous fournit un enseignement précieux. Elle nous dit qu'il est possible de concentrer la science entière dans un petit

nombre de vérités et de tirer, par déduction, de ces vérités premières, toutes les vérités secondaires. En d'autres termes, quand l'évolution du travail humain aura mis sous l'empire de notre esprit le monde et ses phénomènes, il est possible que la méthode rationnelle remplace avec avantage la méthode expérimentale et que les principes obtenus par l'induction suffisent, avec la logique, pour enseigner *a priori* aux générations successives ce que nous ne pouvons savoir aujourd'hui que d'une manière fragmentaire et après des efforts gigantesques du corps, de l'intelligence et du cœur.

Pour le moment, notre tâche est terminée. Il n'y a pas une exception aux lois que nous avons exposées, nulle branche de l'industrie ou du savoir n'échappe à notre analyse. Non-seulement « le travail intellectuel et le travail manuel sont frères », mais même en y adjoignant le travail sentimental, il ne constituent qu'un seul travail : le travail humain.

Plusieurs écrivains admettent avec Jules Simon des « ouvriers qui s'occupent de l'ensemble (travail général ou philosophique) et ceux qui ne s'appliquent qu'à une série d'objets déterminée (travail spécial ou technique) ». Cette chaîne que nous venons de dérouler aux yeux de nos lecteurs embrasse l'utile, le vrai, le beau et le bon. L'analyse scientifique de ses chaînons nous dit que leur composition *qualitative* est toujours identique, quoique à mesure qu'elle avance dans le temps, il entre dans leur substance moins de l'élément grossier et plus de l'élément libre, pur et sublime.

Au bout de cette chaîne, l'homme est sûr de trouver, sinon le bonheur, du moins la rédemption.

Définissez bien le travail et tout l'avenir de l'humanité est dans ce mot.

Mais il faut le définir *bien*.

C'est une question de jour en jour plus urgente.

QUATRIÈME PARTIE

—

LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

QUATRIÈME PARTIE

LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

I

IMPORTANCE ET SIGNIFICATION DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES.

On a appelé les expositions universelles les grandes fêtes du travail. Elles sont encore mieux que cela : ce sont les manifestations d'un culte qui commence à avoir des autels dans tous les cœurs, le culte du devoir. Car on a beau rêver des dogmes ou des systèmes de morale : notre premier devoir, celui à l'aide duquel nous achetons tous nos droits, c'est le devoir de travailler de corps et d'esprit, de travailler harmoniquement, pour développer, et l'individu, et les organismes formés pour les individus.

Dans la genèse spirituelle, c'est l'effort créant la chose, et la chose accumulée, ou le capital, affranchis-

sant l'esprit, qui nous ont permis d'être libres, savants ou poëtes.

Voilà pourquoi les richesses matérielles ont toujours un irrésistible attrait pour la grande majorité des hommes.

Au début, les quelques bipèdes épars sur la planète, luttant dans les bois contre le serpent ou le tigre, dans les marais contre la fièvre, partout contre la faim, se sont défendus héroïquement contre une nature marâtre. Leurs successeurs, luttant toujours, ont dompté leurs ennemis, assaini leur demeure, et fait des esclaves de leurs tyrans. C'est ainsi que l'homme, en s'associant à l'homme, créa des êtres collectifs — familles, tribus, peuples, nations, — plus forts que les obstacles qui l'opprimaient pour le retenir dans ie condition de la brute. Chacune de ces collectivités, devint, par le pouvoir qu'elle exerçait et les bienfaits dont elle était le dispensateur, une véritable divinité pour les individus, et le culte de la patrie fut le plus attrayant des cultes, celui auquel les natures énergiques, les esprits perspicaces étaient toujours prêts à faire toute sorte de sacrifices.

Des organismes supérieurs, avec tous les caractères de l'individualité, se formèrent ainsi avec les molécules humaines.

Mais ces grands organismes que nous nommons les nations, obéissent à leur tour aux lois du développement des êtres qui sentent tout en pensant. L'expérience de la douleur leur fait comprendre que l'équilibre solidaire est la condition du bien-être, et déjà ils

se rapprochent pour échanger les riches produits de l'industrie, les vérités de la science, les émotions et les chefs-d'œuvre de l'art, comme jadis le sauvage se rapprochait du sauvage pour échanger les fruits ou les peaux, les idées embryonnaires et les premiers effluves du sentiment.

Si l'instinct inconscient des tribus non policées donnait à la foire un caractère sacré, à plus forte raison, devons-nous considérer comme sacrées aussi les grandes foires modernes inspirées par l'amour conscient de l'humanité.

Dans les expositions universelles, il y a bien certainement quelque chose de saint. Leur tendance est d'amoindrir les maux de ce monde par la rédemption de millions d'âmes de l'ignorance, de la misère et surtout, de l'enfer des préjugés et de la haine. L'Europe sent, mais ne l'avoue pas encore, qu'elle ne peut continuer à vivre sous le régime d'une méfiance qui lui coûte dix millions de francs par jour pour ses armées seulement, et l'empêche en outre de produire un pareil capital avec les bras des millions d'hommes voués à l'apprentissage de l'oisiveté.

Tôt ou tard la pesanteur des impôts et le fléau de la dette deviendront insupportables. Que la science continue par ses progrès à renchérir les armements terrestres et maritimes comme elle l'a fait dans les derniers trente ans, et le déficit entre les recettes et les dépenses de l'Europe, qui est aujourd'hui de près de deux milliards, arrivera à un chiffre imposible à solder.

C'est alors que les services rendus par les expositions universelles deviendront précieux. Elles auront préparé le terrain pour rendre possible la fédération amphictyonique, et le rêve d'aujourd'hui sera le fait de demain.

Pour que cela soit, les hommes d'État et les penseurs d'élite doivent envisager la question des grands concours internationaux dans toute son étendue et apporter, dès à présent, à leur organisation les soins les plus réfléchis. Tout en poussant les producteurs à se mouvoir par l'intérêt, ils ne sauraient dédaigner aucun détail capable de faciliter l'éducation des peuples, pour les mettre à même de comprendre toute la profondeur de la parole messianique: « Aimez-vous les uns les autres. »

En un mot, la grande nécessité de notre civilisation, c'est de constituer une morale internationale, comme la morale personnelle et la morale de relation entre les individus, établies déjà chez tous les peuples par la souffrance et la douleur. Et de même que le besoin matériel non satisfait excita l'intelligence et dompta la passion ou le sentiment sans frein, pour en faire les sentiments moraux, de même la pénurie de l'Europe amènera la réflexion, et les grandes puissances comprendront un jour l'inanité de leur conduite.

Les cycles s'étendent et s'élargissent.

Travailler et produire pendant trente ou quarante ans, pour se donner le plaisir de détruire *en deux* années, toute la richesse ainsi créée, ressemble beaucoup à la folie. Inmobiliser dix pour cent des bras les

plus robustes, quand il reste encore à civiliser et à exploiter des continents aussi vastes que l'Afrique, est certes une affaire bien mince pour des nations qui se piquent d'être industrielles et commerciales. Tolérer l'écrasement du faible par l'ingratitude du fort, et soutenir une guerre sanglante et destructive pour aboutir à un congrès par lequel on aurait dû commencer, n'est pas digne des générations qui se disent intelligentes et qui invoquent à tout moment les principes de la justice, de la raison, du droit.

C'est donc bien le lieu d'examiner ici les conditions à remplir par les expositions universelles, qui sont la manifestation la plus éclatante de l'évolution du travail de l'homme et le signe de l'accomplissement d'un des cycles historiques le plus transcendantal pour l'avenir du genre humain.

II

BUT PRINCIPAL DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES.

Comme nous venons de le dire, les expositions naquirent évidemment d'un besoin que les peuples ont ressenti aussitôt qu'ils entrèrent dans l'âge mûr de la civilisation. L'axiome de Bacon : *La puissance est proportionnée à la connaissance*, se généralisa d'abord parmi les individus ; les gouvernements ensuite reconnurent sa justesse, et les nations enfin témoignèrent d'un vif désir de se connaître et de se mesurer réciproquement.

Science d'où prévoyance ; prévoyance d'où action : telle est, selon Auguste Comte, la relation générale de la science et de l'art. Pour bien faire, pour mieux faire, il faut prévoir, et le seul moyen de prévoir, c'est de savoir *les effets* qui produiront *les causes* naturelles, de connaître les lois immuables gouvernant le monde et ses créatures; c'est, en un mot, de posséder la science.

Or, dans l'harmonie évolutive que nous nous sommes efforcé de démontrer dans cet ouvrage, la satisfaction des besoins matériels et des besoins sentimentaux demande un développement progressif de l'intelligence

Nous ne songeons à l'heure présente qu'à produire plus, à produire mieux, à produire à bon marché ; toute l'énergie de notre sentiment se tourne vers les jouissances et la richesse ; mais, par une loi fatale et inéluctable, nous sommes contraints à étudier les phénomènes, à découvrir leurs rapports, à rechercher la beauté, à nous familiariser avec le vrai et le beau, et tout cela constitue une préparation indispensable à l'exercice de la morale.

De même que le principe égoïste auquel l'individu obéit dans son développement ébaucha la morale personnelle bien avant la morale de relation, de même il a fallu que les nations possédassent un corps de lois homogène, une administration éclairée et une statistique rudimentaire pour inaugurer un nouvel ordre de rapports devant aboutir à la substitution du droit à la violence. Un intérêt, grossier en apparence, effaça la haine entre les familles et rendit possible la paix des États par la division du travail et les échanges ; le mouvement industriel moderne rendra possible une morale internationale, amènera la paix par une division du travail plus vaste et plus élevée, réduira par cela même les budgets à un chiffre supportable, et les vérités proclamées par les défenseurs du libre échange ne seront plus des utopies.

Nos expositions universelles sont donc pour le moment la manifestation de cet amour du bien-être matériel, de cet cupidité qui effraie les bonnes âmes et leur fait croire aux tentations du démon. Il n'en est rien cependant. Le diable est un pauvre diable qui ne soupçonne pas

les harmonies divines des lois qui nous gouvernent. S'il s'efforçait de nous inspirer une sainte horreur pour la science, alors il serait bien redoutable, car l'ignorance est dangereuse, même sous les attraits de la sainteté; mais, aussi longtemps qu'il nous poussera vers des jouissances qui nous obligent à cultiver nos esprits et nos cœurs, il ne soupçonnera pas la portée de son œuvre; il coopérera au triomphe de la bonté et de la vérité, qui ne sont, comme le disait Platon, que les reflets de la beauté.

Une fois maîtres de ces principes simples et sublimes, convaincus comme nous devons l'être de l'harmonie universelle du *macrocosme* et du *microcosme*, quel but devront se proposer les peuples dans le développement de leurs concours industriels?

Quant à nous, — ayons le courage de le dire tout de suite, — il nous semble qu'on agit plutôt par instinct que par raisonnement; il nous semble aussi que les événements entraînent les hommes et que les hommes ne font pas tout ce qu'ils devraient faire pour diriger les événements.

Nous sommes, il est vrai, à la première période de la manifestation d'un besoin bien complexe, à cette période où le besoin est ressenti instinctivement, où l'on ne voit que vaguement les meilleurs moyens de le satisfaire. Tout de même comme notre époque se dit scientifique, elle est tenue, de prévoir. Ce serait une grave faute que de retarder l'avénement de la paix et de la liberté faute de prévoyance.

De toutes les expositions universelles, la première, celle de 1851, est la seule dont le but évident fut

atteint. Ce but apparaîtra, dans l'avenir, égoïste, étroit, mesquin, et néanmoins, quels magnifiques résultats n'a-t-il pas produits ! A cette époque, les hommes les plus éminents de l'Angleterre, et le prince Albert à leur tête, comprirent que la production industrielle anglaise manquait de certaines conditions que l'industrie d'autres peuples, artistes par nature, possédait déjà. Ils reconnurent les difficultés, l'impossibilité même, d'envoyer leurs ouvriers sur le continent pour étudier et pour apprendre, et ils se décidèrent à inviter toutes les nations à apporter sur leur propre sol des échantillons de leurs produits. C'était un moyen habile de les faire examiner et comparer par ceux de leurs compatriotes qui avaient un intérêt à maintenir une supériorité sur les producteurs étrangers.

Cette idée, digne du sens pratique des Anglais, leur a complétement réussi. L'émulation énergique des fabricants et des ouvriers fut éveillée à la vue des produits des autres peuples qu'ils avaient l'habitude de mépriser; *les efforts sentimentaux redoublèrent* et le gouvernement aidant, des réformes et des institutions nouvelles furent introduites dans le Royaume-Uni qui ont amélioré notablement le goût et l'éducation des travailleurs anglais dans l'espace de vingt-cinq ans.

Remarquons en passant que l'Angleterre n'a célébré qu'une seconde exposition universelle en 1862, et qu'elle ne semble pas disposée à répéter ces concours chez elle. En échange, une exposition permanente s'établit dans le Sydenham Palace et on organise de temps en temps, dans le sein de ce musée gigantesque,

des concours universels avec les produits d'une seule branche de l'industrie humaine ou avec tels objets se rapportant à une spécialité quelconque du travail.

Quant aux expositions universelles chez les autres nations, à Paris, à Vienne comme à Philadelphie, elles ont laissé un vide dans l'esprit de tous ceux qui ne se sont pas laissé éblouir par la splendeur de ces fêtes et la séduisante habileté de leur mise en scène. Quelques rares penseurs en ont tiré sûrement un enseignement précieux, mais la généralité n'y a vu que les petites affaires du jour.

En dépit de tant de volumes et des innombrables rapports fort intéressants au point de vue technique, nous ne possédons pas encore une étude synthétique du mouvement expositionnel. Et cette étude devient une nécessité, car enfin, si les réunions périodiques de tous les producteurs sur l'arène de la paix ne doivent aboutir qu'à l'étalage des merveilles de l'industrie, si les progrès qu'elles provoquent ne sont que des progrès matériels, si l'on continue à méconnaître l'harmonie à laquelle doivent viser les efforts de notre activité, il est fort à craindre que les erreurs des esprits s'aggravent et que la haine et la convoitise des prolétaires n'augmentent au lieu de diminuer. On parle et on agit comme si la richesse matérielle, dont les ouvriers se croient deshérités, était *le but* de tout travail; on leur donne de ce mot une notion profondément erronée; on leur dit que la science, l'art et la morale sont *les moyens* de devenir riche, tandis que la science, la beauté et la morale sont *les buts*, et la richesse n'est que le *moyen*.

De quel droit pouvons-nous leur reprocher après cela leurs folles utopies ou leurs attentats contre l'ordre naturel?

Les crimes de la Commune ne sont que les fruits logiques d'une plante arrosée avec le venin de l'avarice.

Décidément, nous faisons fausse route sous l'influence des vieilles conceptions du travail et des travailleurs.

Il est vrai que par la force des choses, chaque exposition prend une allure plus en accord avec les vrais principes de la Ponologie. Peu à peu la science et l'art, — la partie intellectuelle et la partie sentimentale du travail, — y trouvent la place qui leur est due, et déjà, dans l'exposition de 1878, le sentiment est reconnu implicitement comme l'un des éléments de notre activité et, partant, de la production.

Néanmoins, il ne suffit pas de céder à l'évidence, il ne suffit pas de se laisser entraîner par la vanité ou le négoce. Les hommes d'État surtout ont le devoir de viser plus haut et plus loin. N'oublions jamais les profondes paroles par lesquelles Jules Simon termine son bel ouvrage : « L'homme choisit le but de son activité, » S'il le choisit en dehors de l'ordre (l'ordre naturel, » sans doute), tous ses efforts tournent contre lui ; plus » il réussit, plus il s'abaisse. Si, au contraire, il assigne » un noble but à son travail ; s'il se meut dans l'ordre » universel, tout ce qu'il fait, et même tout ce qu'il » essaie de faire, lui profite. »

La seule manière pour l'homme de se tenir dans l'ordre naturel n'est autre que de prendre pour but la

rédemption totale de son être par la satisfaction facile et complète de ses besoins physiques, intellectuels et affectifs, et de travailler *harmoniquement* jusqu'à soumettre le monde extérieur à sa volonté, afin de s'affranchir du rude labeur de la bête et d'élever son âme librement à la contemplation de la Beauté Suprême.

Donc, les expositions universelles pour produire tout le bien dont elles sont capables et pour le produire au plus tôt, doivent avoir pur *but* de faire régner la morale entre les nations, comme elle a commencé à régner entre les individus. C'est une revue que l'on passe aux différents *moyens* à notre disposition pour produire des utilités de toute espèce, propres à satisfaire les tendances de l'être qui se développe. Cette revue équivaut à constater le degré de l'évolution du travail humain auquel les sociétés sont arrivées à une époque déterminée. La statistique de chaque pays aiderait à faire connaître en même temps jusqu'à quel point les outils, les machines, les découvertes et les procédés se sont généralisés parmi les classes sociales.

En somme, les concours internationaux deviendront une institution chargée de vérifier de temps en temps la direction prise par l'activité humaine, de signaler les obstacles intérieurs et extérieurs qui s'opposent au progrès évolutif des grandes collectivités, et de constater l'exactitude des principes et des maximes à fin d'éclairer l'esprit et d'épurer le sentiment.

Pour obtenir ce résultat, il nous faut procéder en détail et, pour le moment, il conviendra de résoudre à l'occasion de chaque exposition un problème concret.

Ce problème devrait, autant que possible, se proposer de répandre parmi les classes ouvrières les avantages de la civilisation, ou, en d'autres termes, de généraliser parmi toutes les classes sociales les conquêtes sur la matière et la force cosmique, afin d'augmenter le nombre de travailleurs spirituels. La question des habitations, pour la famille du prolétaire, par exemple, dont on parla beaucoup en 1867, les institutions de crédit mutuel, les règlements et les heures du travail *manuel*, les associations pour s'instruire mutuellement, seraient autant de problèmes à traiter et à résoudre, lors de la célébration d'un concours, en écoutant les délégués des ouvriers. Ce serait une excellente manière de répandre parmi les ignorants des vues justes sur la constitution naturelle du monde, tout en leur témoignant l'intérêt et la sympathie qu'ils ont le droit de réclamer.

Mais nous le répétons : le but d'une exposition universelle doit être avant tout pour les hommes de science, pour les gouvernements et pour les classes dirigeantes, de déterminer l'état de l'évolution du travail, dans son acception la plus vaste, et de formuler les règles de conduite et les réformes propres à faire diminuer, le plus possible, la somme d'efforts musculaires encore à la charge de l'humanité, ou à favoriser la transformation de ce travail manuel, en activité du cœur et de l'esprit.

Veut-on que nous résumions notre pensée dans un mot?

Les expositions universelles sont de véritable PONOMÈTRES.

III.

DÉVELOPPEMENT DES CONCOURS INTERNATIONAUX.

Oui, les expositions universelles, comme résultat du progrès tel que nous l'avons indiqué dans ce livre, sont la manifestion la plus authentique des besoins qui commencent à être ressentis par les nations. Ce qui arriva d'abord entre les individus pour préparer la formation de la tribu, ou entre les tribus avant de constituer les peuples, se manifeste déjà entre les nations, pour annoncer les grandes fédérations continentales. L'évolution suit son cours : l'échange des choses amène l'échange des idées; on se rapproche pour s'entendre et le rapprochement provoque l'échange des sentiments sympathiques.

Après cela on est disposé à reconnaître l'utilité d'une morale, on l'ébauche, on s'y soumet.

C'est ainsi que la morale est le dernier mot de la richesse, de la science et de l'art.

Plus petits ou plus grands, les cycles sont toujours pareils dans leur nature, qu'il s'agisse du développement de l'être individuel ou du développement de l'organisme collectif. Satisfaction du besoin matériel, — satisfaction du besoin intellectuel, — satisfaction du besoin sentimental, — voilà les étapes successives pour arriver à la satisfaction morale.

Examinons à la hâte comment le besoin que les concours internationaux accusent a pu se manifester d'une manière si grandiose.

Pendant tous les temps historiques, c'est-à-dire dans l'espace de plus de quatre mille ans, les peuples de la terre n'ont fait parade que de leur force et de leur luxe. L'orgueil humain aimait à passer en revue les armées, ou à étaler les richesses improductives arrachées aux étrangers par la guerre et aux travailleurs par la spoliation, comme il aimait à s'imaginer une genèse, une science, une morale à l'usage des seigneurs pour contenir les esclaves. Quant aux produits du travail tels que nous le comprenons, quant au travail productif, il n'en a été question que pour le mépriser d'abord, pour l'imposer aux faibles et aux vaincus ensuite, et pour l'exploiter toujours. Si parfois les dominateurs songeaient à avoir une statistique des producteurs et des produits, c'était uniquement dans le but de rançonner de plus en plus les agriculteurs, les industriels et les commerçants, pour acheter avec leur sueur une gloire aussi sanglante qu'éphémère.

Vers le commencement du XVIII[e] siècle, le besoin de se connaître commença à poindre chez le peuple qui, par une foule de circonstances exceptionnelles, se trouvait être la collectivité la plus développée et la plus libre. Dès 1756, la manifestation de ce besoin qui a nom concours, eut lieu en Angleterre. Le peuple anglais, obéissant à la loi évolutive des sociétés, voulut fortifier l'énergie et la dignité de son travail en provoquant le *sentiment* de l'émulation.

En 1798, la France, qui venait de proclamer les droits de l'homme, se décida aussi à honorer le travail, croyant qu'une revue de ses producteurs et de leurs productions valait bien autant que la revue militaire la plus brillante. La première exposition nationale fut célébrée cette année même.

Certes, ce n'était pas une idée cosmopolite qui poussait le gouvernement français à déclarer que cette exposition « était la première campagne désastreuse » pour l'industrie anglaise » et que les « manufactu- » res étaient les arsenaux d'où devaient sortir les ar- » mes les plus funestes » à un peuple industriel; certes l'offre d'une seule médaille d'or à celui qui « aurait porté le coup le plus funeste à l'industrie anglaise » dans le prochain concours, ne semblait pas être de nature à tranquilliser les amants de la paix et du progrès, et pourtant c'est de ce point de départ que le mouvement le plus important de l'histoire s'est développé.

Remarquons en passant que rien ne prouve comme ces faits historiques la vérité de notre théorie. Au début du mouvement expositionnel, les nations n'agis-

saient pas pour satisfaire des besoins *moraux*. C'était *le sentiment* qui les mouvait, un sentiment égaré, il est vrai, ou des passions, mais ces passions ou ces sentiments non éclairés étaient *des forces* et sans la force le mouvement ne peut se concevoir.

L'idée des expositions devint une idée française. On en organisa sous le consulat, sous l'empire, sous la restauration, sous la monarchie de Juillet. Les autres nations suivirent l'exemple de la France et s'empressèrent d'organiser à leur tour des concours régionaux et nationaux, soit des produits de l'agriculture, soit de l'industrie, soit des beaux-arts.

Il y eut des concours à Turin, à Florence, à Berlin, à Bruxelles, à Leipzig, à Washington, à New-York, à Stockholm, à Zurich, à Madrid, à Saint-Pétersbourg. C'était comme une vaste gestation dans le sein des nations civilisées : la gestation de nouveaux sentiments par la lumière de la science.

Notre XIXe siècle marche vite. Quelques années lui suffisent pour mener à bonne fin les entreprises qui auraient demandé des siècles par le passé. Trente ans après la première exposition à Paris, on essaya à Dublin de donner un caractère international à l'exposition qui eut lieu dans cette ville en 1829, et l'honneur de la réalisation de cette idée reviendrait aussi à la France, si les Français avaient compris toute la vérité des paroles de M. Boucher de Perthes, disant à Abbeville en 1833 : « Croyez-vous que si la place de la Concorde, ouverte au 1er mai 1834, aux produits de l'industrie française, l'était à ceux *du monde entier*, croyez-vous, dis-je, que

Paris, que la France en souffrît et que l'on y fabriquât ensuite moins ou moins bien ? Non, Messieurs, la France n'en souffrirait pas plus que la capitale : les expositions sont toujours utiles, car partout elles offrent instruction et profit. »

Plus tard, en 1849, les préjugés triomphèrent encore dans les chambres de commerce consultées à ce propos par le gouvernement. On n'osa pas suivre l'avis de ceux qui voulaient faire un concours universel de l'exposition nationale de cette année.

Mais, chaque noble idée est une semence. Une fois jetée au vent, elle n'a qu'à tomber sur un bon sol pour fructifier. La pensée des expositions universelles renaquit de l'autre côté du canal de la Manche et y reçut l'accueil le plus enthousiaste de la part d'un prince illustre. L'Angleterre organisa l'Exposition de 1851 et la Grande-Bretagne eut la gloire d'inaugurer, avec ce concours magnifique, une série d'Expositions internationales dont la signification mérite de fixer l'attention des hommes d'Etat.

Pour que nos lecteurs puissent juger du mouvement expositionnel, nous présenterons la liste des concours universels qui ont eu lieu depuis 1851. Elle est comme suit :

		Durée de l'Exposition.	Nombre total de visiteurs	Visiteurs par jour.	Nombre des exposants.
1851	Londres.	167 jours	6.179.000	36.900	17.000
1855	Paris.	186 »	4.533.433	24.300	24.000
1862	Londres.	181 »	6.211.103	34.300	20.000
1867	Paris.	216 »	9.062.965	41.950	53.000
1873	Vienne.	186 »	7.254.867	39.000	56.000
1876	Philadelphie	159 »	9.789.392	61.560	49.300
1878	Paris.				

L'habileté relative déployée dans les installations de ces différents concours peut se déduire des sommes dépensées et des surfaces occupées par les bâtiments construits. Nous présentons, dans le tableau suivant, les renseignements que nous avons obtenus, tout en regrettant que les chiffres qu'il contient ne soient pas aussi complets que nous l'aurions désiré.

		Surface du site.	Surface couverte. Mèt. car.	Devis — Fr.	Prix du m. carré de la surf. couv.
		—	—	—	—
1851	Hyde Park.	8 ½ hectar.	74.700	Inconnu	Inconnu.
1855	Champs-Elysées.	10 »	112 000	»	»
1862	Sydenham Palace Brompton.	18 »	95.000	»	»
1867	Champ de Mars.	44 »	150.000	24.000.000	160
1873	Prater.	230 »	120.000	40.000.000	333
1876	Fairmount Park	1107 »	145.000	50.000.000	345
1878	Champ-de-Mars et Trocadéro.	85 »	280.000	44.500.000	160

Il est fâcheux que le chiffres exacts et détaillés de la dépense n'aient pas été publié par les différents pays. Les expositions universelles deviennent une institution européenne, et la manière la plus économique d'en obtenir la realisation entrera pour beaucoup dorénavant dans leur fréquence et leur succès.

Les chiffres que nous avons cru pouvoir adopter sont néanmoins utiles à quelque chose. Ils témoignent d'un progrès fort remarquable. En outre, à chaque nouveau concours, il y a eu plus de luxe, peut-être trop de luxe. Mais quoique l'expérience acquise ait une certaine valeur, avons-nous une idée plus claire et plus exacte, qu'en 1851, de ce qu'est, de ce que devrait être une exposition universelle? Serait-ce bien un esprit mercantile et purement utilitaire qui devrait diriger ces fêtes solennelles? La quantité des produits

exposés doit-elle croître librement sans aucun égard à leur qualité ou à leur importance? Est-ce qu'il n'y aurait pas lieu de profiter de cet assemblage d'objets si divers, de cette réunion de gens et de cet amas de renseignements utiles pour déduire une synthèse statistique, résoudre un problème ou constater un principe?

Il nous semble qu'il est temps de modifier quelque peu la physionomie des concours internationaux, en leur imprimant un cachet plus réfléchi et plus sérieux, et en visant surtout à obtenir par leur moyen la sanction d'autres maximes que celles de l'intérêt matériel et du négoce. N'ayons pas trop de confiance dans la vitalité d'une œuvre humaine. Il ne manque pas de personnes disposées à contester l'influence salutaire des grands concours internationaux. Une école encore puissante a osé qualifier de « grande calamité » l'Exposition de 1878, et un orateur politique nous disait, il y a très-peu de jours : « Aussi, Messieurs, voyez de » quel prix a été pour nous cette fixité dans les déclarations et les adhésions de la première heure. Elle » a suffi pour triompher de tous *les mauvais vouloirs*, » de toutes les *résistances*, de tous les *refus de concours*, de toutes les *appréhensions*, de toutes les » *calomnies*, car ce mot n'est pas trop fort pour stigmatiser ceux qui, inspirés par la passion, ont été » assez méchants et assez dépravés pour souhaiter l'insuccès de cette grande entreprise (1)? »

(1) GAMBETTA, discours au banquet du Cercle national.

Des symptômes qui sont à la portée de tout le monde nous font craindre un schisme tôt ou tard, et si un événement imprévu venait à compromettre le succès d'un concours universel, il y aurait un temps d'arrêt et peut-être même un revirement. Tant que les idées sur le but et la portée des expositions universelles ne seront pas bien déterminées, il est possible que l'égoïsme des uns, les faux calculs des autres, l'ambition impuissante ou la basse jalousie, n'attendent qu'un moment favorable pour produire dans l'évolution de l'activité européenne un de ces écarts qui tant de fois ont retardé et compromis le progrès. Il faut être prévoyant, pour éviter un tel écart.

Tâchons maintenant de nous faire en peu de mots une synthèse claire et simple d'un mouvement international qui doit avoir dans l'avenir les suites les plus inespérées. Les premiers efforts des amis des expositions internationales tendirent à obtenir le *concours universel* des peuples, comme exposants, sous un aspect purement *manufacturier*. Instinctivement on ne parla que des produits du travail manuel. C'était là un champ neutre. On sentait que, pour obtenir l'acquiescement des nations rivales, il fallait invoquer les intérêts matériels et le travail physique.

Au premier rendez-vous universel, au « Cristal Palace » de 1851, l'Orient ne répondit pas complétetement à l'appel. La Chine et le Japon se sont abstenus de comparaître, officiellement du moins. En 1878, l'Orient et l'Occident se trouvent confondus au Champ-de-Mars, l'universalité des exposants est un fait. La

lutte trente fois séculaire qui commença à Troie, qui fut soutenue par Xerxès et Alexandre, Pélage et Almanzor, saint Louis et Mahomet II, don Juan d'Autriche et Barberousse, change de caractère et devient une lutte plus humaine, plus noble, plus rassurante.

Les ennemis se serrent la main et ne semblent songer qu'à devenir riches et puissants, tout en rêvant à la guerre et aux tristes réminiscences des erreurs anciennes. N'importe. C'est un grand pas que d'avoir obtenu l'universalité des concurrents.

Il nous faut maintenant arriver à une autre *universalité :* celle de tous les éléments du travail, de toutes ses manifestations, de tous ses résultats.

Et que faut-il pour cela? Presque rien. La force *végétative* qui développe les sociétés comme celle qui développe les plantes, les lois de l'évolution que nous tâchons de démontrer, ont produit un mouvement dans le sens de l'universalité des produits depuis la seconde moitié du XIXe siècle.

En 1849, la France fondit avec son exposition industrielle une exposition agricole. C'était logique et c'était un grand pas. En 1851, à Londres, les exposants de matières premières et de denrées (de céréales surtout) furent très-nombreux, et l'on remarquait au Palais de Cristal des objets qui paraissaient déplacés pour le vulgaire. La partie agricole de l'exposition de Paris, en 1855, prit un développement fort remarquable; les concours universels de 1862, 1867, 1873 et 1876 élargirent peu à peu leurs catalogues, et l'expo-

sition actuelle du Champ-de-Mars est tellement vaste sous ce rapport qu'il reste très-peu à faire pour toucher à la perfection et à l'universalité. L'élément physique du travail y est admirablement représenté; l'élément intellectuel s'y trouve dans les sciences et leurs instruments, l'instruction publique et ses livres, l'archéologie et son histoire rétrospective; l'élément sentimental par tous les beaux-arts, dont l'un, la musique, y régnera corps et âme.

La plus forte partie de la besogne humaine est faite. Fixons bien nos idées pour affermir nos conquêtes et placer le couronnement à l'édifice de la civilisation.

IV

PRÉLIMINAIRES INDISPENSABLES A LA CÉLÉBRATION D'UN CONCOURS INTERNATIONAL.

Les conditions que nous venons d'indiquer pour les expositions universelles et celles que nous indiquerons encore ne pourront être remplies qu'en étudiant pour chaque cas, à l'avance, un programme aussi parfait que possible. Donc, la première chose à faire quand il s'agit d'organiser un grand concours, c'est de convoquer un congrès international où tous les peuples seront représentés pour discuter et fixer les bases de son programme et la mesure dans laquelle les différentes nations doivent y concourir.

Sans cette entente préalable une grande partie de l'espace disponible se verra toujours occupée par des choses sans intérêt, tandis que bien des produits intéressants manqueront, et que des fabrications dignes d'être

prises en considération resteront méconnues ou oubliées. On évitera par ce moyen aussi des plaintes et des réclamations non pas toujours sans fondement.

Cette commission internationale arrêterait le programme en se basant sur les renseignements statistiques présentés par les commissaires. Elle déterminerait aussi dans chaque cas, les conditions les plus convenables pour l'admission des produits et objets à exposer.

Certaines personnes s'alarmeront peut-être de cette menace de restriction, mais nous sommes convaincus qu'un triage préalable deviendra de jour en jour plus nécessaire. Le nombre des exposants augmente tellement que bientôt il deviendra impossible de construire des édifices assez grands pour contenir tout ce que l'intérêt privé s'efforcera d'exposer. Si les expositions ne doivent être qu'une foire universelle, il leur faudra dans l'avenir toute une province pour théâtre. Cela n'est pas pratique, et tôt ou tard, on cherchera à les maintenir dans les limites du possible. Alors on fixera une limite à la quantité, ou l'on exigera certaines conditions à la qualité des denrées, des œuvres et des produits. Ce triage pourrait se faire dans les expositions nationales et locales de chaque pays.

Une année, au moins, avant l'ouverture du concours, le programme devra se publier pour qu'il soit connu de tous. Pendant ce délai chaque pays aura le temps de se préparer convenablement.

Dans le programme, rédigé par les commissaires, il sera très-important d'indiquer les différents congrès

internationaux qui devront siéger durant l'exposition et les dates de leurs séances. D'après les principes ponologiques que nous avons exposés, d'après les éléments fatals de la production (*matière — force — travail*) et en vue de son résultat fatal aussi, il conviendrait que ces congrès fussent au nombre de six, à savoir :

1° Les naturalistes, médecins, agriculteurs, chimistes et physiciens pour examiner et discuter les *matières* premières appropriées ;

2° Les mathématiciens, les physiciens, les chimistes et mécaniciens pour étudier et fixer les sources de *force* dont l'humanité disposerait, et les meilleurs moyens de la produire et de s'en servir;

3° Les fabricants, les commerçants, les banquiers, pour comparer et juger les *produits de l'industrie* ou du *travail manuel*, destinés à la satisfaction des besoins physiques;

4° Les professeurs, les instituteurs, les libraires, les hommes de lettres, pour examiner les *produits* propres à satisfaire nos besoins *intellectuels* et dans la production desquels le *travail intellectuel* prédomine ;

5° Les peintres, les architectes, les sculpteurs, les musiciens, les poëtes, pour discuter les problèmes et les œuvres du sentiment;

6° Les moralistes, les hommes d'État, le clergé, pour examiner et fixer l'état moral des différents peuples de l'humanité en général.

Ajoutons de suite que nous voudrions voir dans le sein de tous ces congrès quelques délégués des classes

laborieuses, soit un certain nombre d'ouvriers nommés par leurs confrères dans les différents pays, afin d'éviter des divisions regrettables dans les efforts comme il y en a déjà à propos des œuvres. Il nous convient de respecter les opinions des faibles, il nous convient fort d'empêcher qu'une *exposition collective ouvrière*, comme celle de l'avenue de la Bourdonnais, puisse s'organiser en face d'une Exposition UNIVERSELLE ou que le ministre d'un pays libre ait à regretter, comme M. Teisserenc de Bort, « de ne pas voir figu- » rer n'importe quel produit dans les galeries d'une » enceinte voisine qu'on s'est appliquée à rendre acces- » sible à tous ».

N'est-ce pas encore là une preuve incontestable des erreurs accréditées ?

Les travaux scientifiques de tous ces congrès n'auraient aucun rapport avec les jurys des récompenses. Tout au plus ils pourraient être consultés par le président des jurys.

C'est ainsi que la besogne afférente à une exposition universelle serait divisée en deux branches essentiellement distinctes : le travail analytique chargé de stimuler et récompenser les travailleurs, ce qui constituerait comme jusqu'à présent le travail des jurys, et le travail synthétique confié aux illustrations scientifiques pour en déduire, non pas des rapports volumineux sur les détails du progrès, mais des appréciations précises sur la validité des principes généraux, appliqués à chaque industrie, et la marche de l'évolution en ce qui concernerait cette partie du travail humain.

Puis les observations, renseignements et appréciations des différents congrès fourniraient les éléments indispensables pour formuler une synthèse générale.

Vers la fin de chaque Exposition, chaque Congrès, — non pas les Jurys, — nommerait un certain nombre de ses membres pour constituer une commission supérieure chargée de résumer, de la manière la plus claire et la plus concise, les résultats purement spéculatifs de l'Exposition. Ces résultats seraient rédigés dans les termes les plus populaires, et les gouvernements leur donneraient la plus grande publicité possible.

Disons tout de suite et franchement que toutes ces dispositions auraient pour but non pas de chasser entièrement des concours le mercantilisme qui domine pour le moment, — l'égoïsme est au fond de toute chose, — mais de placer, à côté des petites luttes des intérêts et de la spéculation, les nobles aspirations des intelligences d'élite et des cœurs capables de découvrir la vérité à travers les éblouissements du luxe.

Ici comme partout, nous voudrions rendre le travail harmonique.

Ne le cachons pas : notre désir est de maintenir tous les peuples en des rapports intimes et continus, au moyen des Expositions universelles. Nous désirons voir ces grands concours acceptés universellement comme une institution permanente ; du moins croyons-nous que cette institution pourrait, dès aujourd'hui, être admise par l'Europe.

Dans ce but, les grandes puissances pourraient se mettre d'accord pour organiser une Exposition universelle tous les cinq ans. De cette manière, chacune d'elles n'en supporterait les frais qu'une fois dans la période de trente ans; chaque pays aurait le temps de faire des progrès sensibles, et tous les avantages du rapprochement pacifique pourraient être utilisés alternativement par ceux qui en auraient la charge.

Avant de terminer nos observations, nous devons appeler l'attention de nos lecteurs sur l'importance de la statistique, pour le développement des Expositions universelles, et la nécessité impérieuse de sa réforme si nous visons à obtenir les heureux résultats que nous n'avons fait qu'indiquer.

Certainement, toutes les nations civilisées se sont efforcées, depuis un siècle, à créer leur statistique. Plusieurs d'entre elles possèdent des renseignements exacts sur la population, la production du sol, le commerce, l'instruction, la criminalité, etc.; mais est-ce bien assez? avons-nous tout ce que la science moderne exige pour calculer les efforts physiques, intellectuels et sentimentaux dont chaque peuple est capable? Savons-nous, par exemple, la force en chevaux-vapeur ou en kilogrammètres des moteurs hydrauliques, des machines à vapeur et des animaux domestiques dont chaque nation dispose? Connaît-on l'effet utile total que l'on tire de la houille exploitée par chaque pays, ou bien tout simplement l'état de productivité du sol, l'état hygiénique ou pathologique de la terre, notre mère commune?

Eh ! certes, ainsi que l'histoire nous enseigne que la grandeur ou la décadence des empires dépend, en premier lieu, de la fertilité ou du dépérissement du sol, la physiologie, la médecine, la chimie, sont sur le point de nous démontrer l'influence de la qualité des denrées, de la composition des aliments, *sur l'énergie et sur la lucidité de l'élément spirituel*. Un millième de plus ou de moins d'acide phosphorique dans la nourriture fournie par l'agriculture pourrait avoir une action décisive sur nos destinées, et, si l'on s'obstinait à mépriser ces problèmes, les maladies épidémiques ou locales qui attaquent de temps à autre la vigne, la pomme de terre ou l'olivier, devraient nous obliger à les étudier, pour prévoir et prévenir.

Or, cette étude continuelle de la fécondité de la terre, ou, si l'on nous permet le mot, *de la santé* de la terre, ne peut se faire sans le secours de la statistique. Il y a donc là, comme pour la production intellectuelle et l'appréciation du sentiment, un champ très-vaste pour de nombreuses réformes. Chacune de celles qui se réaliseront facilitera de plus en plus la tâche éminemment civilisatrice qui incombe aux expositions universelles. Les améliorations et les développements dans la statistique, chez tous les peuples, doivent être de puissants moyens.pour tirer toût le parti possible de la science fondamentale du travail humain appliquée à la sociologie en général, et les expositions universelles s'en serviraient pour formuler les synthèses qui devront être les fruits précieux de l'esprit analytique de notre siècle.

En résumé, il convient au bien-être, à la gloire et à la paix de l'Europe de donner aux grands concours des produits de son activité une direction plus large, plus élevée, plus scientifique afin d'éviter la prédominance exclusive de l'élément commercial et d'en faire avec le temps une institution et une garantie.

Répétons-le encore : de même que le besoin grossier physique produisit chez l'homme isolé le développement de l'intelligence, et que l'épanouissement de l'intelligence dompta le sentiment et fit éclore la morale individuelle et la morale de relation, de même chez les nations, isolées dans leur patriotisme étroit, l'amour du gain doit faire cultiver la science afin que son éclat rendant possible l'utilisation des forces vives et multiples du sentiment, puisse graver dans toutes les consciences ce sens moral *qui n'existe pas encore de nation à nation*, comme les rayons solaires impriment sur les matières sensibles la beauté et l'harmonie de la nature.

V

DE LA CLASSIFICATION DES PRODUITS.

Après avoir traité sommairement les principes auxquels les expositions universelles devraient obéir, descendons un peu dans les détails.

Si les *éléments* de la production sont bien *la matière, la force et le travail humain*, il s'ensuit qu'une bonne classification des objets réunis pour un concours devrait commencer par établir ces trois grandes divisions fondamentales.

Mais la nature nous offre la matière dans l'état inorganique et dans l'état organique; la force se manifeste comme provenant de sources différentes, et le travail de l'homme, quoique toujours identique dans sa composition qualitative, diffère nonobstant, d'une manière sensible, lorsqu'il est appelé à produire, ou bien des utilités matérielles, ou bien des utilités immatérielles.

Eu égard à ces vérités, nous croyons que le catalogue d'une exposition devrait se diviser, et se subdiviser comme suit :

Divisions.	Groupes.	Classes.
1re Matière.	Inorganique non ouvrée. Inorganique ouvrée. Organique non ouvrée. Organique ouvrée.	Chacun des groupes, se subdiviserait en autant de classes qu'il serait nécessaire ou convenable.
2me Force.	Atomistique et moléculaire. Mécanique. Animale. Hominale.	
3me Travail.	Manuel. Intellectuel. Affectif.	

Il nous semble inutile de nous appesantir sur les avantages d'une pareille classification pour combattre l'empirisme et faire pénétrer la science dans les ateliers et les bureaux.

Examinons maintenant les classes qu'il conviendrait d'introduire dans chaque groupe, et jusqu'à quel point la force même de l'évolution et du bon sens ont déjà imposé la plupart de ces classes dans le concours de 1878.

Notre premier groupe, — *Matière inorganique non ouvrée,* — est compris dans le cinquième groupe de la classification générale pour 1878.

Notre second groupe, — *Matière inorganique ouvrée,* — est aussi compris dans ce cinquième groupe. La confusion de ces deux groupes dans la classification

de 1878, produit des difficultés pour apprécier les relations entre les différentes contrées et leur véritable richesse naturelle.

Les matières de notre troisième groupe, — *matière organique non ouvrée,* — et de notre quatrième groupe, — *matière organique ouvrée,* — se trouvent aussi éparses dans le cinquième groupe et le septième groupe de 1878. Il y aurait donc dans ces deux groupes de notre classification scientifique toute une série de classes destinées aux aliments, et, pour compléter l'ensemble des opérations provoquées par l'homme pour soutenir la vie, ou la chaîne non interrompue de la *rotation de la matière,* il conviendrait d'y ajouter les aliments de la terre, les engrais. Et, en vérité, ceux-ci ne peuvent être considérés que comme de la matière organique ou inorganique, ouvrée ou non ouvrée.

Notre première division, et nos quatre premiers groupes comprendraient ainsi les classes numéros 43 à 47, le numéro 49 et les numéros 69 à 75 de la classification de 1878.

La deuxième division se référerait à la *force.*

La force ne peut pas s'exposer en elle-même ou isolée. Elle doit être étudiée dans ses manifestations révélées par la matière. De sorte que notre seconde division comprendrait tous ces serviteurs de l'homme que nous appelons des machines et des animaux, serviteurs qui travaillent physiquement pour lui et deviennent les agents qui rendent possible l'évolution de son travail en l'affranchissant des efforts manuels.

Il est inutile pour les hommes de science que nous

entrions dans des développements qui trouveraient leur place dans un ouvrage plus sérieux. Ils comprendront au premier coup d'œil la raison de notre classification. Pour les personnes non familiarisées avec la science moderne, nos développements ne seraient qu'ennuyeux. Nous dirons, néanmoins, quelques paroles sur chacun des quatre groupes dans lesquels nous avons divisé la Force.

Cinquième groupe. — *Force atomistique et moléculaire.* — Tous les procédés chimiques rentreraient dans ce groupe. Dans la classification de 1878, ces procédés se trouvent disséminés dans des groupes qui n'ont aucun rapport avec les procédés chimiques, comme la classe 48, — procédés chimiques de blanchiment, de teinture, d'impressions et d'apprêt, — qui fait partie du cinquième groupe dénommé : *industries extractives, produits bruts et ouvrés.*

Sixième groupe. — *Force mécanique.* — Ceux qui savent que la force atomistique et moléculaire se transforme dans les manifestations dynamiques que nous admirons dans les masses, et qui, en outre, veulent bien étudier notre théorie du travail humain, verront bien clairement l'importance de ce groupe.

Pour en former les classes, il faudrait remanier tout le groupe sixième de la classification de 1878. Il y a dans les classes 50, 51, 52, 53, 54, 64, 65, 67, 68 et autres presque toutes les applications physico-dynamiques qui formeraient notre groupe.

Septième groupe. — *Force animale.* — Ce groupe a trait aux serviteurs de l'homme par excellence :

aux animaux qui travaillent pour lui *sous sa protection et direction.*

La connaissance exacte de la quantité de force animale disponible, de sa qualité et de son prix, est de la plus haute importance pour la production de la richesse et pour l'émancipation de l'homme, car les animaux sont les machines animées les plus répandues, celles qui soulagent les bras du pauvre, en même temps que la source la plus impérissable de pouvoir dynamique.

Selon notre doctrine, une distinction parfaite devrait être introduite dans les expositions universelles, non-seulement entre les animaux destinés à la nourriture de l'homme et ceux qui travaillent pour lui, mais encore entre les individus de la même race dont l'élevage vise à l'une ou l'autre de ces deux destinations.

La place des premiers serait dans la première division — *matière,* — entre les aliments ; celle des seconds dans la deuxième division, — *force.*

La classe 77, de 1878, — *chevaux, ânes, mulets* etc., — figurerait dans le groupe qui nous occupe, ainsi que les chameaux, et même les chiens, qui, comme l'on sait, sont attelés partout dans le nord de l'Europe.

Huitième groupe. — *Force hominale.* — Nous nous sommes permis d'appeler ainsi les efforts musculaires de l'homme en nous appuyant sur l'autorité de l'illustre M. de Quatrefages, qui a introduit dans la science, l'appellation de *règne hominal.*

La conservation de la force du corps humain sera toujours l'objet préféré de notre attention. La santé

est le premier des biens ; l'énergie intellectuelle dépend de l'énergie physique. *Mens sana in corpore sano.*

Par cela même, les principales classes de ce groupe seraient l'hygiène, ses systèmes et appareils, la gymnastique, les amusements ou exercices populaires. Quelques-uns des articles des classes 67 et 68 trouveraient ici leur classification logique.

Après la matière, après la force, le troisième élément naturel de la production, c'est le travail de l'homme. Composé de trois espèces de manifestations, il ne peut être exposé que dans ses résultats, dans ses produits. De même que nous sommes obligés de juger de la force par la comparaison des appareils inventés pour la produire et par les machines et outils destinés à en faire l'application, de même, nous n'avons d'autre moyen d'apprécier l'état du travail humain qu'en comparant ses œuvres.

Donc, notre troisième division comprendrait trois groupes : utilités propres à satisfaire nos besoins physiques, utilités servant à satisfaire nos besoins intellectuels, et utilités destinées à satisfaire et développer notre sentiment. Pour n'employer que le langage usuel, intelligible pour tout le monde, nous les dénommerons comme suit :

Neuvième groupe. — *Travail manuel.* — Personne ne pourra se tromper là-dessus après notre analyse du travail humain et ce que nous venons de dire. Ce groupe est formé en vue de réunir toutes les utilités propres à satisfaire nos besoins matériels et dont la production

exige en général un travail dans la composition duquel les efforts manuels dominent. Il devrait absorber les classes nos 70 à 75 ; les nos 17 à 25 ; les nos 27 et 28 ; tout le quatrième groupe, soit les classes nos 30 à 42 : les classes nos 55 à 63 du sixième groupe ; une partie des classes 64 à 68, et autres de la classification générale pour le concours de 1878.

Dixième groupe. — *Travail intellectuel.* — Dans les utilités destinées à satisfaire nos besoins intellectuels, il entre en général, dans notre travail, une somme plus grande d'efforts intellectuels. Voilà pourquoi nous avons adopté la dénomination que nous lui donnons.

Les classes du deuxième groupe de 1878, depuis la 6me à la 12me, sauf quelques éliminations qu'il y aurait à faire, rentrent toutes dans ce groupe. Une bonne part de la classe 14 et les classes 15, 16 et 26 y rentreraient aussi.

En sus, il y aurait à ajouter plusieurs classes d'objets qui ne figurent pas encore dans nos fêtes du travail à cause de cette erreur que nous avons combattue, que la science et l'art sont *une chose à part*. Le travail a été si avili, si méprisé dans les temps passés, que la vanité ne peut pas se résigner à admettre que le travail du savant, de l'artiste et de l'ouvrier est, dans son essence, identique. Mais, alors, où fonder l'unité et l'universalité du droit ? Si l'activité de mon cheval était supérieure à la mienne, ce n'est pas moi qui le monterais.

La production est dans un rapport si intime avec l'état de la science en général, que celle-ci est le

meilleur indice, pour mesurer la quantité de travail manuel racheté avec du travail intellectuel.

Onzième groupe. — *Travail sentimental.* — Dans les œuvres et produits destinés à la satisfaction de nos besoins affectifs, il entre nécessairement une proportion majeure d'efforts sentimentaux. Donc, dans le langage pratique, on peut nommer le travail de l'artiste, du philanthrope, du prêtre, *travail sentimental.*

Dans la classification de 1878, ce sont les objets du premier groupe tout entier, ceux de la classe 13, quelques articles des classes 10, 11 et 12, et même tous ceux des classes 85, 86 et 90 qui se rapportent aux satisfactions affectives et, partant, notre groupe onzième les comprendrait, subdivisées en bon nombre de classes.

Oserons-nous maintenant dire ici toute notre pensée ?

Dans notre opinion, le premier travail sentimental, le plus nécessaire comme le plus transcendantal, c'est le travail de la mère. Elle est le producteur de caractères. Nous voudrions que l'art de la *Maternologie* fût le plus honoré et le plus cultivé des beaux-arts. Les classes que nous introduirions dans ce groupe, à cet effet, contribueraient grandement au progrès social.

Finalement, toute classification et tout concours seraient incomplets si, après l'amélioration de l'analyse, on ne se souciait guère de la vérification de la synthèse. Les astronomes ne cessent jamais de rectifier leurs calculs après de nouvelles observations. Les sociologues doivent agir de même ; car les expositions

universelles ne sont que les observatoires où l'on répète périodiquement les observations sociales.

Par conséquent, nous voudrions que dans chaque concours international il y eût une section, un groupe, une division même, dont le nom fît bien comprendre à tout le monde son but et son importance. La statistique morale de chaque pays, les codes civils et criminels, le droit public et international, les associations, leurs buts et leurs travaux, seraient les matières ou manifestations que l'on exposerait dans cette division hors ligne. Si, comme nous le croyons, le dernier fruit de toute activité est la morale représentée par le droit, on ne saurait nier qu'à côté de l'étalage des produits du travail humain, il conviendrait de placer des résultats finals qui permettraient de juger de l'harmonie ou de la bonté de ce travail au point de vue le plus élevé.

Ce serait une division à créer, mais elle nous paraît indispensable pour arriver à l'unification à laquelle tous les penseurs doivent viser.

VI

DISPOSITION PRATIQUE D'UN CONCOURS INTERNATIONAL.

Dans un chapitre de la troisième partie de ce livre, nous avons rappelé à nos lecteurs l'influence du temps et de l'espace lorsqu'il s'agit d'exécuter n'importe quel ouvrage. Cette influence croît avec la complexité du travail à faire, et le travail d'une exposition universelle, telle que nous le comprenons, est le plus complexe qu'il soit possible.

Il s'ensuit de cette vérité que l'on ne saurait apporter trop de soin à la partie matérielle d'un concours international.

Dans les premières expositions, l'inexpérience se révélait partout. On s'était bien efforcé de séparer les produits des nations et les différentes classes de produits, mais le visiteur intelligent ne pouvait, le plus souvent étudier sérieusement une matière qu'au prix

d'une extrême fatigue et d'une perte considérable de temps, sans parvenir toujours au résultat de ses désirs.

Certes, on a bien amélioré, depuis 1851 et 1855, le système d'installation ; mais oserait-on dire encore que ce système soit parfait ?

Pour obvier à plusieurs inconvénients qu'il serait inutile d'énumérer ici, on imagina, en 1867, de placer les classes de produits dans les galeries concentriques et de signaler aux nations des espaces limités par deux lignes transversales ou deux rayons. De cette manière, on espérait rendre facile l'examen des produits divers d'un pays, et des produits similaires des nations.

L'idée étail excellente ; mais, malheureusement elle fut sacrifiée aux exigences esthétiques du bâtiment principal. Le plan de ce bâtiment étant semi-circulaire aux deux extrémités, cette disposition en courbe rétrécissait les galeries transversales vers les centres des demi-cercles et présentait ainsi des difficultés pour la transmission du mouvement dans la galerie principale extérieure destinée à l installation des machines.

Après les expériences faites, après ce qu'on a pu observer à Vienne et à Philadelphie, il y a, ce nous semble, un principe acquis : c'est que les plans des bâtiments, devant être subordonnés au but des expositions, doivent être rectangulaires, parce que la forme rectangulaire est celle qui nous permet d'uliliser l'idée de 1867, c'est-à-dire de placer dans les galeries longitudinales les produits similaires, tout en séparant dans les galeries transversales les produits des différents pays.

La figure ci-après nous épargnera de longues et fastidieuses explications :

Galeries Transversales
destinées aux différentes nations

Galeries Longitudinales pour les Produits similaires

En adoptant ce type, qui est aussi le plus économique, nos architectes peuvent encore faire de belles constructions.

Le plan en échiquier a nonobstant un défaut difficile à vaincre pour le moment. Les nations n'envoient pas

toutes les mêmes produits, et surtout elles n'exposent pas des quantités égales. En adoptant rigoureusement la disposition en échiquier, il arriverait souvent que l'espace manquerait dans certains cas, ou que dans d'autres, on en perdrait par suite des produits incomplets.

Pour maintenir à cet arrangement tous ses avantages, il serait nécessaire, ou de fixer un maximum pour la quantité d'objets à exposer par chaque nation, ce qui aurait de graves inconvénients, ou de couvrir un espace bien supérieur à celui strictement suffisant, ce qui entraînerait une dépense excessive. Il est probable qu'avec le temps ces deux moyens s'emploieront simultanément. On se verra obligé de restreindre peu à peu l'admission des produits, et, néanmoins, les constructions destinées à les recevoir prendront des proportions immenses que le concours de 1878 nous fait soupçonner.

Quoi qu'il en soit, il est évident que les idées actuelles sur la forme et la disposition des édifices subiront des modifications profondes dans l'avenir. Aussitôt que la grande majorité des visiteurs se persuaderont que la véritable grandeur de ces fêtes est ailleurs que dans le coup d'œil et le spectacle, on cherchera une corrélation plus logique, sans renoncer pour cela à la beauté et à l'agrément.

D'après la classification raisonnée que nous avons indiquée dans le chapitre précédent, les ingénieurs et architectes chargés de l'exécution des travaux auraient des données fixes, parce qu'elles seraient déduites de la nature des choses. Chacun des douze groupes néces-

saires à l'analyse de la production totale est, pour ainsi dire, une unité et demande à être séparée des autres. Cette séparation pourra se réaliser soit en construisant un édifice pour chaque groupe, soit en plaçant dans un seul édifice deux ou trois groupes analogues. La série des départements indiquée par nous se prête à un nombre considérable des combinaisons les plus variées, par rapport aux édifices. On pourrait, par exemple, distribuer les objets appartenant aux quatre départements dans un nombre variable d'édifices groupés comme suit :

Matière. — Un seul bâtiment.

Force. — Trois bâtiments, un pour les animaux destinés au travail, — un deuxième pour les machines, — un troisième pour l'hygiène, la gymnastique, etc.

Travail humain, — Un bâtiment principal avec trois divisions bien tranchées : — utilités matérielles, — utilités intellectuelles, — utilités sentimentales.

On ajouterait à tous ces bâtiments un édifice spécial pour les congrès et les travaux synthétiques.

Le palais du Trocadéro est destiné à devenir cette construction spéciale dans les expositions françaises de l'avenir.

Il n'est pas nécessaire de dire que nous voudrions que les bâtiments destinés aux concours internationaux fussent permanents et définitifs. Après la période d'essais, depuis 1851 à 1878, il nous semble qu'on est à peu près fixé, sur les conditions de ces bâtiments dans les différents pays. Si une grande puissance comme la France faisait entendre qu'elle considère les

expositions universelles comme une institution européenne et qu'elle conserverait des constructions appropriées pour préparer et célébrer, à intervalles déterminés les réunions de tous les peuples, elle aurait, par cela seul, rendu le plus grand service à la civilisation et elle aurait assurément acquis les titres les plus précieux à la reconnaissance et à la gloire.

Oh ! que cette gloire serait pure et légitime! Supposez que le gouvernement français rendît au mois d'octobre le décret suivant : « La République française, » considérant que les hommes sont frères par le » travail et que le travail est le seul moyen d'obtenir » la richesse, la puissance et la liberté, Décrète : 1° La » France conservera et améliorera les Palais du Champ-» de-Mars, lequel s'appellera dorénavant *Champ de la* » *Paix* ; 2° Les grandes puissances européennes sont » invitées à s'entendre avec la France pour fixer les » réunions périodiques des grands Congrès de la civi-» lisation. »

Voilà une victoire grande et facile. Il ne s'agit pas de verser l'or et le sang pour élargir les frontières de quelques kilomètres, mais de conquérir les cœurs et les esprits depuis la Tamise au Volga, au moyen d'une simple déclaration qui serait le complément logique de celle des Droits de l'homme.

Pendant le temps qui s'écoulerait entre deux expositions successives, on pourrait organiser, à l'instar de l'Angleterre, des concours partiels pour résoudre un problème déterminé, comme l'emploi des moteurs de tout genre dans l'industrie en famille, le meilleur sys-

tème d'application des grandes machines à l'agriculture, les habitations des ouvriers, les sociétés d'association et le crédit mutuel, les règlements des ateliers et les heures de travail manuel, et mille autres encore.

En faisant coïncider dans chaque pays les expositions partielles et les congrès d'une manière régulière et périodique, les résultats des concours internationaux seraient plus importants, et le travail de conciliation ne souffrirait aucun ralentissement jusqu'à la création de cette morale internationnale pratique, seule sancion du droit du faible contre les violences du fort, seul remède efficace et raisonnable contre le gaspillage croissant de la richesse des travailleurs.

VII

CE QU'ON VOIT ET CE QU'ON DEVRAIT VOIR DANS UNE EXPOSITION UNIVERSELLE.

Après avoir parcouru pendant des heures entières les galeries, les salons et les jardins d'une exposition universelle, on se sent fatigué, confus, ébloui. Peu de personnes se rendent compte de la valeur de l'ensemble et la plupart ne comprennent que l'importance d'une ou de deux classes tout au plus. Combien d'individus songent, dans cet amas de merveilles, dans ce volcan de reflets, dans ce tumulte de noms, de prix et de dimensions, à la sueur, au sang, aux larmes avec lesquelles tout ce prodige est enfanté ?

En général, les visiteurs ne voient que la matière, n'admirent que la richesse matérielle. La tendance générale jusque dans les détails minimes, est à l'ostentation, au luxe. A entendre le vulgaire, il ne s'agit que du travail

manuel. Pour d'autres, c'est d'un travail–protée qu'il s'agit. Les penseurs se croient encore obligés d'expliquer qu'à côté du travail manuel, il existe un travail intellectuel et qu'ils sont frères. Quand on se trouve embarrassé pour expliquer la présence d'un tableau, d'une statue, parmi les objets exposés, on tranche la difficulté en disant que l'art est une chose à part. Si quelqu'un remarque qu'il y a de l'art dans la forme d'une soucoupe, dans le dessin d'une cotonnade, dans les proportions d'une machine, on cherche un mot pour expliquer ce qui n'est pas bien compris, et l'on dit « qu'il y a du *goût* dans ce travail ».

Words ! words ! toujours des mots à la place des idées qui nous révèlent la simplicité et l'harmonie de la nature ! Combien de fois n'avons-nous pas entendu des hommes distingués aller jusqu'à l'ironie quand ils lisaient, sur les murs d'une exposition, les noms de Newton, de Leibnitz de Raphaël, de Michel-Ange, de Shakespeare ou Cervantes, à côté de ceux d'Archimède, de Papin, de Wheatstone ! Dites à ces critiques superbes que le travail des uns est aussi méritoire et partant aussi glorieux que ceux des autres, et ils crieront au sacrilége !

Il y a là un reste des anciens préjugés qui s'oppose à l'égalité devant Dieu et devant le droit proclamé par la religion et par la philosophie. L'inventeur du moulin hydraulique, qui émancipa des millions d'esclaves; l'inventeur de la poudre à canon, qui égalisa les forces des hommes; l'inventeur de l'imprimerie, qui répandit la lumière parmi les déshérités de la

science ; les inventeurs de la locomotive, du bateau à vapeur, du télégraphe, qui ont hâté le rapprochement et la civilisation des nations autant que les missionnaires, les hommes d'État, les poëtes et les artistes, sont encore tenus à distance des grands rêveurs qui ont bercé l'humanité pendant quarante siècles d'illusions mensongères. Pour la plupart des soi-disant penseurs, le sonnet le plus frivole renferme plus d'esprit que cette ingénieuse machine à coudre, qui contribuera puissamment à rendre possible l'éducation de la mère de famille et par suite l'éducation des citoyens.

On ne voit pas, on ne veut voir que l'industriel appliquant la science a un procédé qui l'enrichit. On ne voit pas, on ne veut pas voir la mystérieuse solidarité qui rattache l'utile et le vrai au bon et au beau, la solidarité providentielle sans laquelle il n'y aurait aucune production, pas même de sonnets.

Si la gloire et le mérite des différents travaux doivent se mesurer à la grandeur intellectuelle du but et de l'effort, nous avons assez démontré déjà le but des efforts humains et leur unité pour avoir besoin de combattre plus longtemps ces vieilleries. Nous les mentionnons uniquement en vue de l'effet funeste qu'elles exercent sur la paix sociale et la concorde.

Ne l'oublions pas : les erreurs des uns amènent et justifient les erreurs des autres. Au dédain des aristocraties du travail, — car il y a encore des aristocrates dans l'empire universel du travail humain, — les ouvriers dédaignés répondent par des revendications insensées, mais dont l'apparente validité se déduit logi-

quement des principes et des définitions du travail que l'on enseigne dans les écoles.

En effet, vous dites que la richesse matérielle est le produit du *travail;* vous entendez principalement par ce mot le travail *manuel;* vous attribuez ensuite au travail intellectuel une essence *supra-hominale;* vous soutenez que l'art, la morale, sont des choses à part; qu'elles ne rentrent pas dans le cadre du travail, et vous proclamez en même temps un principe égalitaire de justice distributive. Et ne voyez-vous pas que l'ouvrier, en se prévalant de cette logique que vous lui avez fait apprendre, va tirer sans trop de peine des conséquences qui vous annulent? Ecoutez-le; voici ses conclusions logiques « D'accord sur votre définition du » travail, sur votre supériorité dédaigneuse et sur votre » art, et votre morale à part. Respectons, tous, le droit » de chacun à disposer de ce qu'il produit. Gardez vos » magnifiques idées, vos poëmes, vos ciels et vos pa- » radis, même vos tableaux et vos statues : nous gar- » dons les denrées, les outils, les objets que nous fa- » briquons de nos mains. Vivez de vos produits, nous » voulons vivre des nôtres. La justice le demande. Ne » sommes-nous pas égaux devant la loi morale, écono- » mique et politique? Vous nous parlez d'échanges! » Nous n'en avons plus besoin. Notre savoir et notre » morale nous suffisent pour produire ce qui constitue » notre seule ambition : la richesse. Nous sommes ses » ouvriers, vous ne l'êtes pas. Retirez-vous!!! »

Réfléchissez donc. Est-il vraiment si extraordinaire qu'en vue des idées contradictoires des maîtres, les

disciples, les ouvriers, ne croient qu'à la légitimité du travail manuel? Est-il étonnant qu'ils considèrent comme des fainéants ceux qui pensent ou qui sentent, et qu'ils réclament la possession du terrain qu'ils labourent, de l'outil ou de la machine qu'ils dirigent, ou la maison construite de leurs mains?

Ils ne connaissent qu'un travail : celui de l'animal. S'ils admettent la nécessité de travailler en même temps de la tête, ils croient que cette besogne peut très-bien se faire par eux à l'atelier. Jamais ils n'ont entendu parler d'efforts sentimentaux, ou du moins bien vaguement. Pour quelle raison céderaient-ils de bon gré une partie des produits qui passent par leurs mains à ceux qui font ces efforts ? comment les persuader qu'en réalité ce sont les efforts du cœur qui ont inspiré et soutenu le travail, qui défrichèrent le sol, qui domptèrent la matière et qui, aujourd'hui même, les font vivre avec dignité? De quelle façon, — si l'enseignement n'est pas réformé dans les écoles, — pourrait-on les convaincre des avantages de la division du travail social et de la nécessité des travailleurs manuels, intellellectuels et sentimentaux, ainsi que des moralistes ?

Certes, on murmure bien à leur oreille, pour atténuer le mal, des déductions métaphysiques d'une morale dont les fondements leur paraissent arbitraires, quelquefois iniques; mais l'exemple des classes supérieures, quand il s'agit de mettre ces maximes en œuvre ne sont que rarement de nature à leur inspirer une foi sincère dans sa justice et sa nécessité.

Quant à ces classes, qu'on appelle *dirigeantes*, leur ignorance, non de l'économie politique comme le veulent les écoomistes, mais de la connaissance du moi, *de la connaissance de notre nature en rapport avec la nature*, jointe à leur ignorance de l'évolution sociale, de sa puissance et de ses tendances, les conduit à confondre les moyens et les buts. Aux erreurs des ouvriers elles ne peuvent opposer « que d'autres erreurs tout aussi graves et dangereuses », pour nous servir du mot de M. Joseph Garnier. Elles s'obstinent néanmoins à commander le devoir, la patience, la résignation, au nom des pouvoirs et des croyances qu'elles détruisent en développant l'*instruction*, ou à vouloir imposer ces vertus moyennant la force et les budgets ruineux.

C'est un grand mal et une folie puérile en même temps. La morale ne peut coexister avec l'injustice. Si vous voulez qu'on vous aime jusqu'au respect, commencez par respecter jusqu'à l'amour.

Mais les ouvriers, comme la grande majorité des riches, ne voient dans les expositions universelles, comme ils ne voient dans le monde, que le capital, le travail physique, l'intelligence et, par cela même, les uns et les autres perdent de vue le plus puissant des stimulants, le grand moteur de la production, la cause de toute richesse, la source de toute morale. S'ils reconnaissent son existence, ce n'est que dans les déréglements, sous la forme des passions. Alors on le condamne, on va même jusqu'à vouloir l'éliminer, sans comprendre que les vertus ne sont en somme que des

passions réglées, limitées, contenues, et que passions et vertus, sont les manifestations d'un élément de notre être, comme la matière organisée et active, comme l'esprit,— peut-être leur résultante, mais une résultante fatale, nécessaire, sans laquelle l'homme ne serait plus ce qu'il est, et la société, avec tous ses phénomènes de production, de science, d'art et de morale, deviendrait simplement impossible.

Nous avons pleine foi dans les lois naturelles auxquelles nous sommes fatalement soumis, et nous savons qu'elles finiront par produire les effets que nous avons indiqués ; mais il convient d'en faciliter l'action, et pour cela il suffit de formuler scientifiquement *ce qui est pratiqué par tout le monde*, malgré les idées confuses et contradictoires qui règnent dans les esprits.

Du moment que l'unité de notre être sera bien comprise par tous, on verra dans les Expositions universelles bien des choses qui s'y trouvent incarnées dans la matière et que très-peu de personnes y voient aujourd'hui. On verra les terreurs et le courage du héros ignoré qui s'est rendu maître du feu ; la ténacité et l'énergie du premier forgeron ; les espérances et la reconnaissance superstitieuses des premiers cultivateurs du blé ; l'admiration et l'adoration des premiers astronomes ; le dévouement des femmes, la prévoyance des patriarches, l'ambition du guerrier, l'avarice du préteur, l'amour du vrai de Socrate, l'enthousiasme d'Aristote pour la science, l'amour pour la gloire d'Alexandre, l'amour infini du Christ, l'enthousiasme des poëtes, l'abnégation des martyres, la foi des Pères de l'Église,

la conviction enthousiaste de Christophe Colomb, la noble hallucination de Bernard de Palissy ; on verra enfin le sentiment sous ses mille formes, avec ses joies et ses angoisses, le sang et les larmes qu'il a prodigués pour produire toutes ces merveilles que nous ne considérons aujourd'hui que comme matérielles et rien que matérielles.

On verra encore que le travail manuel de l'homme, aussi parfait qu'il puisse être, n'affranchit pas, par lui seul, une race ou une peuple. Il est impossible de pousser plus loin l'habileté, la finesse et la patience dont certains produits orientaux portent la trace, et, nonobstant, les ouvriers qui exécutent ces travaux admirables sont esclaves ou à peu près. Quoiqu'ils disposent du feu, des outils et des animaux domestiques, l'évolution s'est arretée chez eux, et, sans la complète transformation du travail manuel en travail spirituel, la liberté politique de *tous* les citoyens est simplement impossible.

Oui, dans ces magnifiques concours qui sont le résumé des biens conquis par l'activité humaine, il y a des éléments indispensables pour constituer notre bien-être qui se trouvent cachés dans le lin et la soie, dans le bois et le fer, dans l'outil et la machine, dans le livre et le tableau.

Si nous désirons prévoir, si nous voulons réussir dans l'avenir et hâter l'avénement du bien-être et de la liberté, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas continuer à méconnaître les lois naturelles du travail, ni oublier le rôle du sentiment quand il s'agira de réaliser même l'œuvre la plus modeste.

Jamais *l'instruction* à elle seule n'a fondé une civili-

sation durable. Tout ce qui apparaît grand et robuste dans l'histoire s'est appuyé sur le cœur. Les grands, les véritables législateurs, Zoroastre ou Boudha, Numa ou Moïse, ont tous parlé aux hommes, en premier lieu, de l'homme. Ils n'ont jamais commencé par attaquer les forces extrinsèques à l'être humain, mais les forces vives qui sont dans l'homme. En s'adressant aux sentiments pour maîtriser le sentiment, ils faisaient comprendre de suite, — tant la chose est évidente, — que, sans dompter le sentiment, rien n'était fait ; que, sans l'unité de sentiment, toute civilisation cohérente est impossible.

Où allons-nous si nous continuons à prêcher le culte de la matière exclusivement ?

L'étude du monde extérieur, la connaissance des phénomènes cosmiques, — l'instruction, en un mot, — a été et sera toujours nécessaire pour *détruire* l'erreur greffée sur les consciences : pour reconstruire du neuf, il nous aut cultiver d'abord l'élément le plus éminemment personnel, celui qui donne le ton et l'harmonie aux émotions solidaires de tous avec chacun, et de chacun avec tous.

C'est pourtant celui qu'on s'obstine à ne point prendre en compte pour la production.

Eh bien, voici notre dernier mot :

Le capital matériel et le capital intellectuel, — la richesse et l'instruction, — sont deux instruments passifs, LE SENTIMENT EST UNE FORCE ACTIVE.

Se préoccuper des instruments et abandonner au ha-

sard la force qui les dirige, est une imprévoyance et un péril.

Sans le culte des idéals, qui prépare l'homme au sacrifice, le sentiment devient passion au moment du danger, et la passion sème l'indiscipline, efface l'instruction et compromet le capital.

CONCLUSION.

Nous voici arrivé à la fin d'un livre bien modeste sur un sujet qui mérite toute attention, car il embrasse le mode d'être et d'agir de ce microcosme, l'homme, qui constitue la vie consciente du macrocosme, la terre.

C'est un grain de semence qu'une main débile jette au hasard dans le champ des controverses modernes. Fructifiera-t-il ? grandira-t-il ? Nous l'espérons.

Et nous l'espérons, parce qu'une une longue et patiente ebservation nous a convaincu que notre théorie est dans toutes les consciences à l'état immanent. Si nous citions à l'appui tous les passages des auteurs les plus graves que nous avons lus, comme nous en avons cité quelques-uns, il nous faudrait remplir dix volumes. Ce sont les mots et la routine qui nous égarent, et c'est d'autant plus fâcheux que cette obstination à nous doter d'emblée de qualités que l'homme acquiert fort péniblement prête des armes terribles au ridicule et soutient une littérature légère et agréable,

quoique mordante, laquelle, en faisant semblant d'attaquer les faiblesses humaines, incite à rire du sentiment, en fait un crime et l'oblige à se cacher ou à se pervertir.

Toutefois, avant de nous séparer du lecteur, nous lui devons un aveu et nos dernières explications.

L'aveu, le voici :

Il y a du mystère, aussi, dans notre dogme. Cette trinité du physique, de l'intelligence et du sentiment renferme peut-être un Père, un Fils, un Esprit-Saint, dont l'origine et l'essence resteront toujours un mystère impénétrable. La science nous fera voir probablement que cette trinité existe ; l'observation et l'étude détermineront les relations et les corrélations entre les trois éléments qui la composent ; c'est l'affaire des médecins et des physiologistes ; mais, seule, l'imagination nous suggérera, selon le temps et le lieu, les poëmes exégétiques sur l'origine, la genèse ou l'essence de ce qui est au-dessus de l'observation et, par conséquent, de la compréhension humaine.

Oui, les rêves de l'imagination sont notre unique ressource pour deviner les causes premières ou finales ; la foi qu'elle inspire nous aveugle toujours de la même manière, et nous craignons fort que ceux qui pousseront la science trop loin, en vue de se soustraire à l'idée d'un Dieu, se feront un petit fétiche de la matière.

Voila notre aveu. Voici maintenant nos explications.

Nos lecteurs auront remarqué que nous avons pris

les choses telles qu'elles se manifestent aux hommes depuis les temps les plus reculés, mais que nous avons adopté comme point de départ l'unité active de l'être humain. Ils auront remarqué, en outre, que nous admettons comme une axiome indiscutable que cette unité active ne peut s'étudier que dans cette série longue et complexe de manifestations qui commence à la matière et à la force, se développe dans les attractions et les répulsions spontanées de l'atome, des molécules, des organismes, pour terminer aux idées immatérielles conscientes.

Restant logiquement sur le terrain des faits et de l'observation, nous avons revendiqué l'importance d'un élément de notre activité sans lequel l'être actif, ou travaillant, ne serait pas ce qu'il est ; d'un élément dont la spontanéité est précisément la cause de ce travail ; dont la force attractive ou répulsive crée la famille et la nation, le travail en commun, la paix ou l'équilibre indispensable à la production ; d'un élément, enfin, qui explique le mot DONNER et les donations, la distribution de la richesse et sa légitimité, qui détermine où finit l'échange et où commence la vertu, qui complète l'explication de la hausse et de la baisse des valeurs, en signalant l'origine des variations anormales, mais fréquentes, dans l'offre et dans la demande.

La portée de notre doctrine est grande, mais son opportunité l'est encore plus. Dans un moment où l'on oublie la morale pour la possession des choses, nous venons démontrer que la morale est une condition de

la bonne production et de la production à bon marché; alors que les pseudo-moralistes soutiennent que la civilisation mène à l'immoralité, nous faisons voir, au contraire, que le progrès et la liberté ne sont que le résultat d'une évolution fatale pour faire régner la morale; quand les systèmes les plus contradictoires agitent l'opinion publique, nous indiquons les moyens fort simples de donner une assise inébranlable à la sociologie.

L'Europe est inquiète et non sans motif. Ce n'est pas l'Internationale rouge qu'il faut craindre. Même si elle triomphait pour un instant, ses propres erreurs l'anéantiraient bientôt, et ce ne serait qu'un écart de la loi d'évolution, laquelle ne peut se détruire. Ce serait un pas inutile, hors de saison, dû à l'impatience des ignorants, comme la guerre des Spartacus, celle des paysans, ou le soulèvement des anabaptistes. Le danger est bien autre et bien plus redoutable. Notre civilisation tend à revêtir une forme périlleuse, parce qu'elle corrompt les consciences : celle de l'opulence et de l'élégance au dehors, de l'égoïsme superficiel, de l'étroitesse de vues et une certaine néobarbarie en dedans.

Certes, la science paraît nous absorber pour le moment, mais la science n'est pas toute la vie humaine, et c'est plutôt l'imagination, — ce que nous nous sommes permis d'appeler *l'intelligence du sentiment*, — qui en fait tous les charmes. La science, sans l'imagination, restreint l'horizon spirituel. Quand on la cultive exclusivement, elle rend l'esprit pauvre en idées, le cœur pauvre en sentiment.

L'homme moderne a fait déjà beaucoup pour connaître le monde extérieur. Il est temps de tourner les yeux vers nous-mêmes, de nous connaître un peu plus, pour rétablir l'harmonie dans le progrès.

Nous sommes fiers, et avec raison, de nos progrès industriels et scientifiques. Ne serait-ce pas le moment de revoir notre psychologie, de refaire la philosophie de l'histoire, de réformer le droit, d'accord avec la vraie notion du travail ?

Il nous semble que l'unité de la science peut faire encore un grand pas. Jadis l'humanité vivait sous le charme des mots et l'ignorance créait un agent, une force, une entité, pour se rendre compte de chaque phénomène. Ainsi, en religion, il y avait un dieu pour le ciel, un dieu pour la terre, des dieux pour le jour, pour la nuit, pour la force, pour l'amour, pour les arts, pour les lettres. Le bien avait sa divinité, le mal aussi. En science, nous avons eu les quatre éléments, le phlogistique, la force vitale, les fluides calorique électrique et magnétique. En psychologie, nous avons encore autant d'entités que notre esprit se permet de manifestations.

Eh bien, avec le temps, tous les dieux se sont fondus en un seul Dieu, et tant d'agents et de fluides se sont transformés dans des modes *du mouvement*. La pluralité de l'analyse devient, dans toutes les branches, l'unité de la synthèse. Ne serait-il pas temps de commencer notre examen de conscience pour établir l'unité dans l'homme ? ne serait-il pas temps de fondre toutes ces manifestations de l'être, que nous nommons pas-

sions ou vertus, goûts ou impulsions, dans une seule cause d'attraction et de répulsion, dans ce que nous avons appelé le *sentiment ?*

Il n'y a qu'une seule affinité en chimie, — et l'affinité a peut-être plus d'analogie que l'on ne croit avec les mouvements des molécules humaines, — pourquoi aurions-nous encore autant d'affinités, comme des phénomènes moraux, pour résoudre les problèmes de la chimie sociale ?

La besogne que l'humanité a encore devant elle est bien certainement incommensurable. N'oublions pas que nos conceptions psychologiques datent de l'époque où l'on ignorait la chimie et la physiologie, en quoi consistait la respiration et l'alimentation, les fonctions des nerfs et du cerveau, et jusqu'à la circulation du sang. N'oublions pas que l'histoire a été écrite par ceux qui méprisaient le travail, en vue d'immortaliser les exploits de la force et de la ruse. N'oublions pas que ce sont les riches, du moins ceux qui ne reconnaissent que la richesse matérielle, qui ont fait les lois pour inspirer le respect de la propriété. Est-ce qu'il nous convient de continuer à pervertir les intelligences vierges en leur enseignant une analyse du moi digne des écoles d'Alexandrie ? Est-ce que le roman des écarts de l'erreur et de l'ignorance, — l'histoire telle qu'on l'a écrit — doit continuer à ravir la jeunesse pour maintenir le culte de la fausse gloire et de la politique de Machiavel ? Est-ce que les propriétaires des grandes idées et des sentiments vertueux n'acquerront jamais le droit de se sentir en possession de garanties analogues

à celles qui donnent une sécurité parfaite à la propriété des choses?

Voilà pourquoi nous croyons qu'il est d'une importance hors ligne de refaire la théorie de l'activité humaine et voilà pourquoi nous avons ébauché les principes de cette science fondamentale, la science de la Ponologie.

Heureusement on se montre déjà convaincu de la nécessité de l'instruction, — développement des efforts intellectuels — et de l'éducation, — développement et épuration des efforts sentimentaux. Mais combien l'obscurité est grande dans la notion même des idées reçues à propos de ces deux ordres de développements! Au lieu de définitions d'une netteté sans reproche, on écoute à tout instant des propos inintelligibles pour la plupart des illettrés.

M. Charles Robin, de l'Institut, dans son livre *l'Instruction et l'Éducation* nous dit : « L'éducation est » ce que la société tire des qualités naturelles ou ac- » quises, tant intellectuelles que *morales* de l'homme » et même des autres animaux qui lui sont associés... »

« L'instruction est ce que chacun, seul ou à l'aide » des autres, fait entrer dans son esprit, ajoute à ses » propres facultés naturelles, construit et institue à » leur aide... »

« L'instruction est tout ce qui s'apprend du dehors » au dedans. L'éducation est tout ce qui se tire du » dedans pour être produit au dehors, dans ce qui est » naturel et dans ce qui est acquis par l'instruction » de manière que celle-là permet de juger celle-ci. »

Ne serait-il pas plus simple, plus clair et plus vrai de dire que l'instruction a pour but de nourrir et de développer l'intelligence, tandis que l'éducation cultive le sentiment pour le raffermir ou pour le modérer?

Par malheur, les éternelles amphibologies, qui révèlent la confusion des idées, nous empêchent encore une fois de faire la lumière dans ces questions si importantes. Le mot éducation est employé continuellement comme synonyme d'instruction, et pour la plupart des gens il ne signifie que la culture de l'esprit et l'acquisition de ces formes polies, de ces extériorités banales qui servent à déguiser nos pensées et nos intentions.

Et pourtant il est urgent de mettre un peu d'ordre dans l'anarchie qui nous menace. Dans la lutte pour la vie, ce sont les caractères qui triomphent en définitive, et les caractères se forment par l'éducation patiente et soutenue du sentiment. Les Romains furent invincibles aussi longtemps qu'il y eut une rigueur salutaire dans leurs institutions afin de former les mœurs. Toutes les nations qui ont méprisé ou perverti la force motrice du sentiment ont succombé en dépit de leur héroïsme. Sacrifiez les mouvements spontanés et énergiques du cœur aux calculs du bien-être matériel; formez une famille comme vous construisez un pont, par le seul effort du cerveau; tournez en ridicule les rapports naturels des sexes, les attractions irrésistibles, les nobles passions, les explosions du sentiment, et préparez-vous à la défaite, car elle viendra.

Jamais l'instruction qui développe le cerveau, ne

pourra remplacer l'éducation du cœur, source de la discipline sociale. La santé du corps est un grand bien, les connaissances sont un trésor, mais ni les muscles n'agiront avec énergie, ni les idées n'auront couleur et chaleur, si le cœur ne vient les animer de son puissant feu sacré. L'objet de l'éducation doit être de conserver et de raviver ce feu.

Voilà pourquoi l'humanité s'est laissé toujours entraîner par ceux qui, comme le Christ, pensaient du cœur, jamais par les savants. Voilà pourquoi c'est prétendre l'impossible que de vouloir bannir de la république les poëtes, comme le voulait Platon, — les poëtes entendez-le bien, car il y en a même dans la science, — ou de vouloir supprimer toute religion, — le plus intéressant des poëmes, — comme le veulent certaines écoles de nos jours.

Ce qu'il faudrait obtenir, c'est que la religion fût A CHAQUE ÉPOQUE l'expression esthétique la plus sublime, mais la plus vraie, du capital intellectuel acquis ; qu'elle fût la note sentimentale d'harmonie et d'amour, jamais la discordance antiesthétique de la haine et de la tyrannie.

D'ailleurs, il est curieux au dernier point de voir comment ceux-là même qui font la guerre à certaines manifestations du sentiment se trouvent sous son empire. Ne pouvant pas échapper à l'action d'une partie d'eux-mêmes, ils se voient forcés par occasions de faire *du sentimentalisme*. Leur sentiment n'étant ni contrôlé, ni fécondé par la notion claire et précise des éléments indestructibles de leur être, il s'établit une lutte sourde

entre leur cœur et leur cerveau, qui produit les théories sentimentalistes les plus extravagantes.

Il est grand temps de rétablir l'harmonie dans le développement des sociétés. Rendons au sentiment, — moteur suprême de l'espèce, — sa juste et légitime valeur. Sans cela nul système d'éducation sera viable.

L'Europe se trouve à cette heure dans un moment fort critique. La civilisation traverse une crise. Elle peut faire un pas gigantesque, elle pourrait s'arrêter pour bien longtemps. Partout il s'agit de savoir si la force et la fraude primeront le droit, ou si le droit primera et la fraude et la force. La nation française, plus grande que jamais après la néfaste année de 1871, a entre ses mains les destinées du genre humain. Si elle réussit à affermir la République, tout en purgeant son système administratif de l'excessive centralisation qui le distingue, elle aura mis la liberté à l'abri de l'anarchie et du socialisme. Or, avant de renoncer à la centralisation il est prudent, il est nécéssaire d'y substituer une autre force de cohésion, et cette force ne peut être autre que le parfait accord du bon, du juste, du vrai et du beau dans la conscience du citoyen.

C'est cette conviction qui nous a décidé à publier les bases du catéchisme que nous voudrions voir enseigner *dans toutes les écoles*.

Arriverons nous à fixer l'attention des penseurs sur une question si vitale?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE.

APPLICATIONS.

QUATRIÈME PARTIE.

LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 7554-8

IMPRIMERIE A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 7556-8.


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C057092737